

JOSEPH-NICOLAS HUBERT

(1809-1864)

chanoine du Saint-Bernard

Précis historique des événements d'Entremont arrivés en mai 1844

Publié avec une introduction et des notes

par

André DONNET

Dès qu'il eut pris connaissance des Lettres d'exil de Maurice Filliez¹, M. le chanoine Alfred Pellouchoud, de la Maison du Saint-Bernard, s'est empressé de nous signaler l'existence, aux archives de l'Hospice, d'« une longue relation [...] qui pourrait compléter — par opposition — le récit sur l'affaire d'Entremont en 1844 ; cette relation a pour auteur J.-N. Hubert [...] qui accompagnait la troupe Vieille Suisse comme aumônier [...]. Elle cadre parfaitement avec les événements narrés par Filliez »².

A notre requête, et grâce aux bons offices de M. Pellouchoud, M. le chanoine B. Rausis, prieur de l'Hospice, nous a transmis ce document que nous publions ici avec son obligeante autorisation.

* * *

La carrière de Joseph-Nicolas Hubert, chanoine du Saint-Bernard, est connue dans ses grandes lignes³.

¹ *Lettres d'exil de Maurice-Eugène Filliez à son frère Benjamin (1844-1847)*, dans *Vallesia*, t. XXI, 1966, pp. 279-339.

² *Ibidem*, pp. 288-292. — Lettre de M. le chanoine A. Pellouchoud, du 22 juin 1966.

³ Voir L. Moret-Rausis, *La vie d'une cité alpine : Bourg-Saint-Pierre*, Martigny, 1956, p. 300, note 18.

Né en 1809 à Som-la-Proz, village de la commune d'Orsières, il est ordonné prêtre en 1833. De 1836 à 1856, il exerce les fonctions d'infirmier, puis d'économe à l'Hospice du Simplon, dans lesquelles, si l'on en croit l'article nécrologique que lui a consacré la Gazette du Valais, « il ne tarda pas à se concilier l'estime de tous par la franchise de son caractère et l'aménité de ses manières. Ces qualités, ajoute le chroniqueur, lui valurent des amis non seulement dans le pays, mais bien au-delà de ses étroites limites »⁴.

Pendant ces vingt ans, en effet, Hubert n'a pas confiné son horizon aux montagnes du Simplon ; il a même pris une part active et remarquée aux événements politiques du Valais : déjà Rilliet de Constant le montre, le 20 mai 1844, à la tête des Vieux Suisses d'Orsières, qu'il aurait soulevés⁵, imputation qui est pour une bonne part, nous le verrons, à l'origine du récit que nous publions. L'année suivante, il fait paraître à Genève une brochure intitulée : Un mot sur les immunités ecclésiastiques, qui révèle, au milieu des discussions que provoque cette affaire chez ses contemporains, un vigoureux défenseur du clergé⁶.

On possède aussi d'autres témoignages de la diversité de ses connaissances et de la curiosité de son esprit.

En 1847, il offre aux lecteurs de langue française une traduction de la Métrologie de la nature, du chanoine Joseph-Antoine Berchtold⁷, parue en allemand l'année précédente⁸. C'est d'ailleurs dans la version d'Hubert que le nouveau système élaboré par Berchtold sera présenté, à Soleure, le 26 juillet 1848, à l'assemblée de la Société helvétique des Sciences naturelles, par les soins du professeur Otto Möllinger⁹.

En 1857, la commune de Bourg-Saint-Pierre fonde une école destinée à tenir « les cours qui précèdent la philosophie ». Cette école secondaire, qu'on a même appelée « École supérieure » pour la distinguer des divers degrés de l'école primaire, devait donner, avec une scolarité de huit mois, un enseignement plus avancé, surtout en arithmétique. A la demande de la commune, le prévôt appelle « à la direction de cette école M. Hubert, que la variété de ses

⁴ Gazette du Valais, 1864, n° 8, du 28 janvier.

⁵ L. Rilliet de Constant, *Le Valais de 1840 à 1844*, Lausanne, 1845, p. 245.

⁶ Genève, Impr. F. Ramboz, 1845, VI+68 p. — Il s'agit d'une œuvre originale et non d'une traduction comme le signale L. Moret-Rausis (*op. cit.*, p. 300). Elle est annoncée dans la Gazette du Simplon, 1845, n° 83, du 15 octobre, et le n° 84, du 18 octobre, reproduit l'avant-propos de l'auteur. La Gazette consacre encore trois articles (nos 85, 86 et 87, des 22, 25 et 29 octobre) à résumer son argumentation.

Quelques lignes, tirées de l'Avis liminaire, donnent le ton :

Cette dissertation devait paraître en juin 1844, « mais les événements, si importants et si féconds en heureux résultats, qui ont eu lieu vers cette mémorable époque, et d'autres circonstances survenues depuis lors, nous ont empêché de la publier avant ce moment [...].

« Ces observations succinctes suffisent pour expliquer certains passages de cet écrit, qui se ressentent un peu de la hideuse anarchie où gémissait alors une partie du canton ; anarchie comprimée, vaincue et terrassée aujourd'hui, mais non anéantie, car les éléments en subsistent encore. Nous ne croyons pas devoir changer, pour autant, des passages devenus historiques à l'heure qu'il est. » (p. II.)

⁷ S. l., 1847, 151 p.

⁸ *Abhandlung über das Massensystem der Natur als Grundlage der Masseneinförmigkeit aller civilisirten Nationen*, s. l., 1846, 87 p.

⁹ Actes de la Société helvétique des Sciences naturelles, 33e session, Soleure, 1848, p. 20 et pp. 74-86.

connaissances rendait on ne peut plus propre à l'enseignement »¹⁰. En effet, chargé des cours d'arithmétique, de latin, de français et de chant, Hubert sera durant deux ans le directeur-professeur de la nouvelle école. Il y laissera le souvenir d'un « excellent pédagogue ; plusieurs de ses élèves devinrent de bons arithméticiens pratiques et acquirent les premières notions de géométrie pour arpentage et cubage »¹¹.

Bientôt, la maladie le contraint à regagner la plaine. Répondant en 1863 à l'offre de la famille de Courten, il achève ses jours en qualité de recteur de l'autel Saint-Joseph, à Sierre¹², où il meurt dans la nuit du 19 au 20 janvier 1864.

* * *

En nous communiquant la relation d'Hubert, M. le prieur Rausis y a joint les pièces qui l'accompagnaient ; le dossier ainsi formé comprend donc deux parties distinctes : à savoir la relation proprement dite d'une part et, d'autre part, des lettres adressées à l'auteur après la lecture de son manuscrit.

Le récit d'Hubert est intitulé : Précis historique / des Evénements d'Entremont, liés avec ceux de la / Plaine du Vallais, arrivés en mai 1844 / par / le chan. J^h Hert. Il est daté de mars 1846.

C'est un cahier autographe (22 × 34 cm) de 16 fol., avec couverture et page de titre ; le texte, d'une écriture extrêmement fine, très soignée, porte quelques corrections et des adjonctions marginales que nous tenterons d'expliquer plus loin.

On trouve aussi dans ce cahier une feuille volante (18,5 × 15,5 cm), contenant un Avis autographe. Cet avis est destiné aux lecteurs de l'Entremont auxquels l'auteur envoie l'unique manuscrit du Précis, en vue de recueillir leurs observations et d'en faire son profit avant de le publier :

Messieurs mes compatriotes de l'Entremont qui liront ce manuscrit sont priés de rectifier tout ce qu'il pourrait y avoir d'inexact et de consigner dans des feuilles volantes les rectifications et les observations qu'ils croiront utile de faire.

Je les prie tous et chacun de réaliser ce que je suppose déjà fait dans l'avant-dernier alinéa de l'Avant-Propos. Une fois cet examen terminé, je donnerai le dernier coup à la rédaction, en faisant les changements, les rectifications qui me seront indiqués, etc., tout en profitant des observations qui me seront adressées, etc.

Je les engage aussi d'avoir grand soin de ce manuscrit, car je n'ai pas de double ; de n'y faire des notes qu'en chiffres et au crayon. Avec ces précautions nécessaires, je crois de pouvoir m'exempter de le copier de nouveau, etc. C'est un long travail de moins.

¹⁰ Article nécrologique cité, dans *Gazette du Valais*, 1864, n° 8, du 28 janvier.

¹¹ L. Moret-Rausis, *op. cit.*, pp. 299-300.

¹² Eugène de Courten, *Famille de Courten. Les fondations religieuses. Le Bénéfice de l'autel de Saint-Joseph, à Sierre, 1687-1942*, Sion, 1942, p. 62.

Je me plais à compter sur le concours de mes compatriotes pour une œuvre toute de dévouement, qui sera imprimée si les souscripteurs sont assez nombreux.

Je les salue tous de cœur et d'âme.

[P.-S.] Il faut que cette révision se fasse le plus promptement possible.

En conséquence de cette invitation, deux personnalités, qui ont joué un rôle dans l'affaire d'Entremont, ont fait part à l'auteur de leurs observations : ce sont le capitaine Louis Pignat, « commandant de la colonne d'Entremont en mai 1844 », qui a rédigé une longue justification (lettre autographe du 25 juin 1846, 6 fol., 22 × 35 cm, dont quatre utilisés) et répondu à une demande ultérieure de renseignements (lettre du 26 octobre 1846, 4 fol., 17,5 × 22,5 cm) ; et le capitaine Etienne Pittier, grand châtelain d'Entremont, qui, à son tour, le 18 août 1846, a envoyé au chanoine Hubert une vive protestation (6 fol., 17,5 × 22,5 cm).

Précédé d'un avant-propos, le Précis comprend une introduction et treize chapitres ; il est suivi d'annexes où sont transcrits neuf documents.

Dans son Avant-Propos, l'auteur définit ses intentions et fait état de ses sources.

Il se propose de remettre à leur juste place, dans le « mouvement du reste du pays », les événements d'Entremont ; il se résout à assumer lui-même cette tâche, parce que le projet du « continuateur de la triste histoire de 1843 », c'est-à-dire le chanoine André Derivaz¹³, est « menacé, selon toute apparence, d'un ajournement indéfini ». Il se décide aussi à prendre la plume parce que, pris personnellement à partie par Rilliet de Constant, il tient à se justifier. Enfin, en réfutant ce dernier, il veut en même temps réhabiliter l'Entremont.

Au contraire de Rilliet qui, à ce que prétend Hubert, a fondé « son livre uniquement sur des données et des renseignements de journaux et les récits intéressés des vaincus », notre auteur se présente comme le témoin oculaire d'une partie des événements auxquels il a participé en qualité d'aumônier : il a alors pris des notes quotidiennes ; il a interrogé « les citoyens des deux partis qui avaient pris part à la lutte » ; il a recueilli de « nombreux renseignements verbaux et écrits ». Enfin, avant de livrer son manuscrit à l'impression, il l'a « fait réviser par les notabilités de l'Entremont, afin que rien ne vînt ébranler l'authenticité des faits » qu'il raconte.

Nous verrons plus loin ce qu'il en a été de cette « révision » et du projet de publication.

Mais le plus curieux de l'affaire, il faut le relever tout de suite, c'est que finalement le chanoine Hubert, qui proclame hautement son objectivité, encourra, de la part des deux chefs militaires conservateurs de l'Entremont, le même reproche que lui-même adresse à Rilliet, d'avoir puisé à des sources « douteuses » et partiales, en un mot d'avoir puisé aux mêmes sources que Rilliet.

¹³ A qui est attribuée la brochure intitulée : *Événements du Valais en 1843. Recueillis par des témoins oculaires* (Genève, 1843, 55 p.).

Il n'y a pas lieu, ici, d'analyser l'Introduction. Hubert y expose, sommairement et de son point de vue personnel, les événements politiques qui se sont succédés en Valais de 1830 à la fin de 1843. Il s'agit, pour lui, de montrer que la crise de 1844 était inévitable. C'est un contemporain « engagé » qui s'exprime et le tableau qu'il peint, pour être complet, exigerait des retouches et même d'autres développements.

Mais le Précis lui-même est d'un intérêt considérable.

Tout d'abord, et contrairement à ce qu'indique le titre, c'est un exposé très circonstancié ; c'est même le plus étendu que nous connaissions jusqu'à maintenant sur cette affaire : l'auteur relate, jusque dans les plus infimes détails, non seulement le combat meurtrier de Corberaye, comme le font Gard et Filliez¹⁴, mais encore toutes les opérations, les pourparlers, les mouvements qui se sont déroulés, du 11 au 29 mai, à Sembrancher, à Bagnes, à Orsières ; il en décrit les phases successives, il en signale les causes, il met en évidence le caractère des événements. Il montre ainsi le rôle qu'ont joué, et parfois esquivé, en telles circonstances, toutes les communes du district et, en sus, celle de Bovernier. Enfin, il évoque cette affaire d'Entremont en la situant dans le cadre de la campagne militaire de la contre-révolution conservatrice qui s'est jouée, elle, dans la plaine : son récit forme la partie centrale de l'exposé.

On peut résumer l'ensemble de la manière suivante.

Les violences de toutes sortes se perpétuent et s'étendent au cours des premiers mois de 1844 ; dès le 11 mai, les partis font ouvertement des préparatifs et cherchent à s'organiser en vue de la lutte, notamment à Orsières et à Sembrancher ; la session extraordinaire du Grand Conseil s'achève, le 18 mai, sur un appel aux armes.

La Vieille Suisse d'Orsières se met en branle pour occuper Sembrancher où, le 20 mai, Pignat contraint Crettex, chef de la Jeune Suisse, à capituler ; le même jour, à Bagnes, ce sont au contraire les conservateurs, commandés par Pittier, qui sont défaits à Corberaye et mis en fuite. Pignat doit alors se rendre à Bagnes où, le 21, il fait hâtivement capituler à son tour Filliez, au lieu de gagner la plaine pour « couper la retraite aux corps francs en déroute ».

En effet, pendant ce temps, les événements se sont précipités dans la vallée du Rhône : commandés par Guillaume de Kalbermatten, les conservateurs ont marché sur Sion, bousculé les libéraux à Ardon et fini par les battre au pont du Trient, le 21 mai, avant donc que les Vieux Suisses d'Entremont aient pu sortir de leurs vallées.

Là-dessus, on assiste à la fuite des chefs des rebelles, pendant que la réaction sévit dans l'Entremont ; les Jeunes Suisses y sont à leur tour pourchassés jusqu'au moment où, le 22 au matin, arrive une colonne de Haut-Valaisans.

Enfin, dans les deux jours, les troupes du dizain sont renvoyées dans leurs foyers, non sans péripéties, alarmes et faux bruits.

Ici, dans un avant-dernier chapitre, Hubert prend soin de réfuter encore spécialement, phrase par phrase, la narration de Rilliet.

¹⁴ *Lettres d'exil...*, pp. 288-292, et pp. 325-328.

Le dernier chapitre fait l'éloge de la conduite des Haut-Valaisans, dont deux compagnies ont occupé Orsières, le 26, et une troisième, Liddes : leur discipline, leur modération, leur piété même ont fait l'admiration de tous, jusqu'au 29 mai, où ils évacuent l'Entremont.

Il convient de relever ici quelques caractéristiques de ce long exposé.

L'auteur met bien en évidence le plan de campagne de chacun des deux partis : la Jeune Suisse cherche à empêcher les conservateurs d'Entremont, appelés par le gouvernement, de se joindre à ceux de la plaine et, en arrêtant la Vieille Suisse, à gagner du temps ; les conservateurs, eux, se proposent de laisser partir pour Sion les « anarchistes » et de leur couper ensuite la retraite en se portant sur Martigny. Le plan des conservateurs a échoué, conclut Hubert, à cause de l'incapacité de leurs chefs militaires : quand leur troupe arrive enfin à Martigny, le combat du Trient est terminé.

D'autre part, il faut noter qu'en dépit de ses fréquentes déclarations d'objectivité, Hubert est bien loin de garder la sérénité requise d'un historien ; encore une fois, c'est un contemporain « engagé », un partisan. Rilliet l'est aussi, sans doute, mais Rilliet ne se permet pas d'user d'un langage malveillant comme le fait Hubert.

A l'exception des chefs militaires, ses amis politiques recueillent invariablement des qualificatifs laudatifs : « braves », « intrépides », « généreux », « vigoureux », « dévoués », « vaillants », « laborieux », « actifs », « pieux », « disciplinés ». En revanche, le chanoine malmène vigoureusement ses adversaires, libéraux ou « grippiouds » et Jeunes Suisses qu'il ne distingue pas ; ils sont dits « sanguinaires », « brigands », « parjures », « bandits », « héros jacobins », « héros de guet-apens », « rebut de la population » ; s'il leur concède du courage, c'est un « courage ricaner et échevelé ». Seule l'intrépidité d'Alexis Joris trouve grâce sous sa plume, et encore est-ce probablement parce que Joris est un de ses combourgeois d'Orsières.

Car, si Hubert prend carrément le parti des conservateurs, il laisse encore curieusement percer, de l'humeur, de l'humeur ; une humeur dont on s'étonne de trouver des manifestations chez cet ecclésiastique : elle trahit des rivalités locales. En effet, pour lui, natif d'Orsières, les gens de Liddes sont des « étrangers » aux « voix rauques et stridentes », c'est une « population crierde et hâbleuse » ; ceux de Bourg-Saint-Pierre, les « Bordions », sont les « frelons de l'Entremont » ; ceux de Bovernier, les « Bovernions », sont des prétentieux, « satisfaits d'avoir fait parler d'eux ».

Mais Hubert n'épargne pas davantage les chefs militaires conservateurs de l'Entremont, à savoir les capitaines Pignat et Pittier ; il ne manque pas une occasion de les accabler. Il n'a pas assez de mépris pour qualifier leur inhabileté et leur ineptie. Dans la conduite de Pignat, il ne voit qu'irrésolution, tergiversations, imprudence, « inhabileté politique et militaire ». Selon Hubert, Pignat laisse dans l'Entremont « la réputation d'un parfait honnête homme et d'un bien médiocre militaire ». Quant à Pittier, il mène « pitoyablement » sa troupe ; il commet des bêtises, il est imprévoyant ; il est « poussé par l'esprit d'aveuglement et de fatalité ». En somme, les conservateurs ont échoué dans l'Entremont par l'absence d'une « tête d'élite ».

En conclusion, le récit d'Hubert est un précieux témoignage sur l'état d'esprit qui règne dans une partie du clergé et chez les conservateurs, grâce

aux détails qu'il fournit et aux justifications qu'il apporte à la plupart des faits et des intentions ; de plus, il restitue le climat de cette époque en Entremont avec d'autant plus d'exactitude et de vérité que l'auteur, issu d'Orsières, connaît bien les gens et la région. Il est leur interprète, ayant leur optique, leur caractère, leurs passions, leurs partis pris ; on peut même préciser davantage : il est leur interprète qualifié parce qu'il sait écrire ; son exposé est composé avec le plus grand soin, selon les règles traditionnelles de la rhétorique ; divisions et transitions sont ménagées avec art, et la démonstration est conduite avec une habileté qui montre une longue pratique.

Le Précis est suivi d'annexes au nombre de neuf. Aucune n'est inédite : une (n° 3) était alors déjà publiée par M. Barman (op. cit., p. 42), et les huit autres, dans l'ouvrage de Rilliet paru en 1845. Pour quelles raisons Hubert les a-t-il reproduites ? Nous l'ignorons.

Quoi qu'il en soit, l'auteur date de mars 1846 l'achèvement de son manuscrit.

Il a donc encore l'intention, on l'a vu, de faire circuler l'exemplaire unique « pour révision » auprès de personnalités de l'Entremont.

Trois mois plus tard à peine, le 16 mai, la Gazette du Simplon annonce déjà la prochaine publication du Précis. Le communiqué ajoute : « Nous ferons bientôt connaître les conditions de la souscription... »¹⁵. Mais par la suite, il n'est plus fait mention de ce projet, ni dans la Gazette du Simplon, ni dans L'Observateur qui commence à paraître, à Sion, le 5 septembre 1846. Et finalement, le Précis d'Hubert restera inédit.

Que s'est-il passé entre-temps ? Il est difficile de le dire. On peut néanmoins émettre quelques conjonctures.

Par les pièces jointes au dossier, nous savons d'une manière certaine qu'Hubert a communiqué son texte à trois personnes au moins : à Pignat, au chanoine Michlig, chapelain de Bagnes, à Pittier enfin qui l'a reçu par l'entremise de Michlig.

¹⁵ On lit en effet dans la Gazette du Simplon, 1846, n° 144, du 16 mai, le communiqué suivant :

« Un écrivain valaisan, connu par des publications d'un mérite réel, met en ce moment la dernière main à une histoire des événements politiques et militaires qui se sont passés dans l'Entremont au mois de mai 1844. Ceux qui se sont en même temps passés dans la plaine sont suffisamment connus pour le temps présent ; car, qui n'en a pas été témoin ou acteur ? Voilà pourquoi, avant de songer à les soustraire à l'oubli par le moyen de la presse, on a cru devoir publier ceux de l'Entremont qui sont en majeure partie ignorés, mal interprétés, et que l'esprit de parti a plus particulièrement défigurés. Rilliet-Constant a achevé d'en obscurcir la connaissance en accumulant à plaisir les erreurs et les interprétations fausses dans les pages de son livre qui les mentionnent. L'auteur dont nous annonçons le travail s'est aidé de documents officiels ou authentiques, et aussi du témoignage de ce qu'il a lui-même vu, en sorte que son récit et ses appréciations des hommes et des choses offrent toutes les garanties désirables d'exactitude. Des circonstances que nous ne devons pas apprécier ici ont isolé le mouvement du dizain d'Entremont de celui des autres dizains ; néanmoins l'historien a dû embrasser du même coup d'œil ces mouvements divers qui concouraient au même but et esquisser d'une manière suffisante, quoique rapide, les faits généraux dont le Valais a été le théâtre ; en accomplissant cette tâche, il s'est conformé à l'obligation sévère d'être constamment vrai. Nous ferons bientôt connaître les conditions de la souscription à son ouvrage. »

Nous ignorons les observations que Michlig a pu faire. Quant à Pignat, il a eu connaissance du manuscrit le 25 mai, donc après l'annonce parue dans la Gazette du Simplon. Un mois plus tard, le 25 juin, il envoie à l'auteur ses observations en y joignant sa propre version des événements, dans laquelle il a inséré le rapport qu'il avait adressé à Guillaume de Kalbermatten, commandant en chef. Ce rapport n'est pas une copie de l'original ; c'est une nouvelle rédaction, conforme pour le sens au moins. Le capitaine Pignat critique vigoureusement la manière dont Hubert a exposé les faits. Il l'invite à se « défier des éclaircissements provenant de sources douteuses ou d'individus qui ont à se reprocher leur conduite ». Il cherche à justifier sa conduite personnelle, à Sembrancher notamment : il a été mal secondé ; il accuse, lui, surtout l'état d'impréparation des troupes de l'Entremont ; il estime enfin que les capitulations qu'il a obtenues de Crettex et de Filliez constituent en somme des résultats honorables.

Pittier n'a reçu le Précis d'Hubert qu'en août 1846, par l'intermédiaire du chapelain de Bagnes. Il répond, le 18 août, pour justifier sa conduite à Bagnes. Lui aussi, « au premier coup d'œil », il a perçu que les renseignements d'Hubert lui ont été communiqués « par une plume partielle et ennemie qui, pour sauver l'honneur national, préfère sacrifier un citoyen innocent ». Il refuse d'assumer seul la responsabilité de la défaite de Corberaye, alors qu'il s'est trouvé placé à la tête d'une colonne improvisée, inexpérimentée et mal armée : « Quel serait, ajoute Pittier non sans ironie, l'habile chef qui, avec un détachement d'hommes ainsi armés et organisés, pourrait exécuter les grands plans d'attaque et de défense que vous avez si pompeusement tracés sur le papier, comme s'ils devaient être mis à exécution par une armée régulière et bien instruite ? » Il verse aussi au dossier sa version du combat de Corberaye : elle révèle notamment que Luisier a été tué d'une balle tirée, non par ses adversaires, mais par les siens. Quant à l'inhabileté dont il aurait fait preuve, Pittier invoque le témoignage des chefs militaires sous le commandement desquels il a servi durant vingt-trois ans. Enfin, il conjure Hubert de revoir son texte et de donner à son récit « un coloris moins partial et plus véridique ».

De Vouvy, le 26 octobre 1846, Pignat écrit encore au chanoine Hubert pour lui envoyer, à sa demande, le texte des trois capitulations et celui de sa lettre de commandement, antidatée du 18 mai mais remise le 22, c'est-à-dire après la fin des opérations !

* * *

Tel qu'il nous est parvenu, le Précis d'Hubert paraît bien avoir été l'objet d'un début de remaniement : l'auteur a certainement eu l'intention d'apporter des modifications à son texte, entreprise qu'il a toutefois abandonnée sans jamais l'achever, sans doute à la suite des reproches que lui ont adressés Pignat et Pittier. Il avait commencé à changer l'ordre de ses chapitres, mais la nouvelle numérotation est incohérente ; il a lui-même biffé des paragraphes entiers, opération qui rompt la suite de son exposé ; il a introduit des menues corrections et adjonctions au texte lui-même et porté sommairement en marge des remarques et d'autres adjonctions.

Dans notre édition, nous avons renoncé à suivre les intentions mal définies et les modifications inachevées de l'auteur. Nous avons conservé l'ordre primitif des chapitres et maintenu les paragraphes biffés qui sont signalés dans les notes ; par contre, nous avons tenu compte des corrections et adjonctions clairement indiquées dans le texte, et placé dans les notes en bas de page les remarques et adjonctions marginales.

Quant aux pièces annexes, nous nous contentons de renvoyer à Rilliet et à Barman qui les ont déjà publiées.

En Appendice, nous reproduisons les autres pièces du dossier, à savoir les observations de Pignat, avec sa lettre du 26 octobre 1846 accompagnée de ses quatre annexes, et les observations de Pittier.

En transcrivant ces textes, nous avons modernisé l'orthographe et la ponctuation, à l'exception des noms propres qui sont maintenus dans leur graphie originale. Les expressions et les termes soulignés par l'auteur sont transcrits en italique.

Les index placés à la fin du Précis permettront d'identifier les lieux et, dans une notable mesure, les personnages mentionnés.

* * *

On connaît encore d'autres documents et en tout cas une autre relation concernant cette affaire d'Entremont en 1844. Nous nous réservons de les publier à leur tour plus tard.

A. D.

Précis historique des événements d'Entremont, liés avec ceux de la plaine du Valais, arrivés en mai 1844

La honte suit toujours le parti des rebelles.
Horace, *Les Frères enn.*, Acte 1, sc. V.¹

AVANT-PROPOS

Quoique les événements qui se sont développés dans l'Entremont en 1844 n'aient pas eu le grand retentissement de ceux dont la plaine du Valais a été le théâtre à cette mémorable époque, ils sont cependant assez importants pour être recueillis par l'histoire. En faire connaître succinctement les causes, les présenter dans leur véritable jour, en décrire la marche rapide triomphant de tous les obstacles, en constater les prompts et brillants résultats, les lier, pour qu'on en saisisse mieux l'ensemble, au mouvement général du reste du pays ; rendre, en un mot, à chacun la part qui lui en revient, telle est la tâche délicate que nous nous sommes imposée en entreprenant ce travail patriotique vivement désiré par nos compatriotes et nos amis de la grande et belle vallée d'Entremont. Et pourquoi ne le dirions-nous pas ? Nous sommes intéressé nous-même à satisfaire leurs légitimes désirs, car le radicalisme nous a fait jouer, pendant ces événements, un rôle qui n'a point été le nôtre².

Nous eussions sans doute préféré remettre nos mémoires au continuateur de la triste histoire de 1843³ ; ils auraient naturellement trouvé place dans

¹ Lapsus de l'auteur : la citation est tirée de *La Thébaïde ou les frères ennemis*, de Racine, acte I, scène 5.

² Nous l'avons déjà relevé, Rilliet montre (p. 245) le chanoine Hubert soulevant les Vieux Suisses d'Orsières dont il prend le commandement.

³ Il s'agit sans doute de la brochure intitulée : *Evénements du Valais en 1843. Recueillis par des témoins oculaires* (Genève, 1843, 55 p.) et attribuée au chanoine André Derivaz.

celle des glorieux événements de 1844. Mais cet ouvrage d'une réalisation difficile, il est vrai, reconnu cependant indispensable par les véritables amis de l'honneur national avili par une plume radicale, est encore à l'état de simple projet menacé, selon toute apparence, d'un ajournement indéfini ⁴. Le dizain d'Entremont, plus spécialement déshonoré qu'aucun autre district du Valais, ne pouvait rester plus longtemps sous le poids d'accusations mensongères ; il lui tarde déjà beaucoup trop de se réhabiliter entièrement aux yeux du canton et de la Suisse. Ces motifs fondés nous ont engagé à donner un historique particulier de la part qu'il a prise à la délivrance générale du pays. Nous laissons à un historien plus habile que nous la tâche patriotique de venger *ex professo* le reste du bon et religieux peuple valaisan des calomnies radicales déversées sur le plus bel acte de sa souveraineté.

En nommant une plume radicale, nous avons nommé M. Rilliet [de] Constant. Cet écrivain de Genève, après avoir dénaturé complètement le véritable esprit du grand mouvement restaurateur de mai, ne crut pas devoir terminer sa romanesque histoire intitulée *Le Valais de 1840 à 1844* ⁵ sans jeter de la boue sur les conservateurs d'Entremont, frappant ainsi du même coup les hommes et les choses. Afin de faire mieux ressortir ses héros Jeunes Suisses, il peignit leurs adversaires Vieux Suisses comme autant d'ignorants, de fanatiques et de lâches : injurieuses dénominations dont il ose qualifier à peu près les neuf dixièmes des populations du Valais ! Et il nous dit dans son Avant-Propos : « J'ai cherché à être vrai et impartial ! » ⁶ Mauvaise plaisanterie, car il ne pouvait être ni l'un ni l'autre. Comment, en effet, être vrai quand on base son livre uniquement sur des données et des renseignements de journaux et les récits intéressés des vaincus ? Comment être impartial, lorsque les sympathies du narrateur, radical prononcé, sont toutes pour les rebelles ? qu'il est obligé de se faire violence pour avouer même leurs excès aussi évidents que le soleil en plein midi ? Cette double assertion de vérité et d'impartialité, répétée à satiété dans le cours de l'ouvrage, est démentie presque à chaque ligne. Les quelques pages consacrées à l'Entremont ⁷ en sont une preuve évidente ; nous avons cru, pour l'édification des lecteurs, devoir les citer en grande partie dans un chapitre à part, tout en les réfutant brièvement ⁸. C'est ici le cas de dire : *Ab uno disce omnes*. Pour en donner une réfutation complète, nous avons fait l'historique des événements de ce dizain, seul moyen, selon nous, de rétablir entièrement l'exacte vérité des faits, tour à tour confondus, mal relatés, dénaturés, inventés même, et par-dessus tout appréciés sans connaissance de la situation réelle des choses par cet historien étranger, plus occupé à les faire plier à ses idées arrêtées qu'à en étudier les véritables causes, qu'il eût trouvées dans l'esprit sain des masses populaires, fatiguées d'anarchie et soupirant depuis longtemps après l'ordre et la tranquillité. Ce travail nous était facile à nous, car il nous a suffi, pour le réaliser, d'écrire ce que nous avons vu et entendu. Nous pouvons donc nous passer de protestations.

⁴ Nous ne savons rien de ce projet qui, en effet, semble ne pas avoir été réalisé.

⁵ Lausanne, 1845, XII + 312 p.

⁶ *Op. cit.*, p. V.

⁷ *Op. cit.*, pp. 244-249.

⁸ Voir plus loin, chapitre XII, pp. 64-69.

En effet, mis par notre office ⁹ et les circonstances de l'époque en contact direct avec les événements consignés dans notre ouvrage, nous les avons décrits en grande partie dans des mémoires autographes au moment de leur réalisation, notant alors tout ce qui se passait et l'écrivant jour par jour, sans négliger aucun moyen propre à nous éclairer, interrogeant les citoyens des deux partis qui avaient pris part à la lutte, etc., recueillant les nombreux renseignements verbaux et écrits qu'on nous a fournis sur les lieux, les collationnant et les résumant à mesure que nous les recevions. On sait que les plans et les odieux projets de la Jeune Suisse ont été dévoilés, chose ordinaire après une défaite. Nous ne nous sommes pas encore arrêté à tous ces mémoires, jugés cependant exacts par les hommes compétents. Avant de livrer notre manuscrit à l'impression, nous l'avons fait réviser par les notabilités de l'Entremont, etc., afin que rien ne vint ébranler l'authenticité des faits que nous avons racontés ¹⁰. Il va sans dire qu'il a été tenu un juste compte de leurs observations et de leurs notes ¹¹. Voilà les sources où nous avons puisé sans les épuiser et la marche que nous avons suivie.

Nous terminons ici notre préface en faisant hommage de notre travail aux populations de l'Entremont qui ont bien mérité de la patrie ; il a été entrepris et achevé pour les venger des calomnies radicales ; qu'il leur soit donc dédié à jamais !

⁹ Dans sa réfutation du récit de Rilliet, au cours duquel celui-ci l'accuse d'avoir soulevé les Vieux Suisses d'Orsières, Hubert répond (voir plus loin, p. 66) qu'il « s'est tout simplement dévoué aux modestes fonctions d'aumônier ».

¹⁰ Nous connaissons en effet les observations du capitaine Louis Pignat, commandant de la Vieille Suisse en Entremont (voir Appendice I), et celles d'Etienne Pittier, grand châtelain d'Entremont (voir Appendice II).

¹¹ L'auteur n'a en rien modifié son exposé à la suite des observations de ces deux principaux acteurs. Les seules corrections, comme on le verra, portent sur le chapitre II, et sont d'une main qu'il est difficile de distinguer de celle de l'auteur lui-même ; de plus, cette entreprise de révision semble avoir été abandonnée.

INTRODUCTION

Le Bas-Valais ressentit plus fortement que le reste du pays le fatal contrecoup des journées de juillet qui venaient d'ébranler et de bouleverser la plupart des cantons de la Suisse. Cette révolution, préparée dans les ténébreux antres de la franc-maçonnerie, accomplie en trois jours par le peuple de la rue, fut saluée avec joie dans la partie occidentale de la vallée du Rhône, plus féconde en éléments révolutionnaires que la partie orientale. Monthey se hâta de ramasser dans la boue un des misérables pavés des *Glorieuses*, l'érigea en fétiche, s'inclina ignoblement devant cette stupide idole, l'encense, proclame son culte et fait des efforts continus pour le généraliser dans le canton. Les émissaires des clubs étrangers vinrent lui prêter leur puissant appui et l'instruire des secrets du grand œuvre. La contagion révolutionnaire envahit bientôt les principales localités de la plaine qui abondaient en têtes exaltées. Une bande de convertis au culte de la révolution, la plupart sans aveu, d'autres sortis de la vase troublée, se porte sur Martigny, le 11 avril 1833, y est bâtonnée et s'en retourne le dos meurtri¹. Après cette honteuse défaite, tombeau du pacte Rossi, on changea de manœuvre sans changer de but. A la violence du loup succédèrent l'astuce et la ruse du renard. On comprit que, sans le concours des districts des montagnes et des vallées, les débordements de la plaine seraient contrariés et sans fruits ; les efforts de la propagande s'y portèrent donc sans qu'on négligeât le terrain conquis. Pour stimuler l'action délétère des propagandistes, on promit des places, toujours des places, plus qu'en aurait pu donner un royaume. Quelques membres du clergé, ébranlés par cette rafale politique, ne furent point insensibles aux promesses et aux adroites flatteries des coryphées de la révolution, circonstance qui contribua étonnamment à en aplanir les difficultés. Enfin, à force de mensonges et de calomnies répandues contre les hommes et les choses, assaisonnées de quelques motifs plausibles, on réussit à faire la révolution de 1839 et à démoraliser plus ou moins le pays pour cinquante ans.

Le grand dizain d'Entremont, si important par sa position topographique et par sa vigoureuse population, méritait, à ces titres, les prédilections des démagogues de Monthey et de Martigny... On sentit que, sans son actif concours, le plan de campagne dirigé contre la constitution de 1815 était impossible à exécuter ; il fallait donc l'y faire entrer à tout prix. M. Louis Gard, de Bagnes, entre autres, homme sans principes et sans mœurs, choisi dès 1831 pour y prêcher et propager les idées révolutionnaires, surpassa l'attente de ses maîtres. Les coups de bâton qu'il reçut, le 11 avril, attestent son zèle et sa fidélité au mot d'ordre. Ce mauvais fou, secondé par les médiocrités ambitieuses et applaudi par la lie du peuple, fit un mal incalculable par ses discours, ses

¹ Note marginale de l'A. : « Le clergé fit alors son devoir ».

écrits et ses chansons tout empreints d'immoralité et d'impiété. Le typhus politique, combattu d'abord, puis devenu libre dans sa marche, finit par gagner presque tout ce populeux dizain. Dès lors, le renversement de la charte valaisanne fut assuré. On avait semé le vent, c'était dans l'ordre de recueillir la tempête. Le seul val d'Illier, fermant l'oreille et le cœur aux principes démagogiques, demeura inébranlable dans la légalité et fidèle au gouvernement légitime. Châtiée par une expédition monstre, cette Vendée valaisanne plia sous la force et garda ses convictions.

Après quinze mois de tiraillements, de malaises, de désordres, le pays, fatigué de luttes désastreuses à ses intérêts, sanctionna les faits accomplis, reconnut la constitution du 3 août 1839 et le gouvernement qui en était issu. Cette sanction, commandée par un besoin de repos vivement senti, était le fait des circonstances bien plus que des convictions. Le calme reparut cependant, mais il ne fut pas de longue durée. La révolution qui avait été faite, assurait-on, uniquement pour obtenir l'égalité des droits politiques, ne devait pas s'arrêter en si beau chemin ; cette égalité conquise on sait comment, on ne tarda guère d'en réaliser les conséquences désirées par les chefs du mouvement. Les moins clairvoyants finirent par distinguer le prétexte de la chose essentielle et l'engouement commença à tomber.

Les premières législatures, après la réunion, se terminèrent par des fourrées de lois et de décrets ; le peuple, devenu législateur suprême par l'institution du référendum direct, se fatigua de les voter. Voulant montrer à sa manière que ses mandataires devaient cesser de lui en proposer, il usa de sa sublime prérogative constitutionnelle pour les rejeter. Tel fut le sort de la loi sur l'instruction primaire, repoussée en février 1841 par 9737 votants, et de celle sur la répartition des charges militaires, rejetée aussi à la même époque par 9856 voix. Les radicaux, déconcertés par ce double rejet, l'attribuèrent à l'influence et aux menées du clergé, moyen commode de ménager le souverain indocile. Le clergé repoussa les accusations dirigées contre lui, mais le parti de ne pas le croire était déjà pris : on croyait de n'en avoir plus besoin. Il était d'ailleurs absurde d'exiger qu'il favorisât l'adoption de ces deux lois, lesquelles, considérées dans leur ensemble, violaient ouvertement ses droits², d'un côté en le mettant hors de l'instruction dont la suprématie se trouvait transférée à l'Etat, de l'autre en l'imposant comme les simples citoyens. Malgré cela, il n'intervint point comme corps et ne gêna nullement la volonté souveraine.

Le rejet successif des lois doit être attribué avec bien plus de justice à l'immense effet produit sur les catholiques de cœur par la suppression violente des couvents d'Argovie, approuvée par les catholiques de nom. On connaît le retentissement du funeste décret argovien du 13 janvier 1841. Eh bien ! cette odieuse suppression qui a révolté l'Europe fut hautement approuvée, même par une adresse de la Jeune Suisse en date du 17 mars 1841 au Conseil d'Etat d'Argovie, puis par une seconde adresse au canton de ce nom, votée dans une réunion des principaux hommes de la révolution assemblés à Monthey pour fêter l'anniversaire du 1er avril, enfin par une adresse spéciale à M. l'avoyer

² Il convient de rappeler que le chanoine Hubert, quand il écrit ces lignes, venait de publier une brochure sur les immunités ecclésiastiques.

Neuhaus, signées toutes les deux même par M. Maurice Barman, alors conseiller d'Etat : signatures significatives payées, assurait-on, par l'argent des couvents supprimés ! Ces approbations authentiques ne laissaient plus aucun doute sur le but impie des radicaux valaisans ; elles firent pressentir le dernier mot de la révolution dont la plupart des bons citoyens n'avaient vu jusqu'alors que la silhouette. Dès ce moment le peuple valaisan conçut de la méfiance contre ses gouvernants et les actes qui en émanèrent. Le pouvoir exécutif, déjà en brouille avec le clergé, put prévoir la brièveté de sa destinée, car il ne se trouvait pas constitué pour un canton éminemment catholique. Ses partisans, croyant déjà entendre craquer l'édifice de leurs mains, jetèrent les hauts cris, hurlèrent dans les journaux et les tavernes, insultent le souverain qu'ils encensaient la veille, attribuent sa conduite à des menées occultes, mots vagues qui ne disent rien, et se ruent contre les obstacles vrais ou supposés qui entravaient l'accomplissement intégral de leurs plans subversifs.

Le peuple qui travaille et qui prie voyait avec un extrême déplaisir que l'*Echo des Alpes*, journal ordurier, se livrât à tous les excès du dévergondage le plus cynique sous les yeux du gouvernement dont il passait pour être l'organe. Le pouvoir, tombant donc chaque jour dans l'opinion publique, se vit réduit à vivre de coups de théâtre. Le dizain d'Entremont, revenu de son engouement factice pour la révolution qui avait tout promis et ne tenait rien, sinon le mal qu'elle n'avait pas promis, crut devoir, vu l'état de choses signalé, modifier le personnel de sa députation à l'époque du renouvellement du Grand Conseil, tombant au mois d'avril 1841. Le Haut-Valais voyait ces symptômes de retour avec faveur, car la politique des coryphées du Bas-Valais y déplaisait généralement. Le Conseil d'Etat se montrait hautain en raison de sa faiblesse. A la moindre modification apportée à ses instructions concernant les couvents d'Argovie, le despote Barman offrait sa démission, et ses collègues, comme autant de mannequins, d'en faire autant ! Le Grand Conseil priait la pentarchie³ de rester au poste ; alors les Jupiters irrités s'apaisaient et se résignaient bénévolement jusqu'à la session suivante. Au moment qu'on allait procéder à leur remplacement, ils retiraient leur démission qu'on avait eu la bonhomie de croire sérieuse, pour la présenter de nouveau à la première contradiction, c'est-à-dire toutes les fois que le Grand Conseil refusait de se montrer leur très humble valet. Cette pitoyable comédie rendit ces conseillers un objet de risée et de mépris. M. Joseph [-Hyacinthe] Barman, infatigable apologiste et directeur de la pentarchie mutine, admonestait et le Grand Conseil et le pays. Ces magistrats encensés à tort et à travers avaient fini par se croire nécessaires au canton. Tout cela était souverainement ridicule et tendait à consacrer l'absurde théorie des indispensables. Les hommes sont utiles mais non nécessaires. Si l'on tenait encore au personnel du gouvernement né de la révolution, c'était pour éviter la tyrannie de la Jeune Suisse très disposée à envahir l'héritage : de deux despotismes, il fallait bien choisir le moins intolérable. Au bout de deux ans, de nouvelles élections offraient un moyen naturel de se débarrasser de l'un et de l'autre. Les conservateurs, de tout temps esclaves de la voie légale, soutenaient donc le pouvoir comme la corde soutient le pendu ; en d'autres termes, préférèrent les comédiens aux tragédiens.

³ La pentarchie, c'est-à-dire le Conseil d'Etat composé de cinq membres.

Les écarts de la presse radicale continuèrent d'aller croissants de 1842 à 43 : elle applaudissait les mariages à la Gaumine, les baptêmes sans prêtre, la profanation des choses saintes et tant d'autres scandales qui révoltaient surtout les pieuses populations des montagnes. La législature de 1841 touchant à sa fin, le peuple sentit la nécessité d'en écarter une partie des membres, car elle n'avait pas correspondu à la juste attente des bons citoyens, s'effrayant avec raison des progrès du mal qui n'étaient arrêtés que par d'impuissantes digues. Le dizain d'Entremont prit donc ses mesures pour faire arriver au Grand Conseil une députation entièrement conservatrice ; celui de Saint-Maurice, mû par les mêmes motifs, travailla dans le même sens. Ce revirement n'était un mystère pour personne ; « les *désastreuses* aumônes des couvents » du Saint-Bernard et de Saint-Maurice, comme dit le *philanthrope* Rilliet de Constant⁴, n'y étaient bien certainement pour rien. Les radicaux en virent les dispositions avec fureur, car ces deux dizains, formant une population de quinze à seize mille âmes, allaient leur échapper ; ils redoublèrent donc d'activité et les excès suivirent la même progression. Il n'en fallait pas davantage pour confirmer ces deux districts dans leurs sages résolutions.

1843 vit, en effet, se dérouler une nouvelle série de désordres et de violences qui affligèrent profondément le Bas-Valais et retentirent avec force dans l'Entremont. Aux désordres civils patents, la Jeune Suisse, lancée comme une meute, joignit des actes éclatants d'impiété ; la scandaleuse mascarade, partie de Martigny à la fin du carnaval de 1843 pour Saint-Maurice et Monthey, peut donner une idée du cynisme voltairien qui animait ses membres. Vers cette triste époque, il se forma dans le canton une société fortement organisée, connue sous le nom de Vieille Suisse. Cette société, formée dans le noble but de défendre la religion catholique, de combattre l'anarchie et de l'écraser plus tard, etc., ne tarda pas, grâce surtout à l'activité du brave député Jossen, qui rendit tant de services à son pays, de comprendre presque toutes les communes du Haut-Valais, le val d'Illier, une partie du dizain de Saint-Maurice et les deux tiers de celui d'Entremont. La Vieille Suisse était la nation ; la Jeune, le rebut. Celle-ci s'agitait dans les convulsions d'une énergumène ; celle-là, calme et compacte, assistait avec une significative indignation aux scènes anarchiques que le pouvoir, par le fait de son péché originel, laissait jouer à la face du pays.

La Jeune Suisse, réunie à Saint-Maurice en assemblée générale, le dimanche 9 avril, au nombre de trois à quatre cents membres, fut comparée à des dindons dans un spirituel feuillet de la *Gazette du Simplon*⁵. Cette plaisanterie servit de prétexte à la brutale destruction de ce journal. Dans la nuit du 12 au 13 du même mois, la Jeune Suisse de Saint-Maurice, aidée de celle de Monthey, brisa les presses de la *Gazette*, les jeta au Rhône avec les caractères et les approvisionnements de papier. Cet acte de vandalisme pour l'accomplissement duquel les sections de Saxon et de Martigny avaient été appelées sans qu'elles pussent arriver à temps, fut précédé du plus injurieux des traitements subi par M. Rupert, l'un des rédacteurs du journal dont on avait juré la ruine. « L'action violente de plusieurs contre un seul, dit à ce sujet M. Rilliet [de] Constant, sera

⁴ *Op. cit.*, p. 237 : les « aumônes intéressées et désastreuses des couvents »...

⁵ *Gazette du Simplon*, 1843, n° 84, du 12 avril.

jusqu'à la consommation des siècles considérée comme une insigne lâcheté » ⁶. Nous sommes ici parfaitement de son avis. Le gouvernement, qui avait flétri cet acte de barbarie par une proclamation publique, demeura impuissant à frapper les vandales. En les renvoyant avec éclat devant les tribunaux, ignorait-il qu'on les assurait de l'impunité, attendu que les juges étaient ou complices ou approbateurs des coupables ? Cette marche bruyante et calculée a eu pour résultat la non-réparation d'un dommage énorme de dix mille francs de Suisse.

Pourquoi, après tant de scandales et de crimes impunis, attribuer le résultat des élections d'avril à l'intrigue et à la cabale ? N'en trouve-t-on pas l'explication dans les excès mentionnés et dans l'impuissance à les réprimer ? Les radicaux sont assez mal venus de se plaindre des intrigues des conservateurs, eux qui n'agissent que par hypocrisie et par roueries. En ceci comme en tout, ils voulaient avoir le monopole de la matière électorale. S'ils croient qu'il est licite d'intriguer pour le mal, qu'ont-ils à dire de fondé à ceux qui intrigueraient pour le bien ? Le Haut-Valais, les dizains d'Entremont et de Saint-Maurice, frappés du hideux état de la république, nommèrent des députés franchement conservateurs au Grand Conseil et firent très bien. Dès la première session ordinaire de mai, la majorité de la chambre législative fut constatée. Le Conseil d'Etat est renouvelé intégralement ; le Grand Conseil avait enfin repris un peu de dignité. Les indispensables se retirèrent donc en masse, laissant percer leur dépit à chaque instant, bien résolus d'entraver la marche de leurs successeurs ; la plupart tinrent parole comme on le verra. C'est notoire que les conseillers sortants n'initièrent point les nouveaux aux détails de l'administration, quoi qu'en dise M. Rilliet ⁷, qui aime souvent à peindre ses *génies* aux dépens de la vérité. L'excédent de 108 293 francs de Suisse, dont on a fait si grand bruit, était en partie fictif. Les arriérés soldés, les quarante mille francs trouvés en caisse le réduisirent à une cinquantaine de mille livres, en dépit de l'art de grouper les chiffres.

Le nouveau Conseil d'Etat n'était pas encore installé qu'on vit la Jeune Suisse reprendre une recrudescence fébrile, étendre sa sphère d'action partout où elle pouvait pénétrer pour y fonder de nouvelles sections, se livrer depuis le mois de mai à des excès journaliers et répétés. *L'Echo des Alpes*, son organe, ne ménagea plus rien, souffla le feu et la flamme, prêcha la guerre civile, l'impiété et l'extermination plus que jamais. Ces prédications furibondes portèrent leurs fruits. A Monthey, on marchait armé de pistolets et de stylets. MM. Torrenté et Vuilloud, appartenant aux conservateurs, sont roués de coups ; ce dernier a la jambe cassée en fuyant. Le brigand Sarrasin, de Saint-Maurice, est arrêté à Evionnaz ; aussitôt cinquante Jeunes Suisses partent d'Agaune pour le délivrer. Sion et Martigny ne restent pas en arrière de Saint-Maurice et de Monthey. Envois de commissaires à Saint-Maurice, arrêté contre les rassemblements armés, menaces d'occuper la ville, la Jeune Suisse se rit et se moque de toutes les mesures gouvernementales : appuyée par les débris de la pentarchie déchuë, elle brave tout pouvoir. Le tribunal du dizain de Saint-Maurice siégeait le 3 août : une bande de Jeunes Suisses

⁶ Rilliet, *op. cit.*, p. 84.

⁷ *Ibidem*, p. 99.

le chasse de la salle, en fait passer les membres par les croisées, arrache un des siens du banc des accusés et se retire en triomphant. Ainsi, au mépris de l'ordre politique se joignit le renversement de l'ordre judiciaire. Le gouvernement, à la vue de ces méfaits, tristes avant-coureurs d'une dissolution sociale, ordonne à l'instant l'occupation de Saint-Maurice par une compagnie de contingent, désigne des commissaires pour faire respecter la loi. Aussitôt un comité se forme dans cette ville : il se compose de cinq membres et M. Maurice Barman en est nommé président. Ce comité prend les perturbateurs sous son patronage, adresse une *somation* au Conseil d'Etat contre les mesures prises à l'égard de Saint-Maurice, etc. Les commissaires, effrayés par les menaces de la canaille de Martigny soudoyée par Maurice Barman, revinrent à Sion sans oser accomplir leur mission.

Pendant le tir de Monthey, tenu au mois d'août, les toasts et les harangues révolutionnaires se succédèrent comme dans un club de jacobins. Avant qu'on se séparât, Jeunes Suisses et libéraux se promirent un mutuel appui et s'embrassèrent. Le peuple comprit cette fusion ; dès lors, il ne les distingua plus et il eut raison.

Le Grand Conseil, convoqué extraordinairement, ouvrit sa première séance le 23 août ; le Conseil d'Etat lui rendit compte de son impuissance à rétablir l'ordre légal, puis proposa un décret d'amnistie ! A cette proposition si bénigne, les fauteurs de tous les désordres s'écrièrent : « L'amnistie ne suffit plus, il nous faut une satisfaction ! » M. Joris, toujours prêt à appuyer par la force l'effronterie de ses amis politiques, part de Monthey à la tête d'une bande indisciplinée, loge militairement à l'Abbaye, occupe Martigny, se porte sur Ardon, d'où il menace le Grand Conseil ! Le contingent d'Entremont, appelé par le gouvernement, arrivait à Martigny sous le commandement du major Crettex, au moment du passage de Joris ; ce major félon eut la lâcheté de le lui conduire. Les soldats indignés de cette trahison rentrèrent en très grande partie chez eux. Crettex suivit Joris, se rendit à Sion, reçut mille francs du trésorier d'Etat pour payer le contingent licencié et vint les livrer à la bande Joris à Ardon, non de main à main, mais d'une manière indirecte dont la ruse calculée n'échappa à personne.

Ce mouvement des corps francs ébranla la Vieille Suisse du Bas-Valais. Celle du Val d'Illier, de Vionnaz, d'Orsières, de Salvan, etc., fit des mouvements partiels. A Orsières, les Vieux Suisses du tiers d'Issert se portèrent sur Ville, y proférèrent quelques menaces, surtout contre la maison Gaillard, dont le propriétaire s'était rendu dans le camp de Joris à Martigny, puis rentrèrent dans leur vallée, fort mécontents de la fâcheuse tournure des événements. Les Haut-Valaisans licenciés avec précipitation partageaient le mécontentement de leurs frères du Bas. Les radicaux eurent le bénéfice de tous ces mouvements mal dirigés. Dans cette session, vraiment extraordinaire, M. Torrent est nommé conseiller d'Etat en remplacement de M. le baron Cocatrix offert à Moloch, et les voleurs des bureaux de péage et pillards des cures de Riddes et d'Ardon sont amnistiés au grand scandale du pays. Ces lâches compositions avec l'émeute et l'anarchie indignèrent tous les bons citoyens dont on enchaînait la volonté.

Les présidents des dizains orientaux, réunis à Tourtemagne au commencement d'octobre, rédigèrent une adresse énergique au gouvernement qui

redoutait à tort une poignée de factieux. Cette adresse est bientôt suivie d'un mémoire en forme de motion collective, signé par vingt-neuf députés et lu au Grand Conseil dans la session de novembre. Ces pièces appuyées par tout un peuple rendirent les radicaux furieux et leur firent oublier le facile triomphe du mois d'août. Le mouvement ajourné à cette époque de faiblesses contre la volonté populaire avait enhardi et rendu les députés Jeunes Suisses intraitables ; ils ne crurent plus à la force dont on ne savait pas faire usage et s'imaginèrent que le lion, qui parut s'endormir pendant les derniers mois de 1843, était réellement mort. Ils se trompaient grossièrement : 1844 va se charger de le leur prouver d'une manière instructive pour l'avenir.

Chapitre premier

Les premiers mois de 1844

L'airain, en frappant la dernière heure de 1843, ne sonna point encore la fin des nombreux et révoltants désordres que nous avons signalés rapidement dans l'introduction, désordres qui avaient frappé de stupeur la masse des honnêtes gens et donné le dernier mot de la révolution de 1839. L'anarchie amnistiée, enorgueillie de ses déplorables succès, continua à prendre une extension d'autant plus redoutable qu'elle avait pour chefs ceux-là même qui feignirent de la combattre lorsqu'ils étaient au pouvoir d'où l'orgueil les précipita. La Jeune Suisse, qui en était la personnification parfaite, sévissait partout où elle se trouvait en nombre, continuant à commettre les plus incroyables excès. Les pouvoirs constitués se voyaient débordés et impuissants à maintenir l'ordre. Cette association pernicieuse, recrutée des débris du règne des comédiens de 43, s'est crue assurée de la victoire ; elle l'était de l'impunité. Ces symptômes évidents de dissolution sociale plus ou moins imminents avaient pris un caractère sombre et alarmant. C'est sous de pareils pronostics que s'annonça 1844. Pendant les premiers mois de l'année nouvelle, on vit la continuation des désordres précédents. La justice ne cessa point d'être méconnue et foulée aux pieds ; elle devint dans quelques dizains un indigne trafic des passions humaines. Deux respectables ecclésiastiques, MM. Dunoyer, secrétaire de l'évêché, et Jardinier, vicaire de Monthey, tous deux originaires de Monthey même, s'y étant rendus dans le courant de janvier (17) pour des affaires de famille, en furent brutalement repoussés par une bande de corps francs et conduits à Saint-Maurice au milieu des huées de cette canaille. Tant de violations demeurèrent impunies ! La presse continua de s'avilir par le plus dégoûtant cynisme et d'insulter au ciel et à la terre, l'anarchie de régner en souveraine, et les liens sociaux menacèrent de se rompre entièrement. On vit enfin s'établir un Etat dans l'Etat par l'institution du comité de Martigny destiné à régulariser le brigandage et à remplacer par le fait le gouvernement de droit.

Ce hideux état de choses, parvenu à son paroxysme vers le commencement de mai, avait rendu le Valais un objet de mépris pour ses voisins et à l'étranger, et l'on redoutait de le traverser. Le radicalisme suisse applaudissait et faisait chœur avec les radicaux du Valais, dont il soldait les saturnales politiques. La guerre civile avançait à pas de géant. L'autorité constitutionnelle, calomniée et abreuvée de dégoûts, s'agitait dans une impasse, sans perdre pourtant de vue les moyens propres à sauver le pays et l'honneur compromis du gouvernement. Un coup de tonnerre ménagé par la divine Providence pouvait seul briser le règne des factieux et réhabiliter le canton. Les hommes de fortes études qui ont médité et approfondi les annales, la marche et la vie du genre humain, le préoyaient et attendaient, avec un calme qui n'est pas l'inaction, le dénouement tragique que préparaient les hommes de l'*Echo des Alpes* et du *Courrier* devenu radical.

Pour frapper un grand coup dans une république, il faut de grands crimes constatés, évidents ; alors le célèbre *Salus populi suprema lex esto* et le fameux *Pereat mundus fiat justitia* trouvèrent leur application véritable. Or, les

crimes, les désordres et le vandalisme de la Jeune Suisse étaient énormes et incontestés : depuis près de trois ans, elle avait travaillé avec une déplorable persévérance à se rendre odieuse par toutes sortes d'excès, partant à légitimer aux yeux de la Suisse et de l'étranger son entier et complet anéantissement. Les excès monstrueux de cette société sont hautement avoués par son *généralissime*, M. Maurice Barman, et par son historien Rilliet [de] Constant. « C'est ici le cas, dit ce général irrité ¹, de proclamer sans détour les attentats à la propriété, les violations de domicile, les voies de fait, les propos incendiaires, les chansons immorales, les écarts de la presse ». Et plus loin : « On doit reprocher à des libéraux, la plupart membres de la Jeune Suisse, d'avoir exercé des vexations envers des individus, d'avoir froissé la liberté des opinions, propagé l'inquiétude, alarmé les consciences par des menaces téméraires, par des propos subversifs de l'ordre et de la morale, enfin d'avoir justifié l'indignation des hommes de bien en foulant aux pieds l'inviolabilité des personnes, du domicile et de la propriété ² ». Voilà les œuvres de la Jeune Suisse : le témoignage de son commandant en chef ne peut être suspect ; nous faisons seulement observer qu'il lui est échappé une assez lourde contradiction : dans la page 6^e, il assure « que les libéraux n'avaient aucun rapport avec l'association de la Jeune Suisse », et dans la 9^e, il déclare « que la plupart en sont membres ». Cette dernière assertion nous paraît la seule vraie.

M. Rilliet n'est pas moins explicite : « Mais ces guet-apens nocturnes, dit cet historien, mais ces attentats à la propriété, mais le mépris des lois et des pouvoirs publics, mais ce déficit jeté à la société par des hommes inconnus, nous les détestons et nous les détesterons toujours ». Et plus loin : « Certes, à quelque parti que l'on appartienne, on ne peut s'empêcher de qualifier d'énormités les guet-apens organisés, l'assassinat, une justice prévôtale populaire, un député outrageusement maltraité (M. Voeffray, de Vérossaz), les lois impuissantes, les fonctionnaires publics injuriés, le domicile violé, etc. » ³ Ces aveux bien constatés sont précieux à enregistrer ; ils édifieront ceux qui pourraient nous taxer d'exagération.

Que signifient à côté de cette énumération de crimes les délits sans preuve qu'on reproche à la Vieille Suisse ? La mort de Codonnet fut le fâcheux résultat d'un acte de légitime défense ; celle du notaire Saillen est encore un mystère impénétrable ; elle paraît être le fait d'une vengeance particulière. Comment condamner d'ailleurs ceux que la justice a absous ? La disparition de Baud est entourée de ténèbres profondes. On ne peut donc attribuer à la Vieille Suisse des faits qui ne sont point prouvés, et celle-ci les repousse, elle en a le droit et le devoir.

Quoique les masses soient patientes, et dans le Valais elles l'ont été jusqu'à la longanimité, les énormités signalées avaient fini par les exaspérer. Tout était connu jusque dans les vallées les plus reculées ; le scandale causé par les factieux de la plaine y était grand, immense déjà, comme on l'a vu ; le Haut-

¹ Note de l'A. : « Brochure fort mal intitulée : *La Contre-Révolution en Valais...*, par M. Maurice Barman, car dans aucune langue au monde la restauration de l'ordre légal est synonyme de révolution. Page 4. »

² Note de l'A. : « Page 9. »

³ Note de l'A. : « *Le Valais de 1840 à 1844*, par M. Rilliet, pp. 85 et 155. » — La parenthèse est du chanoine Hubert.

Valais était organisé, les Vendéens du val d'Illier, de Vionnaz, d'Orsières, de Salvan, d'Anniviers, plus heureux dans leur campagne que ceux du Poitou et de la Bretagne, avaient fait, en 43, des mouvements partiels pour délivrer le pays du joug honteux sous lequel la Jeune Suisse le tenait asservi ; mais l'heure de la délivrance n'était pas encore sonnée à cette malheureuse époque. La coupe des iniquités révolutionnaires devait déborder de tous côtés avant de voler en éclats. Les soldats de Gédéon, brûlant d'en finir avec la canaille, selon leur énergique expression, se préparèrent donc avec une nouvelle activité dans toutes les communes du canton, mettant dans leurs préparatifs cette harmonie et cet ensemble qui sont une garantie du succès. Ce n'était plus un parti, mais bien la masse collective de la nation valaisanne qui s'appêtait à venger noblement les injures nationales commises par une misérable faction de nationaux soudoyés par les clubs étrangers.

Ces préparatifs se complétaient ouvertement ; en attendant le moment de l'explosion, des citoyens de cœur et de dévouement les hâtaient de toute l'énergie de leur volonté. On rougissait alors d'être Valaisan ; il fallait donc réhabiliter ce beau nom traîné dans la boue. C'est dans ce noble but que les conservateurs, d'accord avec les pouvoirs établis, continuèrent à travailler pendant les premiers mois de 1844 et à prendre les mesures les plus propres à l'atteindre, laissant la Jeune Suisse s'agiter dans les convulsions de l'anarchie et mettre le sceau à sa réprobation. Le réveil d'un peuple opprimé et avili par une horde de tyranneaux qui se jouaient des lois divines et humaines, s'annonçait tous les jours davantage et devait bientôt balayer cette vermine du sol valaisan.

L'Entremont conservateur, stimulé par l'incessante activité de la Vieille Suisse d'Orsières et de Sembrancher, était à la hauteur de la lutte qui allait s'engager et prêt à opposer une digue redoutable au torrent débordé qui menaçait de l'envahir entièrement et de le couvrir de ruines. En effet, ce dizain travaillé sans relâche, surtout depuis le mois de mai précédent, par les infatigables suppôts du radicalisme, avait vu se former dans son sein de nouvelles sections de Jeunes Suisses et d'autres se recruter à la suite des émissaires et des pérégrinations de la turbulente section de Martigny en Entremont, suivies de fréquentes réunions de commune à commune des sections indigènes, le tout au grand scandale des bons citoyens peu habitués à voir les fêtes et les dimanches indignement profanés par des bandes impies qui en faisaient des jours de sabbat et d'orgies. Orsières, l'espoir et le boulevard moral des conservateurs de l'Entremont, fut souvent témoin de ces scènes dégoûtantes qui se jouaient chez ses premiers magistrats ! Car la propagande radicale y avait dirigé ses efforts avec une persévérance continue et fait de Ville son centre d'action. Gagner à tout prix cette importante commune, la seconde du dizain par sa population forte de deux mille cinq cents âmes et la première par sa valeur militaire, était le mot d'ordre donné aux chefs directeurs de la Jeune Suisse par les coryphées du comité central. Ces chefs, serviles instruments des grands maîtres, secondés activement par des prédicants de bas étage, avaient réussi à radicaliser la grande majorité du tiers de Ville et une partie de la côte de Sous-la-Lé, mais ils ne purent ébranler les convictions de la grande vallée d'Isert et de la majorité de la côte de Reppaz, point essentiel de leur mission. Là, les doctrines radicales et les offres corruptrices d'argent furent repous-

sées⁴. Les conquêtes des prédicants se trouvaient donc bien moins importantes encore par la qualité que par le nombre des prosélytes, la plupart gagnés par l'espoir de partager bientôt la fortune des riches. Les paroles et les promesses n'ayant pas produit les résultats désirés, on en était venu à la violence et les rangs conservateurs s'étaient resserrés pour combattre l'ennemi de de tout ordre social et de tout principe de justice, qui sévissait dans toute l'étendue de la vallée d'Entremont. Ce dizain révolté depuis longtemps des désordres de la plaine, devenu à son tour le théâtre d'odieux excès, vit donc se réveiller de nouveau l'énergique enthousiasme de ses mâles populations. Il en était temps, car la Jeune Suisse étendait sa brutalité et ses violences jusqu'aux enfants des conservateurs, au point que des citoyens honnêtes s'étaient vus obligés de se dire Jeunes Suisses pour pouvoir vivre et vaquer à leurs affaires. Il n'y a pas de doute que cette association eût égalé et peut-être surpassé les énormités des sections de la plaine, si elle en avait eu le temps.

La légalité seule arrêta les courages conservateurs ; cette chaîne fut enfin rompue. Une circulaire du Conseil d'Etat, en date du 6 mai, adressée à toutes les communes du canton, leur enjoignait « de combattre et d'arrêter, sans autre invitation, par leur contingent fédéral et leurs landwehrs, toute troupe armée ou suivie d'armes, non autorisée par la loi, et qui se mettrait en mouvement sans l'appel du gouvernement »⁵. On comprit la *vaste* signification et la portée *élastique* de cette ordonnance gouvernementale, et l'on se sentit à l'aise pour le moment de l'agression qu'on sentait venir de la Jeune Suisse. Ce moment ne tarda pas d'arriver. L'arc trop tendu devait se rompre et la crise de salut, s'opérer.

Le Conseil d'Etat, toujours plus enveloppé d'anarchie, prévoyant que le grand coup allait retentir, que les plans de délivrance pourraient être prévenus par les événements, et par là-même anéantis, comprenant la gravité des circonstances et de sa responsabilité, fit suivre le décret du 6 mai d'un second décret du 8, portant la convocation extraordinaire du Grand Conseil pour le 14 du même mois. Ces décrets et les lettres adressées au *Vorort*⁶ électrisèrent la Jeune Suisse. Le comité révolutionnaire de Martigny lança le feu et la flamme au nom des *populations* bas-valaisannes qui le détestaient cordialement, demanda « justice *du parjure et de la trahison*⁷ », sans être trop en mesure de soutenir et de réaliser son insolent défit. L'audace des révolutionnaires venait de franchir ses dernières limites, et le comité radical, substitué au gouvernement légitime qu'il accusait *de parjure et de trahison*, jouait ainsi le rôle honteux d'une ville prostituée usurpant le lit conjugal. L'horizon politique assombri laissait échapper des éclairs ; le coup de tonnerre allait bientôt les suivre.

⁴ Note de l'A. : « On offrit à des citoyens quatre pièces de cinq francs, à d'autres six, huit, et aux plus influents jusqu'à trois louis, pour qu'ils se fissent Jeunes Suisses. Un certain V. eut le choix d'embrasser les opinions du beau-père du chirurgien qui lui fit l'amputation de la main, ou de payer vingt-quatre écus, etc. Tous ces citoyens, dont nous savons les noms, refusèrent de vendre leur conscience à prix d'argent. Honneur à eux et honte aux corrupteurs ! »

⁵ Voir Pièces annexes, n° 3, p. 74.

⁶ Voir Pièces annexes, nos 1 et 2, p. 74, et Rilliet, *op. cit.*, annexes 2 et 3, pp. 282-287.

⁷ *Ibidem*, n° 4, p. 74, et Rilliet, *op. cit.*, annexe 6, pp. 285-287.

Chapitre II

Préparatifs. Ouverture du Grand Conseil, etc. Dispositions de la Vieille et de la Jeune Suisse, etc.

Dès le 11 mai, M. le capitaine Pignat se rendit, dans l'intérêt du plan général de délivrance du pays du règne de l'anarchie, au chef-lieu du dizain d'Entremont¹ et y fixa sa résidence. De ce centre, il parcourut les communes pour y hâter l'organisation de la Vieille Suisse et la rendre aussi complète que possible, s'aidant à cet effet des notabilités communales. Afin de mieux lier le plan commun de défense et, au besoin, d'en étendre la ligne, il se mit, autant que la situation le permettait, en relation avec la capitale² et avec M. le commandant Jost, chargé d'organiser les Salvanais et de défendre les postes importants du Trient et de la Balma que les Vieux Suisses des districts de Monthey, de Saint-Maurice, etc., devaient occuper après le départ de la Jeune Suisse de ces dizains pour Sion, point favori de ses expéditions indisciplinées. Cette entente était dans l'intérêt de la chose publique. Laisser partir les anarchistes, puis leur couper la retraite, tel était le plan de campagne des Bas-Valaisans. Ce plan aussi simple que rationnel n'avait certes rien de machiavélique ; il fallait être bien aveuglé pour ne pas le deviner, et ç'a été encore plus niais de s'en plaindre.

Ces préparatifs de résistance étaient commandés par les mouvements extraordinaires de la Jeune Suisse s'agitant dans tous les sens en vertu des ordres émanés du comité de Martigny, seule autorité qui méritât son aveugle obéissance. Dès le 15, les communications de l'Entremont avec Martigny devinrent difficiles, puis presque impossibles. La section de la Jeune Suisse de ce dizain surveillait attentivement la route du Saint-Bernard ; ses sentinelles poussaient leurs excursions jusque près de Bovernier, fouillant les conservateurs isolés qui montaient et descendaient, sur le simple soupçon qu'ils pouvaient être porteurs de dépêches pour la Vieille Suisse de la plaine et de l'Entremont. La brochure de M. Maurice Barman atteste que leurs fouilles ne furent point infructueuses³. La Jeune Suisse de Sembrancher formant la majorité numérique de ce bourg, fit le même métier dans son district et ses avenues. Malgré cette surveillance active, des achats de poudre et de plomb se réalisèrent encore le 17 à Martigny, et ces objets de guerre parvinrent, à force de ruses, à leur destination, c'est-à-dire en Entremont. A Orsières et à Sembrancher, la confection des balles et des cartouches avait été poussée avec une grande activité ; aussi ces deux communes prudentes et actives se trouvaient-

¹ Sembrancher.

² Sion. — Note de l'A. : « Dans ces moments de crises civiles, la tâche des courriers était rude. Parmi les défenseurs de la bonne cause qui s'y sont dévoués, Florentin Abbet, de Vens, se distingua particulièrement. Cet excellent Vieux Suisse fit plusieurs pénibles voyages à Sion, suivant presque constamment de mauvais sentiers, et n'eut de repos ni jour ni nuit pendant plus d'une semaine. »

³ M. Barman fait en effet état (*op. cit.*, p. 26) de deux lettres écrites par le capitaine Pignat, dont une au commandant Jost, à Salvan, qu'il publie (*ibidem*, pp. 47-48, annexe 13).

elles les mieux fournies en munitions et, grâce à l'infatigable armurier Hubert⁴, les mieux armées de l'Entremont ; il faut le dire, elles en étaient éminemment les plus braves.

La tyrannie et les vexations étaient encore plus intolérables à Martigny que dans l'intérieur de la vallée du Saint-Bernard. Déjà la députation d'Entremont, craignant à bon droit de passer par Martigny-Ville, où régnaient les séides du comité révolutionnaire, s'était rendue au Grand Conseil convoqué pour le 14, par les montagnes de Bagnes et d'Isérable. Accompagnée par d'intrépides conservateurs, elle gravit la Croix-du-Cœur au milieu des neiges, se porta sur Nendaz et parvint après de longues et pénibles fatigues à la capitale officielle pour l'ouverture du Grand Conseil. Ainsi échappa-t-elle aux guet-apens dressés par les brigands au service du comité, guet-apens qui n'étaient un mystère pour personne. Arrêtons-nous un instant dans la chambre législative et souveraine du canton.

La première séance du corps législatif fut consacrée à la lecture du rapport du Conseil d'Etat sur la déplorable situation du pays. Ce rapport sombre et vrai fit une profonde impression sur les députés conservateurs et inquiéta les radicaux mécontents de la franchise du pouvoir. Le 15, la gestion du Conseil d'Etat est approuvée avec éloges et le comité de Martigny est déclaré rebelle et inconstitutionnel. Le 16, jour de l'Ascension, vit naître une énergique motion signée par trente-neuf députés formant la majorité de la chambre des représentants ; les conclusions devaient en être adoptées très prochainement par le Grand Conseil. Le temps pressait. « Le pays penchait sur l'abîme⁵ », expression officielle ; il devenait donc urgent de le sauver. La matinée du 17 fut marquée par une séance orageuse, levée ensuite pour être reprise à six heures du soir ; l'importante motion des trente-neuf ne put être lue malgré le désir des signataires. Les députés paysans, entre autres Baptiste Rossier, peu habitués à d'interminables et infructueux débats, ne voyant que leur patrie en feu, se montraient extrêmement fatigués des lenteurs calculées et des chicanes de mots suscitées par une minorité bavarde, réduite au maigre rôle des récriminations. Ces braves gens, ne croyant pas qu'en politique les formes dussent emporter le fond, demandaient avec énergie que l'action fît place à de stériles disputes. Enfin, vers les sept heures du soir, le Grand Conseil se forma en comité secret pour entendre la lecture de la fameuse motion de la veille, et, avant dix heures, les dispositions essentielles en étaient votées et converties en décret. Ainsi se trouvait légalisé par le fait l'ébranlement général des volontaires organisés, c'est-à-dire des masses conservatrices du Haut et du Bas-Valais, appelées aux armes le 17, en vertu de la volonté écrite des trente-neuf, soit de la majorité des membres du Grand Conseil⁶.

Dans cette mémorable séance de la nuit du 17 au 18, séance de salut, les députés radicaux jouèrent leur dernier coup de théâtre. Leur faconde jacobine et leurs clameurs⁷ étant restées impuissantes, ils quittèrent la salle vers

⁴ Il faut signaler ici que cet armurier Hubert est un frère de l'auteur.

⁵ C'est l'expression du Conseil d'Etat, citée également par M. Barman, *op. cit.*, p. 19.

⁶ Cette dernière phrase a été biffée en vue du remaniement projeté.

⁷ Adjonction marginale : « Les vigoureuses sorties au Grand Conseil eurent lieu à la nouvelle que des troupes étaient en mouvement dans le Haut-Valais. Lorsqu'il s'agit de

les neuf heures⁸, en proférant des menaces terribles et allèrent se réunir au Lion d'Or. Le Grand Conseil bouleversé par cette retraite menaçante éprouva un instant de confusion. Le président⁹ allait lever la séance lorsque le chanoine Derivaz, doué de ce calme et de cette présence d'esprit qui distinguent les hommes supérieurs, s'élança à la porte et s'écrie : « En place ! Nous sommes en nombre ! délibérons, la séance n'est pas levée ! » Les quelques députés qui étaient sortis sont rappelés ; la séance continua avec une majorité réglementaire et le pays fut sauvé¹⁰. C'était une résolution énergique.

Les députés du Lion d'Or, instruits par leurs envoyés à la maison de ville, de la continuation de la séance, en furent consternés et se crurent perdus. Poussés par l'esprit de vertige et de fatalité qui ne les a plus quittés depuis cette heure, ils appelèrent à la hâte la Jeune Suisse du Bas-Valais, et la plupart coururent se mettre à sa tête. Cet appel aux armes, fait en dehors des pouvoirs constitués, mettait le sceau à la folie de leur retraite de la chambre législative. Le ciel le permit pour punir leur orgueil. L'immobilité seule les eût sauvés ; les conservateurs la redoutaient, car elle aurait fait manquer une partie de leurs plans. Cette ancre de salut abandonnée, la ruine des factieux devint certaine.

Tandis que ces importants événements se passaient à la capitale et dans le Haut-Valais, les Vieux Suisses du Bas ne restaient pas inactifs, tant s'en faut. Partout dans les districts des montagnes, on s'apprêtait à frapper le coup décisif. Les agitations et les mouvements extraordinaires de la Jeune Suisse devaient en accélérer l'heure. Les conservateurs de Sembrancher s'étaient mis sous les ordres directs du capitaine Pignat logé à la maison Luder ; ils composaient son état-major et sa troupe. Ce noyau de braves, formé en vertu de l'ordonnance du 6 mai publiée le 12 dans toutes les communes de l'Entremont, s'accrut encore le 18, à la nouvelle du départ précipité de la Jeune Suisse de la plaine pour Sion. Dès le soir du même jour, il se fit une citadelle de la maison Luder, s'y renferma et y tint ferme. Les Vieux Suisses du reste du dizain, surtout ceux d'Orsières et de Bagnes, agissaient dans le même sens, attendant le moment de la lutte, au milieu des préoccupations et des agitations diverses qui précèdent les crises sociales.

La Jeune Suisse d'Entremont, informée du mouvement de celle de la plaine, s'agitait de tous côtés sans dévier de la ligne de conduite qui lui avait

nommer un commandant en chef les radicaux se retirèrent de l'assemblée, etc. Voyez Meyer. » — On lit en effet dans le rapport de Bernard Meyer : « L'opposition doit avoir eu vent de ces pourparlers [relatifs à l'appel des volontaires], et cela donna lieu à de vigoureuses sorties en Grand Conseil. Lorsqu'il s'agit de procéder à la nomination du commandant des troupes, l'orage éclata dans toute sa force. » (Reproduit dans Rilliet, *op. cit.*, p. 294.)

⁸ Adjonction marginale : « Le Conseil d'Etat quitta lestement aussi la salle. Interpellé sur sa fuite, un de ses membres répondit : « Nous allons à notre poêle ». Quelques membres de la majorité se retirèrent aussi par lâcheté ou par stupidité, dit B. Meyer. » — Le texte de Meyer est le suivant : « L'opposition se retira de l'assemblée, ainsi que quelques membres de la majorité, par lâcheté ou complète stupidité. » (Reproduit dans Rilliet, *op. cit.*, p. 294.)

⁹ Maurice de Courten.

¹⁰ Adjonction marginale : « A environ dix heures moins un quart, tout était fini et la séance fut définitivement levée. Dans cette nuit, les chefs de la Jeune Suisse se démenaient comme des fous, recevant et envoyant force courriers. » — Cette dernière phrase est encore une citation extraite du rapport de Meyer (dans Rilliet, *op. cit.*, p. 295).

été tracée par les chefs de la plaine. Les ordres de ceux-ci portaient en substance que les sections d'Entremont, formant un demi-bataillon de quatre cents hommes, empêcheraient par tous les moyens possibles que la Vieille Suisse de ce populeux district n'en sortît pour aller se joindre à celle de la plaine ; qu'elles devaient commencer les hostilités plutôt que de laisser s'opérer cette fatale jonction. On verra dans le cours de ce récit qu'elles furent fidèles au mot d'ordre. « Nous nous chargeons de la plaine, leur écrivit M. Joris, contentez l'Entremont et nous sommes contents de vous. » Ce *petit* Napoléon ne pensait pas alors que, au lieu de soumettre ce dizain à son retour, il irait bientôt prendre un bain froid en traversant à gué la Drance de ce même Entremont, près de son embouchure dans le Rhône, et errer ensuite dans les vastes campagnes de Fully ¹¹.

La section du chef-lieu avait fait ses préparatifs d'attaque, réuni ses armes et converti en arsenaux les maisons du capitaine Ribordy et d'Etienne Favre, rendez-vous des Jeunes Suisses du lieu et autres des sections voisines. Le 19, Sembrancher est encombré de Jeunes Suisses ; la section de Bovernier, un grand nombre de Bagnards, une vingtaine de Liddérens et quelques Orsiériens s'y étaient rendus le matin, dans l'après-dîner et vers le soir, quelques-uns dans la nuit, pour se concerter et renforcer la colonne rebelle, forte alors d'environ deux cent cinquante hommes et maîtresse du chef-lieu. Les Bagnards rentrèrent chez eux tard dans la nuit du 19 au 20 ; les Bovernions, satisfaits d'avoir fait parler d'eux, en firent autant déjà dans la soirée du dimanche. Les mesures communes étant arrêtées en conformité des ordres reçus, chacun se mit en devoir de les exécuter dans le poste assigné. Dans la matinée du 20, les passants sont arrêtés à Sembrancher, conduits chez le capitaine Ribordy où ils subissent un interrogatoire suivi d'une détention plus ou moins longue avant d'être relâchés. Ces arrêts frappaient surtout les conservateurs d'Orsières se rendant à la foire de Bagnes.

Déjà le 19, l'avocat Filliez s'était présenté en personne devant la maison Luder avec une vingtaine de ses satellites sous prétexte de réclamer un certain Baud de Bagnes, espion de la Jeune Suisse, qui avait disparu la veille à Sembrancher, sans qu'on sût ce qu'il était devenu, fin ordinaire des espions ; il commanda à ses gens d'armer leurs fusils et parla en tribun *au petit pied*. Les conservateurs ne firent aucun cas de ses réclamations, de ses provocations et de son pathos révolutionnaire. Les voyant sans peur, bien décidés à se défendre en braves, ce chef se retira sans oser enfoncer la porte et encore moins tenter une escalade.

Le même jour, le lieutenant Ribordy demanda aux conservateurs qu'ils s'abtinssent de faire patrouille la nuit suivante, promettant que les siens n'en feraient pas si sa demande était agréée. La proposition fut acceptée. Les Jeunes Suisses manquèrent à leur parole, firent non seulement patrouille, mais, déjà maîtres du chef-lieu, ils s'emparèrent sans coup férir de ses avenues, des postes et des éminences qui le dominent. Cette déloyauté était par trop lâche, car avec plus de cent cinquante hommes, on pouvait sans bravoure occuper et garder un petit bourg, où trente-quatre conservateurs seulement se trou-

¹¹ Voir plus loin, p. 56.

vaient assiégés, par conséquent paralysés. Ceux-ci entendaient les propos de sang que leurs adversaires faisaient retentir devant la maison Luder, dans laquelle ils s'étaient fortifiés, mais ils les méprisèrent et tinrent ferme dans leur forteresse, décidés à se frayer un passage au travers des assiégeants plutôt que de se rendre. Cependant, pour ne pas négliger ce que la prudence humaine conseille dans les moments critiques, ils tentèrent et réussirent de faire parvenir la nouvelle de leur détresse au camp de Son-la-Proz, premier village de la vallée d'Issert, où bivouaquaient depuis deux jours et deux nuits les Vieux Suisses de ce tiers, etc., dont nous allons parler.

Chapitre III

La Vieille et la Jeune Suisse d'Orsières

Orsières conservateur prenait depuis longtemps une vive part à la restauration de l'ordre ; plus d'une fois, il avait fallu en contenir les généreux élans, car les efforts partiels demeuraient sans fruit. Ce peuple vigoureux avait une idée fixe, commune à tous les bons citoyens ; elle se résumait en ces mots : « Fin du règne tyrannique de la Jeune Suisse et triomphe de l'ordre légal ». Partant de ce point de vue, il se mit en mesure de l'atteindre.

La Vieille Suisse de cette commune, instruite des menaces répétées des Jeunes Suisses de l'endroit contre la cure et les principaux conservateurs, et de leurs projets de vandalisme contre la vallée d'Issert, dont ils se proposaient de faire des « *mayens* » après en avoir égorgé les habitants et réduit les habitations en cendres, se posa en sentinelle vigilante et prit, dès le 15 mai, toutes les précautions propres à mettre l'intérieur à l'abri d'un coup de main éventuel de la part de ses adversaires qui, se croyant sûrs de la victoire, donnaient toujours plus libre cours à leur folle audace. La cure d'où l'on entendait les saturnales des « *grippiouds* »¹ de Ville fut en conséquence gardée à vue pendant trois nuits consécutives par une douzaine de conservateurs dévoués du tiers d'Issert, casernés dans la grange à blé du courageux Vieux Suisse Bernard Reuse, de Ville, et prêts à tomber sur les premiers qui tenteraient d'envahir le presbytère, etc. Des Vieux Suisses des côtes de Reppaz et du Bioley, au nombre de huit à dix,

¹ Rilliet lui-même donne (*op. cit.*, p. 141, note 1) une explication sommaire de ce terme qui s'oppose à celui de *ristou* : « Les aristocrates sont appelés en Valais *ristous*, et par abréviations *tous* ; les libéraux, *gripious*, et par contraction *pious*. » La *Gazette du Simplon* reproduit (n° 245, du 9 mai 1847) une notice de la *Chronique suisse*, signée O. H.-B. [= Oscar Hurt-Binet], dont nous extrayons les définitions suivantes :

« *Ristou* (aristocrate), en patois valaisan, est employé par opposition à *mitou* (juste milieu) et *grippiou* (radical, communiste). »

En somme, en Valais, *grippioud* (selon l'orthographe du chanoine Hubert) désigne les libéraux et les radicaux ; *ristou*, les aristocrates et les conservateurs.

vinrent aussi, à l'exemple de leurs frères d'Issert, exposer leur vie pour garantir celle de leur excellent pasteur et de ses aides dans le saint ministère². Cette poignée de braves suffit pour [en] imposer à quatre-vingts Jeunes Suisses et faire ajourner leurs coupables desseins. C'était un beau et touchant spectacle de voir des jeunes gens pleins de force et de vigueur, de bons pères de famille, encouragés et bénits les uns et les autres par des vieillards respectables, venir, après les pénibles travaux de la journée, passer des nuits blanches pour empêcher la réalisation de projets sanguinaires, qui aurait imprimé une honte éternelle à la commune, et pour sauver des vies consacrées à leur service. Voilà du patriotisme véritable que la religion seule sait inspirer.

Ces mesures préservatrices, que des propos de pillage et de sang ne légitimaient que trop, parurent irriter les « grippiods » de Ville et des côtes ; ils s'en plaignirent. On ne crut pas à leurs plaintes, car on savait ce dont ils étaient capables. Les listes de proscription³ trouvées plus tard parmi les papiers de Jeunes Suisses attestèrent qu'on ne se trompait point. Les mauvais citoyens démasqués et connus ont éprouvé de tout temps cette misérable colère. Comment accorder de la confiance à des gens qui ne reculent devant le crime que par la seule crainte d'être exemplairement punis par les riverains qui les observent ? Or, tel était le cas des radicaux d'Orsières ; la plupart ne rougissaient plus de rien ; pourquoi donc ménager, à ses risques et périls, leur susceptibilité et leur amour-propre ?

Le 18, l'agitation augmente et se généralise ; les estafettes de la Jeune Suisse sont en pleine activité, c'est un aller et venir continuuel ; mille bruits contradictoires circulent dans les villages ; la Vieille Suisse s'agite à son tour et se concerte ; tout le monde est dans l'attente ; ce sont les préludes de la crise. Le soir, la Jeune Suisse fait patrouille armée et parcourt les rues de Ville ; deux conservateurs sans armes sont assaillis : Jean Rossier, de Reppaz, reçoit un coup de feu à la naissance de l'occiput, le sang coule ; Baptiste Biselx, du Bioley, est arrêté et traité avec une barbare cruauté ; les injures, les coups de pied et de crosse l'accompagnent jusque chez le châtelain Gaillard, où il parvint horriblement meurtri ; ce magistrat fit cesser les mauvais traitements. Rossier échappa aux brigands et trouva un asile chez le conservateur Bernard Reuse où, après lui avoir extrait le plomb, on lui prodigua les soins que réclamaient sa blessure et sa situation. Une sentinelle Jeune Suisse fut placée devant cette maison de refuge. Ces arrestations eurent lieu vers les onze heures de la nuit du 18 au 19. Les deux prisonniers furent relâchés le 19 de grand matin. Par le moyen des gardes établies, l'agression partie de la Jeune Suisse demeura inconnue aux villages d'Issert et des côtes jusqu'au lendemain⁴. La nouvelle de cet acte d'hostilité, commis sur deux citoyens inoffensifs, se répandit alors avec la célérité de l'éclair et fit une grande impression dans tous les

² Le curé d'Orsières était alors le chanoine François-Joseph Biselx, qui avait été en 1829 vice-président de la Société helvétique des Sciences naturelles, et son vicaire, le chanoine Jean-Nicolas Rossier.

³ Note de l'A. : « Dans une liste de proscription saisie parmi les écrits d'un certain Bourron, de Sembrancher, avouée en plein tribunal de dizain par ce forcené Jeune Suisse, figuraient les noms de MM. le curé d'Orsières, Vern[ay] et des principales notabilités civiles et ecclésiastiques de ce dizain, etc. »

⁴ Dimanche 19 mai.

hameaux. L'agitation et l'exaspération devinrent encore plus prononcées. Les conservateurs de la côte de Reppaz se rendirent au service divin armés pour leur sûreté personnelle ; voyant cependant qu'ils n'avaient rien à redouter pendant le jour des héros de guet-apens, ils renvoyèrent leurs armes avant d'entrer en Ville. Plusieurs Vieux Suisses d'Issert, descendus pour entendre la messe paroissiale, remontèrent à Son-la-Proz pour garder l'atelier de l'armurier Hubert, que les « grippiouds » de Ville, aidés de ceux de Liddes appelés par MM. Gaillard et Crettex, auraient pu piller pendant les offices divins. Cet appel trouve son explication dans les événements de la veille. Vers midi, le dimanche, on comptait en effet environ quarante Liddérens qui, répondant à l'appel Gaillard-Crettex, s'étaient rendus en Ville d'Orsières pendant la matinée. Ils s'installèrent, comme de droit, chez ces deux chefs radicaux, firent surtout la guerre aux bouteilles, et signalèrent leur bravoure à la gamelle. La présence de ces étrangers à la commune irrita autant les conservateurs qu'elle rassura les Jeunes Suisses dont le nombre, par cette recrue, se trouvait porté à cent vingt hommes.

Tandis que les conservateurs d'Issert et de la côte du Bioley, réunis de nouveau au camp de Son-la-Proz, font des reconnaissances jusqu'à la chapelle de Saint-Eusèbe pour rentrer ensuite dans leur camp, ne recevant point l'ordre de marcher, les Jeunes Suisses d'Orsières et de Liddes, ne se voyant pas attaqués par les riverains, se rendent dans les prés de Fleu, au-dessous de Ville, commandés par le major Crettex, y nomment quelques officiers, attendent le reste des Liddérens pour compléter les cadres de la troupe rebelle, puis reviennent au pas de marche sur la place de Ville.

Un temps précieux s'écoulait en démonstrations et en parades inutiles, et quoique les Jeunes Suisses de la plaine fussent en route pour repousser les Haut-Valaisans, les conservateurs tiraillés en divers sens, toujours sans ordres, abandonnés à eux-mêmes, manquant d'une tête hardie pour les mettre en mouvement, tardaient bien malgré eux de suivre les ordres du gouvernement publiés le 12 précédent. Vers les sept heures du soir, la Jeune Suisse feignant de craindre, ou craignant réellement pour la nuit une descente des riverains sur Ville, demanda d'entrer en pourparlers avec les conservateurs et de formuler des propositions dans le but d'écarter ce danger. Huit membres délégués par elle et huit envoyés par le camp de Son-la-Proz se rendirent donc aux Gorres, à une portée de fusil du Châtelard. Les conservateurs demandent avant tout satisfaction pour les méfaits de la veille ; les délégués Jeunes Suisses, fidèles à leur tactique, éludent la question essentielle et répondent par de faux-fuyants, parlent de pétitions à adresser au Grand Conseil, d'arrangements, de paix et de beaucoup d'autres choses tout aussi à contretemps. Enfin, après de vagues et fastidieux pourparlers, on convint « que Ville ne sera pas envahie par les riverains et que les « grippiouds » de Liddes seront renvoyés chez eux le soir même, au plus tard le lendemain de grand matin ». Telles sont les deux principales conditions de la pauvre convention dite *des Gorres*. A huit heures, la réunion est plutôt dissoute que terminée ; les envoyés rentrèrent dans leur camp respectif, et tous restent sur le même pied de réciproque observation.

Arrêter la Vieille Suisse et gagner du temps, tel était de la part de la Jeune le but de cette conférence. On le soupçonna fortement alors et on le sut

positivement plus tard, lorsque la lettre du commandant Joris fut connue⁵. Cette nouvelle rouerie faisait perdre des heures d'un grand prix. Avant d'entrer en négociation, les députés conservateurs auraient dû demander et obtenir justice des méfaits de la nuit précédente ; c'était là une condition *sine qua non* ; si on la refusait, ils devaient se retirer à l'instant même et agir. A quoi bon parler pétitions au moment où l'action était un devoir ? Un conservateur de talent et d'instruction, membre de cette réunion inutile et souvent consulté, contribua beaucoup à enrayer le mouvement. Dominé par la peur, ses conseils étaient tout empreints de l'esprit de cette mauvaise conseillère ; il fit non seulement passer ses collègues sur le point capital, la satisfaction, mais il faillit même le lendemain arrêter le mouvement des Vieux Suisses qui a décidé de la victoire sur la Jeune Suisse d'Entremont. Cet homme de mérite, précieux en temps de paix, mais plus nuisible qu'utile en temps de guerre, servait, sans s'en douter, les plans de ses adversaires⁶. Dans les crises civiles, comme dans bien des choses, l'action vaut mieux que les paroles. Ainsi, grâce à l'inaction des conservateurs, la journée du 19 se passa toute au bénéfice des Jeunes Suisses attentifs à atteindre leur but commandé. Les Vieux Suisses du chef-lieu, barricadés dans la maison Luder et au clocher, s'y maintenaient avec fermeté. Le moment de leur délivrance approchait.

⁵ Voir plus haut, p. 27.

⁶ L'auteur ne désigne pas plus clairement ce conservateur.

Chapitre IV

Départ de la Vieille Suisse d'Orsières pour Sembrancher. Prise du chef-lieu.

Les Jeunes Suisses de Liddes ne rentrèrent point dans leur commune pendant la soirée du dimanche¹, ni le lundi de grand matin, comme il avait été convenu et promis aux Gorres. Pour s'en assurer, deux sentinelles conservatrices passèrent la nuit sur la Creuse et vers le pont de Ponsec, et ne revinrent dans le quartier-général qu'à six heures du matin. La violation du traité fut donc constatée authentiquement. La moitié de ces étrangers, au lieu de se diriger sur Liddes, se rendit à Sembrancher dans la soirée du 19 ; les vingt autres ne quittèrent pas Ville d'Orsières, où ils logèrent chez leurs principaux chefs, même chez les radicaux qui avaient été membres de la conférence des Gorres !

Au manque de foi à la parole donnée, et l'honnête homme n'en [a] qu'une, vint se joindre encore un nouvel acte d'hostilité. Les conservateurs

¹ 19 mai.

d'Orsières, se rendant le 20 à la foire de Bagnes, sont arrêtés à Sembrancher et conduits chez M. Ribordy. Les arrestations frappent surtout les meilleurs Vieux Suisses. Jean Torney fils, accompagné de ses deux petits garçons, et Jean Rossier sont mis les premiers aux arrêts. Pierre Thétaz et Jean Tissières, de la vallée d'Issert, se rendent à Sembrancher en qualité d'express et y subissent le sort de leurs deux compatriotes de la côte de Reppaz. Ces quatre prisonniers sont élargis avant midi. Les jeunes garçons de Torney, séparés de leur papa et abandonnés sur la voie publique, revinrent en pleurant à l'Arosière et y donnent la nouvelle des arrestations opérées. Cette nouvelle propagée avec une extrême célérité produit son effet. Déjà l'étudiant Lovey, jeune homme plein de courage et de bonne volonté, était parvenu après bien des difficultés surmontées au camp de Son-la-Proz pour y annoncer que la position des Vieux Suisses bloqués à Sembrancher devenait à chaque instant plus critique.

En effet, la maison Luder et le clocher, transformés en citadelles, étaient cernés de plus près ; quelques « grippiouds » s'offrent même à mettre le feu dans un tas de bois attenant à la maison et aux échelles de la tour de l'église, afin d'en déloger les uns et d'y étouffer les autres par la fumée, invention qui ne date pas du XIX^e siècle. La crainte d'allumer un vaste incendie qui n'aurait pas distingué les habitations, jointe au manque de temps, fit ajourner le projet et l'offre des incendiaires.

Quoique les communications entre les conservateurs de Sembrancher et d'Orsières fussent extrêmement difficiles, car les sentinelles Jeunes Suisses multipliées partout cernaient le chef-lieu en tous sens et n'en laissaient sortir aucun Vieux Suisse, un certain Timothée réussit cependant, après bien des tentatives infructueuses, à tromper leur vigilance et à franchir les postes gardés. Ce courageux courrier gravit les rochers du Fay, parvint au-dessous de la dent de Catogne, longea le pied de cette montagne, et, après des détours sans nombre et de grandes fatigues, il arriva au camp d'Issert, y annonça verbalement la position des Vieux Suisses et le sort terrible qui les attendait, si l'on ne se hâtait de leur porter secours, avant que les menaces d'incendie pussent être réalisées ; nous disons verbalement, car ces deux express ne portaient pas d'ordre signé ni motivé en règle.

A cette nouvelle, les négociations qui avaient duré toute la matinée sans amener le moindre résultat, prennent fin. Il était grandement temps de congédier les envoyés de la Jeune Suisse qui s'étaient succédé dès l'aube du jour au camp de Son-la-Proz, toujours dans le but d'arrêter la colonne d'Issert, en proposant force arrangements. Les derniers parlementaires Verney et Bernard Reuse sont donc renvoyés brusquement. « Le sang des nôtres a coulé, la Jeune Suisse est en mouvement, le traité des Gorres est violé, nos gens sont lâchement arrêtés à Sembrancher, deux express nous ont annoncé la détresse de nos frères assiégés, trêve avec les paroles, il faut de l'action : en avant, en avant ! » Tels sont les cris qui s'élèvent de toutes parts. A l'instant, les Vieux Suisses de la vallée d'Issert et de la côte du Bioley se mettent en marche sous les ordres du commandant Voluz, de Prassurny, officier aussi versé dans la stratégie que bon militaire ; la côte de Reppaz les imite. Ce mouvement est imposant, calme et digne. La troupe libératrice, en arrivant aux Gorres, où s'opère la réunion avec une partie des conservateurs des côtes, y trouve, à sa grande surprise, les députés Jeunes Suisses

envoyés pour formuler de nouvelles propositions d'arrangement. La tactique de ces radicaux était usée ; devenue manifeste aux moins clairvoyants, elle n'excita que le mépris et le dégoût. Après un moment de halte et d'amers reproches adressés aux agresseurs et aux parjures, la troupe continua sa marche. En désespoir de cause, les Jeunes Suisses demandèrent de se mêler avec elle et de descendre ensemble à Sembrancher ; cette demande est repoussée avec une énergique indignation : « Marchez en avant, ou suivez, nous ne voulons pas salir nos rangs ! » répondirent ces braves gens indignés de telles propositions.

La tête de la colonne libératrice arriva au Chabloz, vis-à-vis de la cure, à midi précis, et y fit une petite halte. Trois ou quatre déterminés Vieux Suisses remontent aux Gorres, font cesser toute tergiversation, stimulent les traînards et poussent la queue en avant. Alors tous défilent par le Bourgeal², en bon ordre, pleins d'un mâle enthousiasme, au nombre d'environ deux cents hommes. Au sortir du Bourgeal, un détachement d'excellents carabiniers prend la vieille route, et le gros de la colonne suit la nouvelle jusque près du village de la Duay ; là, les libérateurs la quittent, gravissent la pente, suivent l'avant-garde précédée des éclaireurs, parviennent sur la Creuse, s'emparent du poste de Saint-Jean d'où ils chassent une sentinelle Jeune Suisse, et se rendent maîtres sans coup férir de toutes les positions qui dominent le chef-lieu. Ils entrent ensuite dans le bourg au pas de marche, se présentent devant la maison Luder et délivrent les conservateurs bloqués depuis deux jours. La joie est à son comble : libérateurs et délivrés se félicitent, les uns d'avoir porté secours à leurs frères, et les autres d'avoir su attendre. Mais où sont les Jeunes Suisses ? A l'approche de la colonne d'Orsières, ces héros *au milieu des verres et des pots* ayant dépensé toute leur bravoure en paroles, se réfugièrent dans les granges et les écuries ; d'autres s'étaient blottis dans les coins les plus cachés de leurs habitations ; quelques-uns prirent la fuite et devinrent autant de petits Nabuchodonosors, digne récompense de leur incroyable orgueil. Le fait est que tous abandonnèrent lâchement les meilleures positions et le champ de bataille sans opposer la moindre résistance et brûler une seule amorce, se hâtant de se rendre invisibles.

Nous n'entreprendrons pas ici de décrire les alarmes et les angoisses que Mme Luder, claquemurée chez elle, a tour à tour éprouvées durant ces jours néfastes du règne des corps francs ; Dieu seul, qui en soutenait le courage chrétien, sait combien elle a dû souffrir en entendant les menaces terribles répétées à chaque instant devant les croisées de sa prison, et combien de fois son cœur de mère et de femme a saigné en pensant à ses chers petits enfants, au sort de leur excellent père et à ses propres périls. Il est de ces positions affreuses que les langues sont impuissantes à rendre et dont on ne peut honorer le martyre que par le culte d'un compatissant silence. Que le moment de

² Note de l'A. : « Il a dû avoir été question en *certain lieu connu* de placer, avec tout le secret possible, un fort détachement en embuscade dans les granges et les maisons *amies* qui bordent la route du Bourgeal, d'où l'on aurait criblé les conservateurs au moment de leur passage, etc. Ce plan attribué à M. G[aillard], guet-apens digne des « g[rippiouds] », etc., a dû avoir été repoussé avec indignation par M. C[rettex] à qui on voulait en confier l'exécution, etc. »

la délivrance a dû apporter de soulagement et paraître doux à cette pieuse mère affligée !

Après un prompt rafraîchissement, la troupe victorieuse, renforcée par trente-quatre bons et vaillants soldats, quitte le bourg sous les ordres du commandant Pignat, se porte à l'avenue orientale et se met [en] ordre de bataille. Les carabiniers, commandés par l'intrépide Louis Contard, vont occuper les mamelons et les hauteurs qui dominent la route ; l'infanterie se déploie dans les prairies et s'échelonne le long du mur du chemin jusqu'au bras qui indique la direction du Saint-Bernard. Les positions basses et les postes élevés pris et garnis, on attend la bande Crettex qui ne tarde pas à paraître.

Chapitre V

Départ de la Jeune Suisse d'Orsières, etc., pour Sembrancher. Capitulation accordée au major Crettex ; son retour, etc.

Les quelques envoyés aux Gorres n'ayant pu ni arrêter la colonne conservatrice ni obtenir que la Jeune Suisse se réunît à elle, voyant leur astuce et leur hypocrisie connues, revinrent, déconcertés, au milieu de Ville rendre compte de leur infructueuse mission. Ils n'avaient cependant rien épargné pour intimider les conservateurs qui ne voulaient pas d'eux : « Nous sommes armés, leur dirent-ils, vous devez savoir que vos villages et vos hameaux ne renferment, en général, que des vieillards, des femmes et des enfants ; vous les abandonnez et nous restons ». Insulter des femmes, maltraiter des vieillards et des enfants, piller des maisons ouvertes étaient sans doute des actes dignes de la bravoure de ces corps francs. Les conservateurs méprisant les menaces de leurs adversaires répondirent qu'on payerait cher de pareilles lâchetés, etc. Cette attitude et cette assurance déconcertèrent les « grippiods » : montrer qu'on ne les craignait pas, c'était les avoir vaincus. Au lieu de les soumettre, ce qui eût été bientôt fait et infiniment mieux, on les laissa donc sur les derrières, armés et la menace en bouche ; grande humiliation pour eux et acte héroïque de la part de la Vieille Suisse !

Vingt minutes s'étaient écoulées depuis que la colonne conservatrice avait quitté Ville d'Orsières pour se rendre au chef-lieu du dizain. Les Jeunes Suisses s'agitaient sur la place en divers sens ; l'inquiétude de leurs chefs supérieurs était visible. MM. Gaillard et Crettex¹ s'échangent des « *va, toi* » peu

¹ Note de l'A. : « Ces deux premiers magistrats de la commune, vendus aux coryphées du radicalisme qui en firent des instruments ductiles et malléables pour l'accomplissement de leurs desseins, les chargeant de répéter et de commenter les leçons qu'ils leur dictaient moyennant récompense promise après le triomphe, ont donné un triste exemple de ce que peuvent sur les médiocrités les flatteries prodiguées à propos et l'insatiable esprit d'ambition habilement exploité par les remards. Aveuglés par de vaines promesses et par des

militaires ; enfin le domestique dut obéir au maître. M. Crettex, *major du contingent fédéral*, part donc pour Sembrancher à la tête d'une colonne rebelle de soixante hommes. Pendant que cette bande défilait, on entendit le bruit discordant de voix rauques et stridentes. Ces cris sauvages s'expliquent par la présence des vingt Liddérens restés à Orsières contre la parole donnée, rejoints alors par la queue arrivée dans la matinée sous le commandement du châtelain Massard. Ces recrues donnaient à la bande organisée la physionomie d'un pêle-mêle de bédouins qui se disposent à faire une razzia. Cette troupe bruyante suivit la route neuve. Bernard Reuse, demeuré pour la surveiller, marchait à sa suite avec un flegme martial. Parvenue près du premier pont, où la vallée forme une gorge profonde, elle ralentit sa marche et devint inquiète ; la rencontre de chars chargés de femmes, d'enfants et de meubles, fuyant la plaine terrorisée par les appels [de] Barman et venant chercher un asile en Entremont, avait abattu étonnamment son moral déjà si fort ébranlé. Le pont franchi, elle gravit la pente, se jette du côté de Chamolliez, avance sur la rive droite de la Drance, et arrive par le chemin de la tannerie Emonet au bras qui indique la route du Saint-Bernard, c'est-à-dire au pied des positions redoutables où les conservateurs l'attendaient.

Les commandants de la Vieille et de la Jeune Suisse s'approchent et entrent en pourparlers. Les carabiniers et les fusiliers sont prêts à attaquer ; déjà les premiers ont armé leurs carabines et n'attendent que le mot « feu ! » ; Pignat crie et défend de tirer, il est obéi. Les Jeunes Suisses, tremblants et immobiles, pris de front et par les flancs, craignent d'être enveloppés ; leur capitaine, pâle et défiguré, se colle contre M. Pignat. Les carabiniers crient depuis la hauteur : « Gare la bombe ! M. le capitaine, séparez-vous un peu de M. Crettex ; éloignez-vous ; n'est-ce pas bientôt fini ? » Les pourparlers cessent ; Crettex, qui s'était rendu non sans conditions, se hâte d'écrire la capitulation accordée, en consolidant la main droite par l'appui que lui prêta la gauche, car il tremblait de tous ses membres. Cependant, à vrai dire, avec des adversaires aussi disciplinés que braves, il n'y avait de danger réel ni pour lui ni pour les siens, pourvu toutefois que les rebelles missent bas les armes et se rendissent. Si le feu eût été autorisé, ils auraient été infailliblement criblés de balles ; c'en était fait d'eux et de leur commandant, sur lequel, par un instinct singulier, plus de douze carabiniers avaient dirigé leurs coups. Toute résistance de leur part était impossible, car à l'infériorité du nombre et de la valeur se joignait une position intenable. Dans un instant on les aurait acculés à la Drance. Les Jeunes Suisses durent donc leur vie à la discipline et à l'obéissance qui distinguaient les vainqueurs.

Mais quel était le contenu de cette capitulation ? Il est aussi étrange que la capitulation ! Le voici en substance : cette convention impolitique portait que « les Jeunes Suisses sous les ordres de M. Crettex rentreront à Orsières et à Liddes avec armes et munitions ; qu'ils les y déposeront ; qu'il leur est permis d'aller se rafraîchir au bourg de Sembrancher avant le départ ;

louanges calculées, l'un joua la châtellesse, l'autre la présidence, tous deux l'honneur, et perdirent tout l'enjeu en perdant la confiance et l'estime des honnêtes gens et en se faisant chefs du rebut de la population, réalisant à la lettre la fable du chien dont parle [La Fontaine], qui lâcha sa proie pour l'ombre et faillit se noyer après avoir tout perdu. »

que les conservateurs les suivraient à deux cents pas de distance et regagneraient leurs foyers ² ». Les vainqueurs repoussent en masse ces dernières conditions : « Si les vaincus veulent se rafraîchir, qu'ils se fassent, dirent-ils, apporter des vivres et du vin où ils sont, nous ne nous y opposons pas, mais ils ne mettront pas le pied dans le bourg dont nous sommes maîtres, et nous ne les suivrons pas dans leur retraite, etc. » M. Pignat, si peu fait pour commander des montagnards, voyant cette désapprobation générale et les murmures qu'excitaient ses concessions, surtout le renvoi sans désarmement de la colonne rebelle, se convainquit que ni officiers ni soldats ne ratifiaient ses inconcevables fautes. « Mes soldats, dit-il à Crettex, repoussent les dernières clauses de la capitulation ; je te donne un conseil d'ami, pars le plus tôt possible et prends la fuite, etc. »

La bande Jeune Suisse se hâta donc de sortir de l'impasse et de revenir à Orsières où elle arriva à sept heures et demie du soir. Le retour et la rentrée en Ville furent silencieux ; car, au lieu d'une victoire, on avait trouvé en réalité une défaite sans combat. Après la lecture de la capitulation, la colonne fut licenciée ³ ; elle murmura avant de se dissoudre, attendu qu'elle avait faim et soif : on la laissa murmurer. Chacun eut la liberté de manger et de se désaltérer à ses dépens ; les pensions étaient fermées. Les Liddérens filèrent pour Liddes en vrais pèlerins revenant inépuisés de la Mecque. M. Gaillard entendit des reproches bien mérités pendant cette soirée ; ce juge avait eu l'ingénieuse idée de se faire garder par septante à quatre-vingts hommes contre quelques femmes et des vieillards conservateurs ! Pour compléter cette garde d'honneur, il courut depuis midi comme un possédé du démon de la peur, armé d'une carabine, pénétrant jusque dans les échoppes et les mansardes de Ville ; spectacle risible lors même qu'on ne riait guère.

Après le départ de la bande Crettex, la colonne conservatrice rentra dans le bourg de Sembrancher ; elle commença à montrer quelque mécontentement contre son commandant dont l'inhabileté politique et militaire avait frappé les officiers inférieurs et les soldats. Accorder à des rebelles et à la lâcheté une capitulation qui est le prix de la bravoure malheureuse était, en effet, une faute énorme, palpable pour les moins clairvoyants. Faire mettre bas les armes, déclarer les chefs prisonniers de guerre, renvoyer la masse désarmée, exiger des otages, telle est la conduite qu'un chef habile n'eût manqué de tenir en pareil cas. Par ce moyen que dictait le simple gros bon sens, les vaincus étaient mis dans l'impossibilité de nuire, et les vainqueurs auraient eu leurs derrières assurés ; rien alors ne les eût empêchés de se porter promptement sur Martigny pour couper la retraite de la Jeune Suisse de la plaine selon le plan de campagne bien connu de M. Pignat. Il est certain que si les Jeunes Suisses rentrés chez eux armés avaient fait mine d'envahir les villages d'Orsières, ils auraient causé la plus fatale diversion aux armes conservatrices, et Bagnes conservateur eût été écrasé par Bagnes Jeune Suisse. En signalant ces fautes

² Voir Appendice I, 2, annexe n° 3, p. 83.

³ Note de l'A. : « Après cette déconfiture, il ne fut plus question d'exécuter les projets sanguinaires ajournés au retour. S'il faut en croire quelques Jeunes Suisses modérés qui, disons-le à leur honneur, en ont été scandalisés, il ne s'agissait rien de moins, en cas de victoire, que de piller la cure, de massacrer MM. le curé, le vicaire, etc., et de les jeter ensuite dans la Drance, etc. La divine Providence en avait disposé autrement. »

et leurs conséquences, nous devons ajouter que les soldats, y étant étrangers, ne peuvent nullement en être responsables.

Il est juste aussi de faire la part des circonstances, et en voici de singulières. Les conservateurs de Bagnes, selon le mot d'ordre convenu, devaient arriver à Sembrancher, le 20, vers une heure de l'après-midi, pour se joindre aux Orsériens et se porter ensuite sur Martigny ; ils manquèrent au rendez-vous. Ce contretemps donna de l'inquiétude, le retard parut inexplicable ; en attendant des nouvelles de cette vallée, des heures précieuses s'envolèrent. Cette incertitude et ces craintes influèrent sur les fautes et les événements de la journée que nous avons décrits. Enfin, vers les six heures, on apprend que la Vieille Suisse de Bagnes se rendant au chef-lieu du dizain a été attaquée à Corbèreye, battue et dispersée par la bande Filliez. C'est ici le lieu de parler des événements de cette grande commune.

Chapitre VI

Événements de Bagnes. Mouvement des Vieux Suisses. Leur défaite à Corbèreye. Cruautés et brigandages de la bande Filliez.

Bagnes éprouvait les mêmes secousses civiles que le reste de l'Entremont, et dut subir des crises encore plus violentes, et voir même son fertile sol ensanglanté du sang de ses habitants. L'agitation et les violences de la Jeune Suisse se manifestèrent dans cette belle vallée en même temps que dans les communes dont nous venons de décrire les événements.

Nous avons déjà vu M. l'avocat Filliez, chef actif, à la tête d'un détachement de Jeunes Suisses, passer en réunions une partie des journées du 18 et du 19, à Sembrancher, y faire force bravades et force menaces devant la maison Luder, et se retirer sans en tenter l'assaut¹. Les plans d'action arrêtés dans le club Ribordy, M. Filliez revint à Bagnes le 19, en réunit la Jeune Suisse au Chabloz, principal foyer de cette factieuse société, où il établit son camp. Le reste de la journée est employé à compléter les préparatifs de *boucherie* des « *ristous* »², expression adoptée par ces nouveaux sans-culottes. Les imprécations, les blasphèmes, les propos de sang ne tardent pas à retentir de ce camp où régnait l'indiscipline la plus effrénée.

A la tombée de la nuit, deux « grippious » se rendant du village de l'église³ au Cotter, passent devant un crucifix suspendu à la façade d'une maison et s'écrient, écumant de rage : « Il faut espérer que dans quelques jours nous viendrons décrocher celui-ci ! » Quelle dégoûtante impiété !

Le lendemain 20, jour de la foire de Bagnes, l'avocat Filliez, disposant de

¹ Voir plus haut, p. 27.

² Voir plus haut, p. 28, note 1.

³ Le Châble.

sa bande à son gré, fit garder toutes les avenues du village, ordonna aux sentinelles qu'il y plaça de son chef de fouiller les arrivants, consigne qu'elles exécutèrent fidèlement. Le sabbat et les violents propos de la veille se renouvellent et vont crescendo. « Il est temps, hurlait-on, de commencer la boucherie et d'en finir avec les „ristous” ». Les cris de sang et de mort sont à l'ordre du jour. Les femmes même ne sont pas épargnées. Mme Jacquemain fils, personne vertueuse et inoffensive, est brutalement apostrophée par le garnement Perraudin : « Vous tenez pour les Allemands, lui dit ce bandit en colère ; vous serez grillée comme eux ». Ce même « grippiod », se tournant contre Courtion, excellent conservateur, ajoute avec dérision : « Prie pour ton frère, car il doit tomber ». Cette menace se réalisa le jour suivant au Sapey ; ce malheureux tomba, en effet, sous les coups des assassins⁴. C'est par ces démonstrations sauvages que la bande Filliez préludait au drame sanglant dont Bagnes allait devenir le théâtre et elle-même, la principale actrice. La situation de Sembrancher va hâter ce moment de deuil.

M. Pignat, assiégé avec une poignée de braves dans la maison Luder, demanda au moins cent hommes à la commune de Bagnes, et davantage si elle pouvait les fournir. M. le capitaine Pittier envoya donc, le 20, de bonne heure, des estafettes dans les villages de la commune, portant l'ordre aux conservateurs de se réunir à Champsec, armés et aussi promptement que possible, les prévenant qu'ils partiraient de là sous son commandement pour Sembrancher, afin de répondre à l'appel du gouvernement publié le 12. Les appelés se rendirent avec assez de diligence à l'endroit désigné.

L'avocat Filliez, ayant appris que les Vieux Suisses arrivaient en grand nombre au village de Champsec pour se porter ensuite au chef-lieu du dizain, se hâta de leur envoyer une députation composée des conseillers François Besse, Vital Délarze du Chabloz et Brucher de L'Ourtier, chargée, sous prétexte d'éviter l'effusion du sang, de proposer un arrangement. Les conservateurs répondirent que, dans l'état actuel des choses, il n'était plus temps d'adhérer à des propositions d'accommodement, et chargèrent expressément les délégués de dire à M. Filliez qu'ils n'avaient aucun but hostile, qu'ils marchaient uniquement pour obéir aux ordres du gouvernement. Ceux-ci rendirent compte de leur mission. M. Filliez croyant voir dans cette pacifique réponse son coup de main manqué et ses plans devinés, entre en fureur et s'écrie : « Il n'y a point de gouvernement en Valais ; je ne reconnais que les ordres qui émanent du comité de Martigny. Citoyens, aux armes ! Au feu ! » A l'instant, sa bande, forte de deux cents hommes, généralement bien armés, car elle s'était emparée des armes de la maison communale, prend toutes les positions qui dominent l'avenue orientale du Chabloz et se met en état de barrer entièrement le chemin par où les conservateurs devaient déboucher sur le village de l'église.

Déjà pendant la mission de Champsec, Filliez s'était permis de faire des prisonniers : le président Pourprix et le conseiller Brucher, tous deux ardents Vieux Suisses, étaient de ce nombre. Cet acte d'hostilité flagrante donnait une nouvelle preuve de la fourberie radicale et du désir hypocrite d'éviter l'effusion du sang.

⁴ Voir plus loin, p. 43.

La colonne conservatrice, forte d'environ quatre cents hommes, commandée par M. Pittier ayant sous ses ordres Michel Michellod et le notaire Gard, arriva enfin au-dessous de Prareyer et fait une halte au fond des prairies sans s'engager plus avant dans la direction du Chabloz. Quelle bonne foi de la part des chefs et des soldats ! La troupe venait de faire une demi-lieue de route sans être précédée d'éclaireurs et d'avant-garde, sans qu'on eût jeté un seul détachement sur les hauteurs pour en protéger le flanc gauche qui se trouvait tout à fait à découvert. Cette négligence fut heureusement sans conséquence, grâce au manque de tactique du chef des rebelles qui, au lieu de se porter avec deux ou trois compagnies par la hauteur à la rencontre des conservateurs pour les prendre par le flanc gauche, les couper et les culbuter dans la Drance, prit position à Saint-Marc, entre Prareyer et le Chabloz, bien résolu de les arrêter en leur fermant le passage de la rive gauche de la Drance. L'inhabileté et l'absence de courage des uns sauvèrent donc la grave imprudence des autres qui ne croyaient pas à une attaque.

Après un moment de halte, la colonne Pittier ayant reconnu les positions des rebelles, la difficulté sérieuse de les en déloger et de se frayer un passage, se jeta sur la rive droite de la Drance par le pont du Martinet, défile par le village de Montagnier, avance à travers les champs de Corbereye. Ce mouvement latéral est aperçu à l'instant même. M. Fillicz, craignant que l'ennemi ne lui échappât, abandonne subitement Saint-Marc, se porte en toute hâte, par le pont provisoire du Chabloz, sur la rive droite de la Drance, échelonne sa bande derrière la pierre transversale des champs de Corbereye et s'en fait une redoute. Par cette manœuvre prompte et habile, il se trouve en mesure de repousser la Vieille Suisse ou de lui faire payer chèrement le passage, surtout si elle se présente sur un seul point. Les derrières de la troupe rebelle étaient appuyés par quelques *Jeunes Suissesses* armées d'instruments aratoires et pourvues de sable et de cendre. La troupe abritée par la redoute naturelle semblait attendre de pied ferme ses adversaires qui avançaient avec une rare bonhomie, en une seule colonne. Malgré des démonstrations évidemment hostiles, ces bons Vieux Suisses ne crurent pas encore à une attaque réelle : se battre entre concitoyens leur paraissait une énormité inouïe dans les annales de la pacifique commune de Bagnes.

Tous, il faut le dire, ne partageaient pas cette folle sécurité. Déjà en sortant de Montagnier, des chefs en second, entre autres Michel Michellod, et de simples fantassins voulaient que des détachements de chasseurs se portassent à droite en suivant la lisière des champs de Corbereye et la pente qui les domine, que le gros de la colonne suivît seul le chemin ordinaire, qu'on se préparât à forcer le passage si on le disputait. Ces avis étaient sages et pleins de bon sens. En effet, en attaquant, s'il le fallait, la ligne de défense sur deux ou trois points à la fois, par exemple à son extrémité septentrionale, au centre et au sud, on aurait causé une diversion très fâcheuse aux forces rebelles qu'on éparpillait. L'étendue de la ligne est considérable, de facile abord sur plusieurs points et impossible à défendre dans toute sa longueur avec deux cents hommes ; on l'eût donc probablement franchie au pas de course, et les rebelles, pris avec vigueur de front et par les deux flancs, se seraient vus forcés de battre en retraite ou de prendre la fuite. Le commandant, ne croyant ni à sa valeur mili-

taire ni à l'audace de ses adversaires, ne tint point compte des observations sensées de ses soldats ; un chef habile les eût prévenues et aurait épargné par le fait la honte de la défaite à une troupe digne de vaincre. Le moment de recevoir une leçon qui n'a pas été perdue était enfin arrivé.

La colonne Pittier, parvenue à une portée de carabine des retranchements des Jeunes Suisses, est reçue par une décharge en flanc qui causa quelque désordre ; Filliez la commanda et en donna l'exemple ; les Vieux Suisses ripostent, se déploient dans les champs et tiennent ferme. « A l'arme blanche ! s'écrie un soldat nommé François Land, en avant ! » Heureuse inspiration si elle eût été suivie ! Par une vigoureuse attaque à la baïonnette, la redoute aurait été emportée d'emblée et l'ennemi, mis en pleine déroute ; mais le capitaine s'opposa à cette attaque qui eût décidé la victoire. La fusillade durait depuis huit à dix minutes ; les rebelles, quoique bien retranchés, tirant sur des adversaires à découvert, commençaient [à] lâcher pied, lorsque M. Pittier, poussé par l'esprit d'aveuglement et de fatalité, s'adresse aux combattants de la Jeune et de la Vieille et crie : « La paix, la paix ! » Ce cri répété relève le courage chancelant des rebelles, jette la consternation dans les rangs conservateurs et devient la principale cause de la défaite. Les « grippiouds » chargent de nouveau, rien ne résiste, la victoire est à eux. Les Vieux Suisses, la plupart mal armés, d'autres indignés de la conduite de leur chef, se débandent et fuient du côté de Montagnier, repassent la Drance, gagnent les hauteurs et ne se rallient plus ; c'est un sauve-qui-peut général ; ils laissent trois des leurs sur le champ de bataille, l'un mortellement blessé, les autres légèrement : ce sont Carron, de la Montau, Zacharie Besson⁵, de Verbier, et Luisier, de Sarreyer ; ces deux derniers sont achevés sur les lieux. Les vainqueurs eurent aussi des blessés, mais aucun grièvement.

Après cette déroute, fruit de l'ineptie, la bande victorieuse poursuit les fuyards avec acharnement, se rue d'abord sur les blessés abandonnés et les achève avec une barbarie qui mérite d'être décrite. Besson, blessé par une balle en fuyant, implore la clémence des vainqueurs, les prie et supplie de lui accorder la vie ; ils restent sourds à ses prières : un Jeune Suisse lui décharge deux fois son fusil à bout portant et l'étend raide mort. Ce n'est pas tout, ces monstres s'acharnent sur le cadavre, y plongent et replongent leurs baïonnettes ! « Il faut, disent-ils, en sortir les boyaux et les exposer au soleil ! »

Luisier, atteint par le plomb, gisant sur le sol, conjure ses vainqueurs d'épargner ses jours, car il est père de trois enfants... Cet infortuné s'adressait à des tigres altérés de sang. Un des sans-culottes, nommé Michel Alte, joignant la rapacité à la barbarie, le fouille et lui enlève six écus de cinq francs, puis on l'abreuve d'outrages et on le frappe à coups de pied et de crosse. C'est dans ce moment d'horreur que M. le chapelain Mercier⁶ arriva pour donner les secours de la religion aux blessés ; il vint à temps, car la victime qu'on torturait allait être décapitée. Ce courageux ecclésiastique obtint par ses pressantes sollicitations et ses prières qu'on cessât un instant les mauvais traitements. Pendant qu'il remplissait son ministère, il dut renouveler ses supplica-

⁵ D'après le registre des décès de la paroisse de Bagnes, Besson se prénomme Pierre-Maurice.

⁶ Le chanoine Mercier, alors chapelain de Salvan, apparaît ici en qualité d'aumônier.

tions ; car les insultes continuaient et ces cannibales poussaient leur férocité et leur impiété jusqu'à venir effleurer de leur sabre la tête du moribond et le menacer dans ce moment suprême ! Et que faisait le blessé mourant ? Il pardonnait à ses bourreaux ! Voilà comment se venge le chrétien ! Mais ses forces sont épuisées ; après une douloureuse agonie, le généreux Luisier rendit son âme à Dieu.

Pendant que ces atrocités se commettaient sur le champ de bataille, l'avant-garde de la bande victorieuse se dirigeait vers Montagnier à la poursuite des fuyards. M. Filliez rallia sa troupe dans ce village ; sachant que des conservateurs s'étaient réfugiés dans la maison de M. le député Fusay, il la fit cerner et ordonna qu'on enfonçât les portes ; il fut promptement obéi. La porte d'entrée craque sous les coups de roche et cède : on se précipite dans les appartements, on les explore, on en brise l'ameublement et les croisées à grands coups de crosse. Pour compléter cette scène de désordres, plus de douze coups de feu retentissent dans l'intérieur, c'est un horrible sabbat. Les jeunes enfants de M. Fusay sont maltraités ; madame, femme paisible et vertueuse, est grossièrement insultée ; les enfants effrayés se groupent autour d'elle ; cette chère maman affligée partage leur effroi et les console en gémissant sur le danger commun : affreuse situation pour le cœur d'une mère ! Tout fut fouillé avec la plus minutieuse exactitude, accompagnée de terribles imprécations ; le seul lit où cette dame désolée, à qui on eut encore la lâcheté d'asséner un coup de poing aux reins, s'était jetée par *dévouement* et par lassitude morale, fut épargné par ces bandits. On voulait avoir MM. Pittier, Jacquemain fils, Pierre Gard, etc., morts ou vifs, et ces deux derniers n'y étaient pas. On y trouva Pierre-Joseph Jacquemain, Etienne Cretton et François Guegoz, tous excellents conservateurs. On les somma de se rendre et de déposer les armes, ils firent l'un et l'autre. Malgré cette soumission, Jacquemain reçoit deux coups de sabre au bras qui font de profondes blessures ; Cretton est aussi sabré ; une balle lui perça l'habit et frisa la peau sans pénétrer dans les chairs. Les caves fouillées et le premier étage saccagé, le second, où habitait le sergent Besse, beau-frère de M. Fusay, éprouve le même sort ; on proféra même des menaces de mort contre l'honnête et pieuse femme du sergent. Après ces exploits bien dignes de héros jacobins, on tomba sur le vin et les denrées.

Ces scènes de terreur et de dévastation consommées sous les yeux du commandant Filliez qui y joua son odieux rôle, la bande se rendit au Chabloz, tambour battant, hurlant des chants de triomphe, les armes surmontées de fleurs rougies du sang de concitoyens. Le combat avait eu lieu vers les quatre heures de l'après-dîner ; la horde Filliez arriva au chef-lieu de la commune vers les six heures, ivre d'une joie féroce, sommant, la baïonnette sur la poitrine, quelques conservateurs de se rendre. Pierre-Joseph Michellod, fait prisonnier par l'huissier du grand châtelain, est amené aux rebelles ; il est reçu par un coup de pied au bas-ventre et un second porté à l'épine du dos, dont il se ressentira toute sa vie ; il tombe et évite un coup de fusil tiré à bout portant par le mauvais sujet Maurice Luy. A ces actes de brigand succéda la visite aux caves des Vieux Suisses. Entre autres, on pénétra violemment dans celles de MM. Jacquemain et l'on y fit main basse sur le vin et les denrées ; la sage demoiselle Emilie, gardienne intrépide de la maison, fut menacée et insultée par ces lâches exacteurs ; elle eut le tort de ne pas voir froidement piller les celliers

de son père et de son frère. Une victoire souillée des cruautés, des lâchetés et des excès décrits ne pouvait être qu'éphémère. Le revers de la médaille allait se montrer le lendemain, jour de l'agonie et de la fin du règne de la tyrannie.

Avant d'aller plus loin, nous devons mentionner l'honorable conduite que M. le docteur de Chini tint pendant les affligeants événements que nous racontons. Ce savant et habile médecin, dont l'Entremont connaît et apprécie les nombreux services et le beau dévouement, se distingua constamment par un zèle digne d'éloges. Dès que la nouvelle des hostilités de Bagnes fut parvenue à Sembrancher, ce respectable ami de l'humanité souffrante⁷ se hâta de se rendre dans la vallée, courut chez les blessés des deux partis et leur prodigua ses soins éclairés avec un désintéressement qu'on aime à trouver dans l'exercice d'une noble profession. Le grand dizain lui est reconnaissant.

⁷ La *Gazette du Simplon* annonce, dans son numéro 108, du 10 janvier 1846, que ce médecin, originaire de Padoue et établi à Vollèges, vient de publier une brochure intitulée : *Un mot sur le progrès social*, et en analyse le contenu dans ce même numéro et dans le numéro 116, du 7 février 1846.

Chapitre VII

Poursuite des vaincus. Contributions. Razzia interrompue.

Après le pillage des caves et de copieuses libations accompagnées de chants de victoire, les héros de Corbereye se répandent dans les environs du village de l'église, se jettent avec fureur à la poursuite des conservateurs et les traquent comme des bêtes fauves. Ceux-ci fuyaient dans toutes les directions, cherchant leur salut dans les endroits écartés, au milieu des bois et des forêts ; les atrocités et les massacres des prôneurs de l'humanité étaient connus et avaient terrorisé la vallée. M. Jacquemain, vice-président du dizain, poursuivi par une bande dont son propre neveu faisait partie, dut sa vie à une ouverture de rocher où il passa de longues heures ; sa retraite est restée ignorée malgré d'actives recherches. M. Pierre Gard, réfugié dans une grange du village de Montagnier, put, après des périls sans nombre heureusement courus, sortir de son asile et se rendre à Sembrancher dans la nuit du 20 au 21 : nuit d'angoisse et de terreur pour les vieillards, les femmes et les enfants qui appartenaient à la Vieille Suisse.

M. Filliez voyant la nuit s'assombrir fit battre le rappel, rallia sa bande et l'avertit de se tenir prête pour le 21 de grand matin ; après quoi on se jeta de nouveau sur la mangeaille et le vin. Ces dispositions faméliques et cette soif canine du jus de la treille se comprennent et s'expliquent chez de pauvres diables que l'espoir du pillage et les appâts du communisme entraînèrent dans l'association de la Jeune Suisse, dont ils formaient au moins les deux tiers. La nuit fut partagée entre les gogailles, le tapage et le repos. Le lendemain, de fort bonne heure, les rebelles ayant cuvé en partie le vin dont ils s'étaient

gorgés la veille, se rallièrent sous les ordres de leur chef. On remit le pillage et le meurtre à l'ordre du jour. « Les enfants seuls au-dessous de dix ans doivent être épargnés, vociféraient ces cannibales, et il faut faire main basse sur tous les autres. Pour la Pentecôte, l'église servira d'écurie de cochons ! » On le voit, les projets d'extermination et les blasphèmes étaient à l'unisson. Déjà on proclamait la déchéance des autorités communales et désénales, et l'on voulait procéder immédiatement à leur remplacement. M. Filliez, l'âme et le dictateur de ces bédouins, en tempéra le zèle trop précipité et commanda le mouvement sur les villages. Déjà il avait détaché quarante hommes de sa colonne qu'il mit sous le commandement de son frère François Filliez, avec ordre de se porter à la Croix-du-Cœur, par où débouchent ordinairement les Haut-Valaisans dans leurs expéditions sur l'Entremont. Ce chef, digne pendant de son aîné, s'acquitta à merveille de sa mission ; il se dirigea promptement sur Verbier, rançonna ce village et l'obligea de fournir à l'instant du vin, du pain, du fromage et de la viande pour l'entretien de sa troupe, puis se rendit sans délai au poste assigné.

Filliez aîné prit la direction du Sapey par où devait commencer la razia générale, et se présenta devant le village, à la tête de sa colonne ; afin d'empêcher tout moyen d'évasion, il le fit entourer, en occupa les issues et alla cerner la maison Michellod qui, outre les deux propriétaires, le lieutenant et Pierre Michellod, influents conservateurs, renfermait les réfugiés Jacquemain, avocat, Joseph Feley et le malheureux Courtion. Celui-ci, voyant la bande s'approcher, quitte contre l'avis de ses amis l'asile commun et prend la fuite : il est aperçu par les « grippiouds » ; un feu de peloton se fait entendre, et l'infortuné Courtion, percé de trois balles, roule dans la poussière et cesse d'exister. Ce feu a dû être commandé par Filliez en personne. Après cette exécution sanglante, faite sans quartier au milieu de cris féroces, les bandits bloquent de plus près la maison Michellod et poussent d'affreux hurlements, cherchent d'y pénétrer à tout prix, dans l'espoir d'y trouver de nouvelles victimes à immoler, et frappent à la porte à coups redoublés. Filliez crie à ses satellites : « Visez aux fenêtres, visez aux fenêtres ! » Déjà la porte allait céder aux violents efforts tentés pour l'enfoncer, lorsqu'une jeune fille se montrant à la croisée implore pour les jours de sa mère et supplie les assiégeants de ne pas pénétrer dans l'intérieur. Peu s'en est fallu qu'un coup de fusil ne mît fin aux prières et aux larmes de cette enfant désolée. Voyant l'inutilité de ses supplications, elle descendit et ouvrit elle-même la porte d'entrée ; l'avocat Filliez s'élance dans l'allée, suivi de ses garnements, et commence les perquisitions dans le but de se saisir des propriétaires Michellod et de les égorger ensuite. MM. Jacquemain et Feley, cachés et barricadés avec eux dans le même local, auraient infailliblement éprouvé le sort des Michellod, soit qu'ils se fussent rendus, car on ne faisait pas de quartier, soit qu'ils eussent opposé une énergique résistance, seul parti à prendre, et alors ils succombaient en braves. Déjà les perquisiteurs mettaient le pied dans l'entrée de leur retraite ; encore quelques minutes et Bagnes aurait eu quatre nouvelles victimes à déplorer et peut-être davantage ! Mais la divine Providence veillait sur cette honorable maison et sur les personnes qu'elle contenait.

Dans ce moment extrême, une femme de rien, nommée Rose Maret, espion et sentinelle de la Jeune Suisse, accourt au Sapey haletante et, la figure

renversée, crie aux assiégeants : « Fuyez ! Les Allemands viennent ! Les Allemands viennent ! Ils sont bientôt au Chabloz ! » Filliez, frappé de cette nouvelle inattendue apportée par une personne sûre, ordonne d'évacuer immédiatement la maison et le village, et se porte avec le gros de sa troupe, en toute hâte, au chef-lieu menacé ¹. Cette alerte providentielle, dont une mauvaise femme fut le vil instrument, sauva le Sapey et ses réfugiés, fit cesser la razzia commencée et mit fin aux massacres projetés. L'ennemi annoncé n'avait d'allemand que la conviction religieuse et politique qui animait tous les bons citoyens du canton. C'était une forte colonne d'Orsériens et de Sembranchards qui, avertis de la détresse de leurs frères de Bagnes, venaient leur porter secours et changer la face des malheureux et déplorable événements de la veille.

¹ Le chef-lieu de la commune, soit Le Châble.

Chapitre VIII

**M. de Kalbermatten, commandant en chef, marche sur Sion
et occupe le Centre. Retraite de M. Barman. Défaite des rebelles à Ardon.
La Vieille Suisse de Monthey et de Saint-Maurice
occupe le Trient et la Balma.**

Avant de retracer la marche de ces libérateurs, nous devons décrire brièvement le mouvement général des troupes de la plaine du Valais. M. de Kalbermatten, nommé à l'unanimité, dans la fameuse séance continuée de la nuit du 17 au 18, commandant en chef des landwehrs et de tous les volontaires organisés du canton, appelés aux armes par l'autorité souveraine du pays, partit de Sierre, le 18, à la tête des troupes qui s'y étaient réunies, suivies à distances inégales du reste des masses des dizains orientaux, et marcha sur la capitale. Parvenu à Saint-Léonard, village éloigné d'une lieue de Sion, il ordonne de faire halte... C'était le moment où les pouvoirs, législatif et exécutif, ébranlés par la tempête, gagnaient du temps en pourparlers, etc. La conduite des premiers conseils du pays ne manquait pas d'habileté, même dans ses oscillations... ; car M. Barman, *général* des corps francs, se trouvait, dès les dix heures du matin, campé aux Corbassières, c'est-à-dire aux portes de la ville, avec huit cents hommes ramassés à la hâte, et de l'artillerie. M. [de] Kalbermatten, comprenant sa grave mission et l'incalculable prix du temps, instruit d'ailleurs que Savièze était inquiété par les rebelles, renverse les divers obstacles qui semblaient enrayer sa marche, se remet à la tête de sa colonne avec le brave Adrien de Courten et se présente aux portes de Sion. L'enfantillage [de] Calpini, dont les radicaux ont fait un acte de bravoure, n'empêcha point les troupes du gouvernement d'entrer, par une pluie dilu-

vienne, tambours battants, dans la ville, à la grande surprise des Sédunois peu faits pour comprendre l'habileté d'un général qui sait agir à temps. Cette entrée, réalisée vers les deux heures de l'après-midi, délivra le pouvoir de ses perplexités et mit les choses à leur place. Les arsenaux, dont on avait refusé de livrer les clefs aux corps francs, sont remis à l'instant aux soldats de l'Etat ; la démission de quelques officiers inutiles est aussi promptement acceptée que donnée ; les cinq compagnies de contingent sont licenciées, tout prend une nouvelle tournure ¹.

A la nouvelle de l'occupation de la capitale, dont l'effet moral était en raison inverse de la chose, Barman et ses lieutenants, furieux d'avoir été prévenus, accusant tout le monde de leurs bévues, se replient sur Ardon et y passent la nuit ². Pourquoi ne pas présenter la bataille ou du moins l'attendre ? La retraite, dans ce moment, équivalait à une défaite. Au lieu d'en accuser la plume commune aux deux armées, n'en trouve-t-on pas l'explication naturelle dans la composition de cette armée formée en grand nombre de prolétaires habitués à dépenser leur valeur en paroles et en menaces, si pourtant valeur ils avaient ? Le 19, les forces rebelles concentrées à Ardon sont augmentées de renforts considérables amenés par MM. Torrent et Joris. Celui-ci laissa sa troupe au pont de Riddes sous les ordres de M. Hyacinthe de Nuce et se rendit à Ardon. Ces recrues relevèrent un peu le moral *détrempe* de la colonne Barman. Renforcés du bataillon Torrent, les rebelles quittent leur camp dans la matinée du 19 et se portent en avant du village de Vétroz. Voyant toutes les hauteurs et la plaine de la rive gauche de la Morge garnies de forces imposantes, ils se replient de nouveau et reprennent leurs positions précédentes, laissant un des leurs tué et un autre blessé dans l'escarmouche de tirailleurs dont nous avons parlé. M. Barman eut beau écrire d'Ardon lettres sur lettres aux citoyens en retard des communes situées entre Riddes et Martigny, leur enjoignant d'arriver en toute hâte pour empêcher l'invasion du Bas-Valais, leur peignant les Haut-Valaisans comme autant de cannibales qui mettaient tout à feu et à sang. Ces appels désespérés loin de produire l'effet désiré jetèrent, au contraire, la terreur parmi la population et firent émigrer un bon nombre de familles dans d'autres districts, même jusque dans l'Entremont.

Les troupes de l'Etat, maîtresses de la cité des neutres ³ qui passa sous le commandement militaire, vinrent camper le même jour sur la rive droite de la Morge et y bivouaquèrent la nuit du 18 au 19. Le total numérique des troupes fidèles au devoir montait à huit mille hommes partagés en trois colonnes. M. de Werra commandait l'aile droite s'avancant dans la direction d'Ardon par les hauteurs de Savièze et de Conthey ; le major fédéral Rothen, l'aile gauche se portant sur Nendaz et Isérable ; MM. de Preux, Elie de Courten et Cathrein étaient au centre sous les ordres directs de M. de Kalbermatten, ayant à ses côtés M. le colonel Taffiner, commandant en second, et M. le major Adrien de Courten, chef de l'état-major. MM. le lieutenant Wolf, de Sion, commandait

¹ Tout ce premier paragraphe a été biffé en vue de l'essai de remaniement.

² Adjonction interlinéaire : « La plupart des conscrits de Conthey rentrèrent chez eux. »

³ Note de l'A. : « Le conseil bourgeoisial qu'aucun événement ne saurait prendre au dépourvu, avait décidé, dans sa haute et proverbiale sagesse, que la ville de Sion garderait la neutralité !!! Honneur aux Sédunois qui n'ont pas ratifié la déchéance de leur ville ! »

l'artillerie, et Willa était commissaire des guerres. Chaque colonne avait ses aumôniers. Presque tous ces chefs étaient des militaires distingués et intrépides. Ces troupes créées, organisées et bien armées, marchaient avec un calme martial, une discipline et un ordre dignes d'une vieille armée ; aussi ont-elles noblement réparé leurs fautes de 1840 ⁴.

Le 20, tandis que les deux ailes latérales avançaient pour prendre les rebelles en flanc et leur gêner la retraite, la colonne du centre, agissant simultanément, marchait sur Ardon pour les y attaquer de front. Les positions ennemies étaient superbes ; aussi s'attendait-on à une énergique résistance, attente qui dicta les sages mesures d'attaque. Dans ce but, un fort détachement, commandé par M. Cathrein, se porta au pas accéléré sur les bords de la Lizerne avec ordre de la franchir à peu de distance de son embouchure et de prendre les corps francs à revers ; pendant ce mouvement oblique, le gros de la colonne s'avancait en ordre de bataille sur le glarier d'Ardon, en face de l'ennemi. La pluie tombait par torrents, mais dans les deux camps. La tête de l'aile droite prit position au nord du glarier dans les vignes et les rochers qui le dominent ; quelques coups de mousquet tirés de ces points sur les sentinelles Jeunes Suisses, formées en groupes en avant du pont de la Lizerne, les firent rentrer dans leur redoute et leur blessèrent un homme qui fut relevé et emporté à l'instant. La colonne d'attaque parvenue, après ce premier feu, à une faible distance du pont, est reçue par une assez vive fusillade et quelques volées de canon ; elle riposte avec vivacité, se déploie sur le glarier et marche en avant. L'avenue occidentale du pont est bientôt balayée par l'artillerie très bien dirigée par M. Wolf ; les premiers rangs qui avaient plié sont ramenés à la charge ; le feu ennemi se ralentit. Soudain, les plus braves des premières compagnies s'élancent dans la Lizerne grossie par les pluies torrentielles et la passent à gué avec une rare intrépidité. Après un combat de vingt à trente minutes, dans lequel se distingua surtout la brave compagnie de Brigberg, commandée par M. Volmar, l'ennemi est délogé et ses positions, enlevées, partie d'assaut, partie au pas de course. Telle est « l'averse subite » ⁵ qui força Barman à la retraite jusqu'aux champs d'Ardon, où il rallia sa troupe mise en déroute. Placé dans une position admirable, il eût pu tenir longtemps s'il y avait eu de l'unité et de l'ensemble parmi les chefs et de la valeur réelle chez le soldat. Cette vigoureuse attaque couronnée d'un plein succès rendit M. de Kalbermatten maître d'Ardon ; les vainqueurs y entrent sans délai et l'occupent. Ce brillant combat ne leur coûta qu'un seul homme qui mourut entre les mains des aumôniers, en chrétien édifiant et en bon citoyen, content d'avoir sacrifié sa vie pour Dieu et la patrie. Les vaincus en perdirent deux : l'un fut trouvé mort à Ardon dans un réduit ; l'autre, mortellement blessé, a été abandonné dans une écurie à Saint-Pierre ⁶ ; ce malheureux vivait encore au moment de l'entrée de la colonne victorieuse dans ce village ; un aumônier se présenta pour lui offrir les secours de la religion ; il les refusa en disant : « Les Jeunes Suisses ne se confessent pas ». Un instant après, il était cadavre repoussant.

⁴ Paragraphe biffé en vue de l'essai de remaniement.

⁵ Allusion ironique à Maurice Barman qui, dans son exposé (*op. cit.*, p. 27), écrit « Une averse subite nous força une seconde fois à la retraite. »

⁶ Saint-Pierre-de-Clages.

La prise d'Ardon décida la retraite définitive, ou plutôt la fuite des rebelles ; afin de la protéger, ils incendièrent le beau pont de Riddes, incendie qui aurait pu être prévenu si le commandant de l'aile gauche, au lieu de rester dans l'inaction perché sur les rochers d'Isérable, avait agi à temps comme le demandait la troupe placée sous ses ordres. Ils coupèrent ensuite les ponts de Chataignier, de Vers l'Eglise et de Brançon, sur le territoire de la commune de Fully, car là, la paille de Ribordy leur manquait pour les brûler ; enfin, ils se rallièrent à Martigny-Ville dans la nuit, et les plus tardifs vers le minuit du 20 au 21, démoralisés et inquiets sur la journée qui allait compléter leur première défaite, et les convaincre qu'ils n'avaient évité Charybde que pour tomber dans Scylla.

Après le départ en masse de la Jeune Suisse pour la capitale, accompli dans les journées du 18 et du 19, la Vieille Suisse des dizains de Monthey et de Saint-Maurice, se voyant libre dans ses mouvements, sans crainte sérieuse pour ses foyers et ses derrières, se porta, en effet, le 20, par des sentiers détournés et pénibles, — car cinq cents Vaudois armés et équipés, mus par des sympathies criminelles, venaient de violer indignement le territoire du Valais en occupant Saint-Maurice, — se porta, disons-nous, au Trient et à la Balma, ces Thermopyles valaisans, au nombre de cinq cents hommes de Val d'Illier, de Trois-Torrents, de Vionnaz, de Saint-Maurice, etc., pour renforcer les Salvannais qui les attendaient avec impatience. Ces braves réunis, formant un bataillon d'environ sept cents combattants, se préparent à recevoir les corps francs d'une manière exemplaire.

La Vieille Suisse d'Entremont, comme on l'a vu ⁷, était loin de se trouver dans de semblables conditions. Avant de déboucher sur Martigny pour en occuper la Combe et amener du renfort au camp de Verneyaz, elle devait renverser tous les obstacles mis à son mouvement et vaincre l'astucieux ennemi indigène, partant assurer ses foyers et ses derrières. Ces entraves eussent été bientôt anéanties et la victoire, remportée à temps, si ce dizain avait eu un chef habile, brave et actif, qui fût allé se mettre à la tête des Orsériens campés à Son-la-Proz et les mener au combat. Dans moins d'une demi-journée, les sections de la Jeune Suisse, attaquées avec vigueur, auraient été soumises ou culbutées partout les unes après les autres ; alors rien n'empêchait de fondre sur Martigny et de l'occuper, etc., avant l'arrivée de MM. Barman et Joris. Mais cette tête d'élite manquait et, par surcroît de contrariétés et de malheurs, la Vieille Suisse de Bagnes, pitoyablement conduite, se faisait battre à Corbère. Il fallut donc courir au secours de cette commune tombée au pouvoir des rebelles.

⁷ Chapitres VI et VII.

Chapitre IX

Les vainqueurs du 20 vaincus le 21. Combat du Trient. Départ des Vieux Suisses d'Entremont pour Martigny.

Les fatales nouvelles de la défaite des Vieux Suisses de Bagnes et des brigandages auxquels se livrait la Jeune Suisse victorieuse, parvenues à Sembrancher vers les six heures de l'après-midi du 20, firent changer la direction des vainqueurs des Jeunes Suisses d'Orsières, de Liddes et du chef-lieu, c'est-à-dire de tout l'Entremont, Bagnes excepté ; changement très fâcheux, nécessité par la défaite de Corbereye due à l'ineptie. Au lieu donc de se porter sur la plaine pour couper la retraite aux corps francs mis en déroute à Ardon par les Haut-Valaisans, on dut aller vaincre ceux de Bagnes qui y répandaient l'effroi et la terreur. M. Pignat fit ses préparatifs pour y marcher le lendemain à l'aube du jour.

Le bruit que M. Joris, battu dans la plaine, allait pénétrer dans l'Entremont avec une forte colonne s'étant répandu au chef-lieu du dizain, un détachement de trente-cinq à quarante hommes, commandé par Louis Contard, se rendit en bas de la galerie de la Moneyaz, se poste au-dessus des ravins qui dominant la route et y passe la nuit du 20 au 21. Les soldats emploient cette nuit tout entière à faire de gros tas de pierres prêtes à tomber en avalanche et se mettent en mesure d'écraser Joris et sa troupe, s'il se présente dans cette gorge terrible et inévitable, où il suffirait d'une poignée de braves pour arrêter une armée. Toute éventualité était donc prévue et écartée de ce côté. A l'heure indiquée, M. Pignat quitte Sembrancher, où il laissa une bonne garnison, et marche à la tête d'une colonne d'environ cent soixante hommes, sur Bagnes éloigné d'une forte lieue du point de départ. La colonne eut bientôt franchi cette distance ; parvenue sans le moindre obstacle à l'avenue occidentale du Chabloz, elle se montre décidée à briser toute résistance. Son flanc droit était protégé par un petit détachement qui s'élança, en amont du pont de la Drance qui appuyait le flanc gauche, dans les raides pentes de Montbrun, les gravit avec une étonnante célérité, atteint les premiers mamelons et les hauteurs qui dominant le village et ses prairies, les occupe et attend de pied ferme les quarante Jeunes Suisses détachés de la bande Filliez, qui s'avançaient au pas redoublé par le sentier des prés de Champ-Ferme pour s'emparer des importantes positions de Montbrun.

Le gros de la colonne arrivé par le fond de la vallée à l'entrée du Chabloz engagea une légère fusillade ; c'en fut assez pour disperser et mettre en fuite les fameux vainqueurs de Corbereye. On vit agiter et flotter les mouchoirs blancs ; M. Filliez demanda la paix et capitula sans opposer la moindre résistance militaire : « les cruels sont ordinairement lâches ». ¹ Cette injustifiable capitulation ² est le digne pendant de celle de Sembrancher, toutefois

¹ Ici, l'auteur reprend, mais en l'inversant, une appréciation de Rilliet : « Les lâches sont ordinairement cruels. » (*op. cit.*, p. 52.) Voir aussi, plus loin p. 69.

² Voir Appendice I, 2, annexe n° 2, p. 83.

avec le ridicule de plus d'y avoir fait intervenir le conseil communal composé en grande majorité de conservateurs réduits alors à l'impuissance, lequel n'avait, bien certainement, rien à démêler, comme corps, dans cette affaire.

Après cette soumission incomplète, faite à la hâte et acceptée sans aucune garantie, M. Pignat évacue subitement le territoire de Bagnes, sans en rallier les conservateurs dispersés, sans faire ni emmener les chefs des rebelles prisonniers, sans désarmer les vaincus et sans otages ! A huit heures du matin, il était déjà de retour à Sembrancher avec le gros de la colonne. Cette évacuation, assez semblable à une retraite forcée, se fit avec une telle précipitation que le poste de la Croix-du-Cœur occupé par François Filliez et la demi-compagnie qui s'était portée dans la direction de Montbrun furent oubliés ; le détachement conservateur qui en défendait les positions fut abandonné à son sort. Le principal résultat, pour ne pas dire le seul, de l'expédition de Bagnes a été la cessation des hostilités et des excès que les Jeunes Suisses, demeurés armés et pourvus de munitions, auraient pu renouveler au premier moment favorable, et alors c'eût été à recommencer. Les événements survenus depuis la rendirent définitive ; ainsi furent paralysées les conséquences de l'imprévoyance et de l'inhabileté.

La bande de la Croix-du-Cœur reçut, dans la journée, l'ordre signé par M. Pignat, dont *on emprunta la signature*, de quitter ce poste important, de se dissoudre et de rentrer dans ses foyers ; elle y obtempéra sans délai ; les circonstances et la peur ne lui laissaient pas d'autre parti à prendre.

Le détachement abandonné à Montbrun par le commandant de la colonne libératrice, se comporta, par contre, avec autant d'intelligence que de bravoure ; son fait d'armes mérite une mention honorable. Les six braves carabiniers et les huit intrépides fusiliers de ce détachement attirent d'abord la demi-compagnie rebelle vers les arêtes et dans les vallons abrupts de la montagne, feignant qu'ils étaient des siens ; ce stratagème réussit. Lorsqu'elle fut parvenue à une faible portée de carabine, ils simulent le nombre et crient : « Avant-garde, descendez, prenez en flanc et nous de front ! » Soudain, un feu plongeant part de la hauteur, la fusillade est engagée. Après quelques décharges, les Jeunes Suisses effrayés sont repoussés et culbutés ; ils fuient dans le plus grand désordre, avec une telle frayeur que les uns dégringolent dans les dévaloirs, d'autres roulent dans la pente et vont frapper contre les arbres ; le tambour les précédait roulant pêle-mêle avec sa caisse. Les vainqueurs poursuivent un instant les fuyards se sauvant à toutes jambes dans la direction de Saint-Marc et disparaissent, puis revinrent sur leurs pas et rentrent dans la forêt crainte de trahir leur nombre en s'avancant trop dans la vallée. On ignorait sur les hauteurs la capitulation et l'évacuation précipitée du Chabloz.

La demi-compagnie mise en déroute eut quelques blessés mais point de mort dans cette action ; ce fait a été constaté plus tard. On avait cru d'abord le contraire, non sans raison ; car en désarmant ces rebelles légèrement blessés, on en remarqua qui paraissaient très souffrants, on en trouva d'autres étendus par terre semblant avoir le rôle de la mort ou ne donner aucun signe de vie ; on les désarma tous sans qu'ils eussent l'air d'y faire la moindre attention ; or, ces agonisants et ces *cadavres* de nouvelle espèce se portaient, en général, à merveille ; en se voyant atteints, ils avaient fait les morts. Dès que les Vieux Suisses eurent quitté le champ de bataille, on vit souffrants, agonisants

et *morts* se lever alertes et se sauver lestement dans leur village. Ces feintes et ces ruses comiques étaient parfaitement inutiles avec des vainqueurs aussi généreux que braves. Mais les auteurs des atrocités de Corbère, de Montagnier et du Sapey ne pouvaient croire à la générosité de leurs adversaires.

Après ce hardi coup de main couronné de succès, les quatorze vainqueurs descendent des hauteurs de Montbrun, en côtoient les pentes inférieures, parviennent sur les bords de la Drance, la traversent à gué en faisant la chaîne, car le lit en était profond et le courant, rapide, et arrivent à Volège vers les dix heures du matin. Il y avait quinze heures que ces braves gens n'avaient ni bu ni mangé ; un rafraîchissement était donc nécessaire pour réparer leurs forces affaiblies par de dures fatigues supportées avec un rare courage ; ils prièrent en conséquence le respectable curé de l'endroit³ de vouloir bien le leur fournir, en payant, c'est entendu. Ce pasteur hospitalier se hâta de leur faire donner du pain, du fromage et du vin, mais il ne voulut accepter aucun paiement. Ce rafraîchissement pris, ils se remettent en marche dans la direction de Verbier, afin d'y rallier leurs frères de Bagnes, de se porter ensuite à la Croix-du-Cœur et d'en chasser la bande Filliez. Avertis alors par des gens de Volège que la Jeune Suisse de Bagnes avait fait sa soumission au Chabloz, nouvelle qui les surprit beaucoup, ils rebroussent chemin, se dirigent sur Sembrancher, y entrent à onze heures, victorieux et trompette en tête, au milieu des cris de joie que causa leur arrivée impatiemment attendue. L'inquiétude qu'avait fait naître le sort de ces braves fut promptement dissipée.

Au moment de cette entrée saluée avec bonheur, M. le prévôt du Grand Saint-Bernard⁴, accompagné de deux religieux de l'ordre, arrivait fatigué et abattu au chef-lieu du dizain d'Entremont. Ce prélat, souvent menacé par la Jeune Suisse, quitta Martigny le 20, gravit le mont de Chemin, d'où il vit l'incendie du pont de Riddes et la retraite des corps francs, se dirigea du côté de Vens avec ses deux confrères. Ces messieurs, étant parvenus dans un bois fourré, entendent éclater une capsule, puis une seconde ; M. le prévôt vit un homme qui le couchait en joue, fait un mouvement rétrograde et évite le coup parti à l'instant ; il suit alors les deux chanoines qui s'étaient élancés en avant ; un second coup de carabine part sans les atteindre ; la balle alla couper les branches d'un buisson tout à côté d'eux. Echappés comme par miracle à ce guet-apens digne des héros d'embuscade, ces messieurs arrivèrent heureusement au village de Vens et y passent la nuit. Le lendemain, ils se rendirent à Sembrancher.

Pendant que l'expédition dirigée sur Bagnes, dont nous venons de décrire la marche rapide, changeait la victoire de la Jeune Suisse de cette vallée en défaite, des événements d'une haute importance pour la restauration de l'ordre s'accomplissaient sur les rives du Trient devenu justement célèbre. Les rebelles concentrés à Martigny, où ils perdirent des heures précieuses à former de vains projets, en partirent, le 21, au nombre de six à sept cents avec quatre pièces d'artillerie, et arrivèrent, à l'aube du jour, sans précautions, presque

³ C'était alors le chanoine Jean-Baptiste Helzelet, originaire de Porrentruy, curé de Vollèges de 1832 à sa mort. — Voir Tamini et Délèze, *Nouvel Essai de Vallesia christiana*, Saint-Maurice, 1940, p. 459.

⁴ François-Benjamin Filliez, de Bruson, prévôt dès 1830.

au pied du fameux mont du Far⁵. Ces imprudents avaient pris la résolution extrême de forcer à tout prix les redoutables positions du Trient et de la Balma qu'ils savaient occupées et défendues, pour rentrer ensuite à Saint-Maurice et s'y défendre à l'aide des baïonnettes vaudoises qui les y attendaient. Rude entreprise ! Car les braves Vieux Suisses étaient à leur poste, prêts à les recevoir, résolus à la vie et à la mort de faire payer cher l'outrageante audace de ces aveugles corps francs qui, non satisfaits de les avoir persécutés de toutes les manières, pendant près de trois ans, venaient encore, dans leur fol orgueil, les braver jusque dans leurs Thermopyles.

Un coup de fusil tiré en l'air des hauteurs du Far garnies d'excellents carabiniers, la plupart de Salvan, commandés par l'intrépide Frédéric Robatel, auquel Dufour répondit par un coup de canon chargé à mitraille, donna le signal de l'arrivée de l'ennemi et du combat. La colonne d'attaque, commandée par M. Joris, assaillie à l'instant par le feu plongeant des carabiniers du Far, marche en avant. Parvenue à quelques toises du pont couvert, dont le Far forme le contrefort, elle est reçue par un triple feu meurtrier partant des rochers du Far, contre lesquels l'artillerie lançait des volées de canon et de mitraille plus étourdissantes que nuisibles, du mont du Trient, de la tête barricadée du pont et du mur qui borde la rive gauche du torrent ; elle riposte avec une vivacité peu ordinaire, et un feu bien nourri se croisant des deux rives retentit dans les gorges profondes du Trient. Spectacle imposant et terrible ! Cette héroïque résistance rend bientôt le combat acharné... On se tire à bout portant, on en vient corps à corps, on se sabre et l'on se frappe à grands coups de crosse ; le gros Bellet, nouvel Hercule, fauche à tour de bras ; le sol se jonche de morts et de blessés. Déjà la première pièce d'artillerie, venue pour appuyer la tête de la colonne criblée de balles, est dételée par les habiles tireurs de Salvan postés sur le Far ; le lieutenant-colonel de Nucé et le lieutenant Parvex sont tombés et d'autres, mis hors de combat ; enfin, la colonne recule en désordre. M. Joris, privé de ses meilleurs officiers, voyant l'impossibilité de forcer le pont défendu avec tant de bravoure, rallie ses soldats terrorisés, les ramène au combat sur un autre point ; arrivé au bas du pont sur un terrain coupé de buissons, il se jette, à leur tête, dans le Trient, tente vainement d'en escalader les bords opposés ; il le passe six fois, et six fois il est repoussé avec perte ! A la fin, ce chef, doué d'une rare intrépidité, est abandonné et se trouve seul ! Que n'a-t-il combattu pour la patrie !

Après cinq quarts d'heure de luttes terribles, les braves de Vald'Illier, de Trois-Torrents, de Vionnaz, de Salvan, etc., qui se sont battus comme des lions, demeurent maîtres du champ de bataille ; cette victoire leur coûta quelques morts et plusieurs blessés. Les rebelles mis en pleine déroute fuient dans le plus grand désordre du côté de Martigny, jetant leurs armes et abandonnant artillerie et caissons, leurs morts et leurs blessés, dont le chiffre exact n'est pas encore connu, grâce aux soins qu'ils ont eu de le cacher. On peut, sans exagération, porter le nombre des morts et des blessés des deux camps à huit à nonante ; plus des trois quarts appartiennent aux Jeunes Suisses.

⁵ « Le mont du Far », qu'on ne rencontre sur aucune carte, désigne, selon Rilliet (*op. cit.*, p. 224), les rochers qui dominent la rive droite du Trient, alors que sur l'autre rive on a le « mont du Trient ».

M. Joseph Barman, arrivant après coup, fait de vains efforts pour rallier les fuyards, etc. ; il en reçoit d'amers reproches et rétrograde avec eux. Trois cents, parmi lesquels figurent MM. Barman, Torrent et autres notabilités, défilent par la Combe de Martigny et entrent en Savoie, d'où ils se dirigent sur Genève et Vaud.

Autant la Jeune Suisse des dizains de Monthey et de Saint-Maurice se distingua par un courage digne d'une meilleure cause, autant celle de Martigny se rendit remarquable par sa lâcheté ; il suffit de dire qu'elle n'eut qu'un seul blessé ! M. Maurice Barman vit le combat de loin sans y prendre aucune part. Détaché du corps principal avant l'attaque du pont, il s'était porté à la tête de deux compagnies vers l'embouchure du Trient, dans le but de le franchir et de venir ensuite prendre les conservateurs à revers. Ce mouvement oblique, exécuté avec lenteur, continué quoique le combat fût engagé, sauva ce *généralissime* et sa troupe de tout danger. Il n'avait pas encore passé le torrent au confluent du Rhône, et déjà tout était fini. Pourquoi aller le passer si bas, tandis qu'on pouvait aisément le franchir beaucoup plus haut ? Des fuyards l'avaient bien traversé pour aller incendier le village de Verneyaz, au moment même où un combat à outrance se livrait aux avenues du pont. Incendie inutile qui n'opéra point la diversion qu'on avait en vue ; car le combat continua et on laissa brûler. Résignation héroïque ! La colonne Barman se débanda, rejoignit les fuyards et se dirigea vers la Balma. Plus de cent quarante rebelles encore insoumis passèrent ce poste important sans être inquiétés par les deux cents conservateurs chargés de le garder. Ces gardiens sont étrangers à la gloire des héros du Trient.

Quant aux cruautés dont on a fait si grand bruit, il a été constaté, même par une commission vaudoise, qu'elles ne sont pas fondées. Il n'y eut dans cette héroïque lutte que ce qui arrive dans tout combat acharné. Plus de soixante prisonniers faits sur le champ de bataille, un grand nombre de blessés, dont vingt-huit furent conduits à Lavey par l'ambulance vaudoise, d'autres soignés chez eux ou dans des maisons particulières, attestent victorieusement la fausseté des allégations radicales et prouvent évidemment l'humanité de la Vieille Suisse. Les corps francs, qui s'attribuaient le monopole de la valeur, prétendaient-ils peut-être que les conservateurs se laissassent mitrailler et égorger sans se défendre, ou qu'ils répondissent à la mitraille, aux volées de canon, aux charges de l'infanterie, par des balles de coton et se battissent avec des sabres de bois ? Ainsi se termina cette mémorable journée qui montra où se trouvait le vrai courage.

La Vieille Suisse d'une partie du dizain d'Entremont, que nous avons laissée à Sembrancher, attendait avec impatience le moment du départ. Quelques Bagnards et des Lévronens, arrivés isolés ou en petits groupes, en avaient grossi les rangs. Vers une heure, on comptait une soixantaine de nouveaux venus. Les rues du Bourg s'encombraient de monde ; les mots « Partons pour Martigny, il en est temps » étaient dans toutes les bouches. Le bruit que M. Joris, engagé dans les gorges d'Entremont, se portait sur Orsières par la vallée de Champez, ne ralentit point cet élan ; on ignorait encore la défaite du Trient. Les désirs prononcés de la troupe étaient légitimes et bien connus de son commandant, qui lui avait promis, au retour de Bagnes, qu'on partirait, pour le plus tard, à deux heures de l'après-midi. Voyant que son chef cher-

chait à éluder sa promesse en gagnant du temps, elle tint ferme pour ce départ, comme elle avait tenu ferme pour le désarmement tardif de la Jeune Suisse de Sembrancher. Un bon nombre de soldats demandaient des armes ; pour leur en donner, il fallut en chercher dans les maisons des vaincus. La première visite domiciliaire, opérée sur l'ordre du commandant, par quelques membres du conseil bourgeois ne produisit rien, comme l'on pouvait s'y attendre. Les soldats en demandèrent une seconde qu'on n'osa leur refuser : celle-ci, faite par un bon militaire suivi de vingt hommes, eut pour résultat une douzaine d'armes à feu, tant fusils que carabines. La troisième, réalisée le lendemain, fut la plus fructueuse. L'exécution contrariée de ces mesures militaires de sûreté commune causa quelques tiraillements. Les conservateurs, maltraités pendant trois ans par la Jeune Suisse, furent blessés au vif de trouver de la résistance, même pour le simple désarmement de leurs persécuteurs vaincus. Les capitulations de Sembrancher et de Bagnes, accordées aux rebelles, se commentaient avec vivacité, aux dépens de la considération, de la confiance et de l'estime dont un chef doit être constamment entouré.

Cependant le temps s'écoulait et l'irrésolu Pignat, malgré de sages avis, ne s'occupait point du départ. Sa troupe composée de robustes, laborieux et actifs montagnards, ne pouvait ni supporter cette inaction forcée ni se l'expliquer. Les murmures allant crescendo éclataient dans les rangs, dans les groupes et menaçaient de se généraliser. Les tergiversations prolongées s'interprétaient d'une manière très fâcheuse pour la réputation militaire du commandant et dans l'intérêt de la discipline. Pour calmer les esprits qui s'aigrissaient, celui-ci crut devoir faire sentir qu'il importait, avant tout, d'assurer l'intérieur du dizain, d'autant plus que les Jeunes Suisses, rentrés chez eux, pourraient profiter de l'absence des conservateurs pour se jeter sur les villages découverts et y commettre des désordres, etc. Ces observations imprudentes irritèrent encore davantage : « Si vos craintes se réalisent, répondit-on, c'est votre faute. Pourquoi ne pas désarmer les vaincus ? Nous en avons le droit et le devoir... » Tel était le langage de vieux militaires qui avaient servi, même sous Napoléon, langage applaudi par la masse. La situation devenant alarmante, M. Pignat, vaincu par des conseils fondés, entraîné par la volonté des soldats, consent enfin de partir pour Martigny ; cette résolution calma le mécontentement. Il était temps, avouons-le, de céder à l'ardeur intelligente de ces braves gens qui revendiquaient leur part d'action dans la lutte de la plaine, demandant avec instance de s'y porter pour se joindre ensuite à leurs frères et amis du Haut-Valais qui s'approchaient de Martigny et leur serrer cordialement la main.

Le rétablissement provisoire des ponts coupés ou incendiés avait retardé la marche triomphale de ces généreux libérateurs, retard qui pouvait s'allier avec l'habile tactique de leur commandant en chef, par la raison qu'il laissait un temps suffisant pour que l'admirable ensemble du plan de délivrance se réalisât dans toutes ses parties, autant que possible par les plus intéressés... Compléter et consolider la victoire décisive remportée sur l'anarchie, raffermir l'ordre légal relevé de ses ruines, était un rôle irréprochable et assez beau pour des frères qui n'avaient en vue que la restauration et la consolidation de l'ordre et de la tranquillité.

A deux heures et demie, le départ si vivement désiré put enfin s'effec-

tuer. M. Pignat laissa, en partant, le commandement en chef à M. Volet avec plus de cent soixante hommes : c'était beaucoup plus qu'il en fallait pour raffermir la sûreté intérieure. Celui-ci, avant d'accepter, exigea la moitié des carabiniers d'Orsières ; elle lui fut accordée. Ce partage fait, une colonne de deux cents hommes pleins d'enthousiasme part sous les ordres de MM. Pignat et Contard. Arrivée à Bovernier, petite et pauvre commune du dizain de Martigny, le commandant veut la faire rétrograder, elle s'y refuse ; il dut donc marcher ou revenir seul, il marcha. Voilà à quelle occasion ce mouvement rétrograde faillit avoir lieu.

Quelques Bovernions, membres de la Jeune Suisse, embusqués dans un bois au-dessus de la route, au sortir du village, firent feu sur la tête de la colonne qui s'avancait en bon ordre, elle s'arrête : soudain, l'armurier Hubert s'élance au pas de course dans la pente, la gravit avec intrépidité en tirant sur le fourré d'où partent les balles ennemies ; d'autres le suivent avec une égale bravoure, et tous se précipitent vers l'embuscade, poursuivent ces imprudents agresseurs fuyant dans la direction de Champez où ils disparaissent au milieu des forêts, puis revinrent joindre la colonne spectatrice de cette vive escarmouche où, heureusement, personne ne fut blessé. Ce coup de main spontané s'exécuta avec une extrême célérité. Le commandant, étonné à la vue de tant d'audace et craignant d'autres embuscades, ordonne de rentrer dans le village ; il le frappe d'une légère contribution consistant en une ration de pain, de fromage et de vin pour chaque soldat. Ce doux châtiment était bien mérité.

Après un moment de halte, la colonne, précédée d'une avant-garde volontaire, se remit en marche et arriva sans obstacle, vers les sept heures du soir, au Bourg de Martigny, où elle fut parfaitement reçue. Là, on apprit la célèbre défaite du Trient. A onze heures et demie de la nuit, les Haut-Valaisans firent aussi leur entrée au Bourg ; ils éprouvèrent une vive satisfaction à la vue de leurs frères d'Entremont ; car ils acquéraient par le fait une preuve évidente de la fausseté des bruits répandus dans la plaine par les Jeunes Suisses. Ces bruits que les intéressés avaient cherché à accréditer, portaient que les conservateurs d'Entremont avaient fait la paix avec la Jeune Suisse, qu'ils feraient cause commune avec elle pour repousser, au besoin, les colonnes haut-valaisannes et autres absurdités de cette nature. Après cette fraternelle et amicale entrevue, une partie des Entremontens, pour ne pas surcharger le Bourg, remontèrent au village de la Croix ; l'autre les y rejoignit le lendemain 22. Dès lors, la colonne entière, sur l'ordre de M. de Kalbermatten, général des milices valaisannes, occupa définitivement ce poste honorable, et put fraterniser avec les Allemands qui stationnèrent à Martigny. M. Pignat prit congé d'elle le même jour, laissant dans le dizain d'Entremont la réputation d'un parfait honnête homme et d'un bien médiocre militaire.

M. [de] Kalbermatten continua sa marche restauratrice à la tête d'environ trois mille hommes, auxquels se réunirent les héros du Trient, et ne fit halte qu'à Saint-Gingolph. Le 23, tous les chefs-lieux avaient des garnisons et le Bas-Valais était occupé jusqu'au Léman. Les troupes auxiliaires se montrèrent constamment animées du meilleur esprit et se distinguèrent par leur admirable discipline et leur air martial.

Chapitre X

Intérieur de l'Entremont. Fuite des rebelles. Expédition à Orsières.

Tandis qu'une partie des conservateurs armés d'Entremont faisaient pointe indispensable sur Martigny pour rassurer les troupes haut-valaisannes, pour démentir les bruits mensongers de transaction et de paix avec les rebelles, qu'on avait fait circuler dans la plaine, et, avant tout, pour sauver l'honneur du dizain d'Entremont et de sa loyale députation au Grand Conseil, sur lesquels le Haut-Valais comptait à bon droit et avait des données positives, le commandant Volet, très bien secondé par les officiers inférieurs et les soldats, dont l'esprit est toujours excellent, organisait un service de sûreté intérieure, propre à rassurer entièrement les populations et à consolider la victoire des conservateurs. Il fit d'abord occuper les postes de la Garde, de Chamolliez et autres, par d'intrépides tireurs et mit ainsi le chef-lieu à l'abri de toute attaque. Les patrouilles, établies dans ses principales avenues, font un service actif et bien entendu. Outre ces mesures, des détachements parcourent chaque nuit les deux côtes d'Orsières jusqu'à Ville d'Issert, centre de la vallée de ce nom, éloigné de deux fortes lieues de Sembrancher, puis rentrent au camp général à la pointe du jour, pour se porter ensuite sur d'autres points découverts. Les soldats, la plupart improvisés, sont infatigables. Ces excursions jointes aux nouvelles venant de la plaine consternent la Jeune Suisse d'Entremont et la jettent dans un profond découragement. Cette misérable association voit que son agonie va sonner sans espoir d'un prochain réveil. Les dupes qui en faisaient partie murmurent et s'excusent ; des gens honnêtes qui ont pris part à ses mouvements sentent leur faute ; la canaille dévore sa honte sans oser bouger ; les indifférents et les neutres ¹, comme toujours, se déclarent pour les vainqueurs de l'anarchie et les restaurateurs de l'ordre ; les uns sont cachés dans les forêts et les plus compromis, en fuite. Nous allons dire un mot de cette évasion précipitée.

Après le licenciement de la Jeune Suisse d'Orsières et de Liddes, opéré dans la soirée du 20, les chefs de la section d'*Ornex* se réunirent chez M. le major Crettex qui leur fit part de ses craintes et des *conseils reçus* à Sembrancher, arrêterent leur plan d'évasion, puis se rendirent chez le maréchal-ferrant Délarze où s'achevèrent les préparatifs de départ. Vers minuit, seize des plus compromis, Crettex en première ligne, Pellouchoud, Troillet, appelé plus tard *capitaine des buissons* par les siens, etc., partent bien armés, violant ainsi un des articles de la capitulation, suivent la vieille route, évitent le poste de la Garde, parviennent au fond des Parties, passent le pont sans être aperçus, gra-

¹ Note de l'A. : « L'indifférence et la neutralité quand la patrie est en danger et lorsque le peuple a parlé par ses organes officiels, que l'action est par conséquent devenue un devoir rigoureux, sont non seulement un acte d'incivisme qui devrait entraîner la déchéance du citoyen, mais une insigne lâcheté et un crime de félonie envers le pays, peu importe qu'elles soient votées par une oligarchie, par une assemblée quelconque, ou adoptées par l'égoïste raison individuelle. »

vissent la pente de Vens, atteignent le village, y désarment les sentinelles conservatrices et arrivent à la pointe du jour sur le mont de Chemin, au moment du fameux combat du Trient dont ils entendirent distinctement la canonnade et la fusillade, assistant de loin, sans le savoir, à la défaite de leurs amis. Après cinq quarts d'heure, espace de temps que dura la bataille, ils prennent la direction de Charraz, traversent la plaine et atteignent le pont du Rhône près du village de l'église de Fully². Hélas ! ils le trouvent coupé ! Avant de l'atteindre, ils voient MM. Joris et Barman sortir tout débraillés, dans un pitoyable état, du milieu d'épaisses broussailles. Ces deux fugitifs, dont l'esprit et la vue sont troublés, prennent d'abord Crettex et sa suite pour un détachement d'Allemands ; quelle frayeur ! Ils le reconnaissent pourtant : « Oh ! c'est toi, Crettex ! » furent les seules paroles qu'ils prononcèrent. De là, tous suivent, silencieux et abattus, les bords du Rhône jusqu'au pont de Brançon, distant d'une petite lieue de l'autre. Qu'ils sont heureux d'y trouver les Fuillerens occupés à en rétablir la partie coupée ! Ceux-ci en avaient reçu l'ordre du chef de la colonne de la rive droite du fleuve, campée en deçà de Chataignier. Ils s'élancent sur les premières poutres jetées et, aidés par les manouvriers, ils le passent librement. Les voilà donc au village de Brançon, prêts à prendre la montagne.

Tandis qu'ils se restaurent dans le « mazot » de Délarze, une femme de Fully annonce l'arrivée de la colonne allemande. Cette fausse alerte produit une grande panique : en un clin d'œil, le « mazot » est évacué et le propriétaire se trouve seul ! La peur donne des ailes aux fuyards ; ils se dispersent dans les vignes, s'enfoncent dans les bois et ne se réunissent plus jusqu'à Grange Brûlée, « mayen » situé au-dessus de Brançon, où ils passèrent une nuit très agitée... Là seulement ils apprirent la déroute complète du Trient, qu'ils avaient fortement soupçonnée en voyant les deux chefs de la Jeune Suisse errer dans les campagnes et garder un silence absolu sur ce sujet. Le lendemain 22, ils se remettent en route avant le jour, dans la direction du canton de Vaud. Après bien des fatigues morales et physiques, ils entrent enfin sur le sol vaudois, au nombre de huit à neuf, et descendent à Lavey, laissant leurs armes en dépôt chez le maire de Morcla³ ; ils y trouvent le rédacteur de l'*Echo des Alpes*⁴ ! Comme on le voit, la caravane était réduite à la moitié ; les désertions successives expliquent cette réduction. M. l'avocat Filliez, comprenant la gravité de sa position, se hâta d'aller joindre ses collègues dans le *canton de la liberté*.

² Soit Vers-l'Eglise.

³ Il s'agit de Jean-Antoine Guillat (né en 1795), syndic de Morcles de 1843 à 1845. (Renseignements communiqués par Mme M. Loth, secrétaire municipale, à Lavey-Village, et par M. O. Dessemontet, directeur des Archives cantonales, à Lausanne, que nous remercions de leur obligeance.) Était-il déjà, comme son successeur Moïse Guillat, domicilié à Eslex, hameau situé au-dessus de Lavey-les-Bains ? En tout cas, Eslex se trouve sur le chemin qu'ont suivi les fugitifs, sur la rive droite du Rhône, pour atteindre plus rapidement le territoire vaudois. — La commune de Morcles ne sera réunie à celle de Lavey qu'en 1852. Voir E. Mottaz, *Dictionnaire historique... du canton de Vaud*, t. II, Lausanne, 1921, p. 261.

⁴ Alphonse Morand. — Note de l'A. : « Le lâche rédacteur de ce journal graveleux, l'apologiste du désordre, le dégoûtant prédicateur de guerre civile et d'extermination, abandonna ses compagnons d'armes à Ardon, vint guetter la diligence à Martigny, y prend place le 20 travesti en paysanne, tenant, assure-t-on, une poupée dans ses bras, traverse ainsi les postes du Trient et de la Balma et va attendre les vaincus sur les rives vaudoises !!! »

En sa qualité de membre du comité de Martigny⁵, il put assister aux concilia-bules secrets des réfugiés valaisans, où l'on trama de nouveaux complots contre le Valais qui venait de briser leurs chaînes ; et, pour les réaliser, l'on y décida que l'argent des collectes établies en leur faveur, serait en grande partie employé à l'achat d'armes, de poudre et de plomb. Telles furent les occupations de la première quinzaine d'exil, activement continuées depuis lors, mais sans succès, *sauf le Conseil d'Etat doctoral et médical mort-né et enterré devant Lucerne*⁶.

Les principaux radicaux de Liddes, Massard, Darbellay de Drance et compagnie ne tardent pas d'imiter ceux d'Orsières. Les plus compromis se jettent sur les terres sardes, vont même jusqu'à Turin, où la police ne leur accorda pas de faire long séjour. Ceux qui se sentent moins coupables se réfugient dans les chalets des montagnes, ou vont se caserner dans les forêts. Mais quelles sont les causes de ces fuites précipitées, de ces sauve-qui-peut, de cette frayeur générale ? Impossible à nous de les assigner sans entrer dans le domaine intérieur ; là, nous en trouvons une qui les résume toutes : c'est le témoignage d'une mauvaise conscience. Ces gens à projets sanguinaires et barbares, maintenant vaincus, croyaient d'être traités comme ils auraient traité leurs adversaires, s'ils eussent été victorieux ; ils fuyaient donc sans être menacés d'arrestation ni poursuivis par leurs généreux vainqueurs qui se bornaient à maintenir et à consolider la tranquillité et l'ordre. Ces rebelles pensaient-ils peut-être emporter, par leur fuite, le secret trop connu de leurs plans de brigandage et d'extermination, dont le ciel ne permit la réalisation qu'autant qu'il était nécessaire pour qu'on reconnût son bras protecteur ? Non, ils fuyaient pour se soustraire à la vindicte des lois qu'ils avaient foulées aux pieds et se jugeaient eux-mêmes.

Le camp de Sembrancher, accru encore par l'arrivée de nouveaux détachements, commençait à peser sur la bourgeoisie réellement trop chargée ; il fallut donc venir à son secours en faisant arriver des vivres des communes voisines, car la troupe sur pied devait être nourrie, et il était juste que ceux qui avaient été la cause de cet état de choses contribuassent à son entretien. On se montra cependant très modéré en fait d'impositions ; on adopta pour règle générale le strict nécessaire et rien de plus. Il suffit de dire que le seul tiers de Ville d'Orsières, qui avait été le scandaleux rendez-vous de la Jeune Suisse de Martigny et d'Entremont, fut frappé d'une contribution en denrées pour le camp du chef-lieu. Pour imposer à cette ville turbulente qui contenait encore d'actifs ferments de révolte et en exiger la contribution mentionnée, M. Pierre Gard s'y rendit le 22, à sept heures du matin, à la tête d'une forte demi-compagnie composée d'Orsériens, de Sembranchards et de Bagnards. Aussitôt arrivé, il manda les conseillers de la commune, leur lut les ordres du commandant en chef portant « que la Jeune Suisse d'Orsières fournirait tant de pain, de fromage, de viande et de vin pour l'entretien des troupes stationnées à Sembrancher ». Puis il les chargea de se procurer le tout pour les deux

⁵ Maurice Filliez n'était pas membre du comité révolutionnaire de Martigny. — Voir Rilliet, *op. cit.*, p. 145, et M. Barman, *op. cit.*, pp. 12-13.

⁶ Allusion, sans doute, à l'expédition des corps francs dirigés en 1845 par Robert Steiger, docteur en médecine, membre du comité des fugitifs lucernois.

heures de l'après-midi, moment fixé pour le départ, et de prendre en réquisition les chars et mulets nécessaires pour le transport. Les membres du conseil, comprenant la justice de cette demande, exécutèrent ponctuellement les ordres reçus ; une liste où se trouvaient inscrits les noms des principaux contribuables leur facilita ce travail et les mit à l'abri de tout reproche fondé. En attendant, la demi-compagnie reçut une ration de pain, de fromage et de vin.

Plusieurs soldats et des citoyens venus se rallier à la troupe demandaient des fusils ; les armes et la caisse restés en dépôt à la maison communale leur furent donc remises et consignées. Le dimanche et le lundi précédents, la Jeune Suisse avait cherché à s'en emparer, mais ses tentatives échouèrent contre l'adresse et la fermeté du syndic conservateur, M. Dominique Reuse, qui refusa constamment de livrer la clef de la salle, sauf sur un ordre exprès du conseil ; elle n'osa en enfoncer la porte, car le tiers d'Issert était à Son-la-Proz ! On procéda ensuite au désarmement des « grippiouds » de Ville ; mais la visite domiciliaire fut presque sans résultat, car la plupart avaient leurs fusils en sûreté. Ces visites domiciliaires, dont nous avons déjà parlé⁷, n'avaient rien de bien inquiétant : on se bornait à demander qu'on livrât les armes ; si l'on répondait que l'on n'en avait point, on s'en allait à moins qu'on fût assuré du contraire ; dans ce cas, on menaçait de faire des perquisitions, et parfois les armes étaient livrées ; en somme, les captures ont été à peu près nulles.

Pendant que la troupe prenait sa ration, l'arme à côté, sur la place de Ville, on vit paraître quelques « grippiouds » armés de fusils et de bâtons, dans la ruelle de l'ancien four ; on annonça en même temps la présence de quelques Liddérens au sommet du bourg ; cette alerte électrisa les soldats. Avant qu'aucun ordre ne pût être donné, les carabiniers, l'intrépide Pierre Torney de [Son-] la-Proz en tête, gravissent au pas de course les champs raides situés derrière Ville, gagnent les hauteurs qui la dominent et se rabattent au sommet du bourg ; deux détachements de fusiliers courent au même point, l'un par le milieu de Ville, l'autre par la nouvelle route ; l'ennemi qui s'était montré est enveloppé de tous côtés. Ce mouvement s'exécuta avec tant de rapidité qu'en moins de rien la place fut déserte, et il n'eût pas été possible de l'opérer avec plus d'intelligence. Les étourdis qui avaient causé cette alerte faillirent payer cher les menaces de cette agression insensée. On en prit quatre qui avaient eu le temps de jeter leurs armes ; le capitaine, courant de toutes ses forces, arriva à temps pour les sauver d'une mort presque certaine ; car on ne voulait pas faire de quartier à ces misérables provocateurs ; déclarés prisonniers, ils furent conduits au corps de garde. Ceux qui ne s'étaient pas aventurés si près du camp gagnèrent le large et se cachèrent dans les blés de Fenaire ; on ne s'en inquiéta plus, persuadés qu'ils profiteraient de la leçon reçue. On fit ensuite l'arrestation de quatre autres garnements, dont l'un fut pris les armes à la main.

Parmi les prisonniers se trouvait un de ces ménétriers de village, joueur de clarinette ; on lui enjoignit d'utiliser son instrument dont il avait souvent fait abus ; il dut se résigner à l'injonction. Pendant que les soldats se livraient à de bruyantes causeries, si naturelles aux gens vifs des montagnes, la cloche fit entendre les sons graves de l'angélus : un silence parfait succède soudaine-

⁷ Plus haut p. 53.

ment aux conversations animées ; tous se découvrent, rendent l'hommage angélique à Marie, et implorent de nouveau la puissante protection de cette reine des cieus et patronne du Valais. Spectacle touchant et sublime pour des cœurs chrétiens ! Exemple édifiant qui honore la bravoure d'un peuple religieux qui attend du ciel le succès de ses armes et le triomphe de sa cause.

L'heure fixée du retour sonnée, le détachement, porté alors à septante-cinq à quatre-vingts hommes, part tambour et clarinette en tête, emmenant huit prisonniers de guerre. Il fait halte un instant au Bourgeal, devant la maison de Martin, trésorier de la *section d'Ornex*, dans le but de s'emparer des papiers de l'association, non du trésor qu'on *savait à sec*. Après une courte et infructueuse visite, la troupe continua sa route ; un radical modéré qui s'était glissé inaperçu dans ses rangs fut désarmé puis renvoyé à la sortie du Bourgeal ; on ne voulait pas de cette engeance ; les deux chars mis en réquisition la suivaient. Au petit village de la Duay, on invita Jean Pittier, estafette et espion des Jeunes Suisses, à fournir un léger rafraîchissement. Ces sortes d'invitation, en pareil cas, équivalent à des ordres tempérés ; ce particulier, le plus riche de l'endroit, s'y soumet en faisant des jérémiades sur sa pauvreté ! A cinq heures, le détachement était de retour au chef-lieu ; les prisonniers qu'il avait amenés furent relâchés en arrivant comme autant de bouches inutiles. Grâce à cette considération mesquine et peu sensée, ces coupables rentrèrent impunis à Orsières et y apportent la nouvelle de l'arrivée des Haut-Valaisans à Bagnes : nouveau sujet d'inquiétude et de découragement pour les rebelles.

L'ordre et la discipline, comme toujours, ont constamment régné durant cette courte expédition ; le jeune et actif chef qui la commandait fut obéi fidèlement. Il avait su gagner la confiance et l'estime du soldat par sa franchise et son courage, il en était respecté et aimé, et il payait cet amour de retour. Personne, en effet, ne se rendit coupable d'actes individuels répréhensibles. La contribution prélevée avec équité par l'autorité communale ne parut point trop onéreuse ; quelques-uns se présentèrent même sans en être requis, preuve évidente qu'on la trouvait raisonnable. Nous savons bien qu'on a clabaudé depuis, mais, dans ce moment, c'est un fait historique qu'on s'estimait heureux d'en être quitte à si bon marché.

Chapitre XI

Arrivée des Haut-Valaisans en Entremont.

Licenciement des troupes de ce dizain. Retour. Liddes, etc.

Tandis que la tranquillité et l'ordre rétablis dans l'Entremont par le courage de ses milices fidèles au gouvernement achevaient de s'y consolider par les sages mesures et les mouvements de sûreté que nous venons de décrire, travail d'ailleurs facilité par la fuite des principaux chefs de la Jeune Suisse, la colonne haut-valaisanne qui suivait les flancs et les hauteurs des montagnes de la rive gauche du Rhône, parvenue au col de la Len, débouchait sur le village

du Lévron vers le minuit du 21 au 22, où elle campa en attendant l'arrivée du jour ; M. le major Adrien de Courten, militaire d'une bravoure chevaleresque, la commandait ; le 22, à huit heures du matin, elle entra au Chabloz, chef-lieu de la commune de Bagnes, au moment de la sépulture des quatre conservateurs, dont deux furent massacrés le 20 et le 21 par la bande Filliez. La vue de quatre cercueils gisant sur le cimetière, entourés d'une foule de monde en habits de deuil, et la Vieille Suisse en armes ; les larmes des assistants et les pleurs des parents des victimes, le son lugubre des cloches, tout contribuait à faire une douloureuse et profonde impression sur les Haut-Vallaisans, témoins muets et pieux de ces tristes funérailles.

Le conseil communal reçut avec satisfaction la colonne libératrice et lui fit passer une ration ; puis, il en logea les soldats indistinctement chez les Jeunes Suisses et les conservateurs. M. de Courten ayant installé sa troupe et donné ses instructions, en remit le commandement en chef à M. le capitaine Julier, de Conches, quitta l'Entremont le même jour et se rendit à Martigny. M. Julier, ancien officier, joignant la modération à la fermeté, bien secondé par ses lieutenants et par le bon esprit des soldats, eut bientôt rassuré la population de Bagnes sur le but de cette occupation militaire et calmé les craintes qu'elle avait fait naître. Il s'occupa d'abord à raffermir l'ordre dans cette importante partie du dizain. Afin d'atteindre plus sûrement ce but désiré, il ordonna, sur la requête du vice-président du dizain¹, que ceux qui avaient été rebelles au gouvernement fussent désarmés et se constituassent pour faire leur soumission. Cet ordre fut exécuté ; les Jeunes Suisses vinrent en grand nombre rendre leurs armes et se soumettre. Plus de quarante retenus d'abord sont relâchés le même jour, faute d'emplacement, avec l'obligation de se reconstituer au premier appel ; quelques-uns des plus coupables furent envoyés dans la suite à Sion. Après deux jours employés à recevoir la soumission et à réaliser le désarmement des « grippiouds », on fit des battues partielles et générales dans les « mayens » et les montagnes de Bagnes pour saisir les récalcitrants et les obliger à rentrer dans le devoir.

Les milices indigènes ne restaient pas inactives. Les soldats de poste à la Croix parcouraient la Combe de Martigny, le sommet du Trient, le mont de Chemin et son versant jusqu'à Charraz ; ceux de station à Sembrancher, outre les expéditions décrites, exploraient une grande partie du versant opposé. Ces courses demandaient un courage extraordinaire et causaient des fatigues épouvantables. Eh bien ! elles se faisaient par des volontaires se présentant en foule ! Ces explorations, combinées et réalisées sur une vaste échelle, occupèrent les troupes pendant les journées du 22 et du 23 mai. La terreur régnait dans les immenses et épaisses forêts de Martigny et d'Entremont, où des Jeunes Suisses endurcis traînaient une misérable existence.

Depuis la Furka et du Grand Saint-Bernard au Léman, toute résistance était anéantie, partout la révolte contre le gouvernement était vaincue ; tant de troupes sur le pied de guerre devenaient donc superflues ; on commença à licencier celles d'Entremont. La colonne de poste à la Croix, licenciée le 23 vers les cinq heures de l'après-midi, arriva à Sembrancher dans la nuit ; celle qui

¹ Joseph Jacquemain.

occupait le chef-lieu du dizain, congédiée dans la matinée du 24, regagnait ses foyers le même jour, emportant l'une et l'autre les éloges de leurs chefs et les lauriers d'une victoire sans tache.

Nous devons ajouter que, dans la journée du 23, M. Pittier s'est porté sur Martigny à la tête d'environ trois cents Bagnards ; lorsqu'il fut parvenu au village de la Croix, il apprit la nouvelle du licenciement et rebroussa chemin ; c'était trop tard pour cueillir des palmes ! La Jeune Suisse de Bovernier, formant la *terrible section du « Vuagnoz »* (pin blanc), méritait un châtiment, on crut devoir le lui infliger. Outre quelques légères contributions en pain, vin et fromage, on obligea le *président et autres hauts employés* de cette société d'en apporter les statuts et les papiers, et de les brûler sur la place publique ! On voulut apprendre à ces déguenillés qu'on ne viole pas impunément le territoire d'Entremont et qu'il est imprudent de tirer sur ses braves soldats.

La soirée du 23 faillit amener un épisode plus sérieux et compliquer la situation. Sur une fausse alerte donnée par les gens d'Issert, un détachement de cinquante hommes, commandé par M. Pierre Gard, accourt en toute hâte de Sembrancher à Orsières et y arrive à la tombée de la nuit. Les Jeunes Suisses de Ville sont dans la consternation ; pour les rassurer et prévenir tout désordre éventuel, le capitaine s'empresse de faire garder les maisons les plus compromises, partant les plus abandonnées par les propriétaires. Ces mesures parurent nécessaires, car les soldats de l'Etat, blessés d'être victimes d'indignes mystifications dont les « grippouds » étaient les auteurs présumés, auraient pu châtier ces imprudents mystificateurs qui, réduits à l'impuissance, répandaient des bruits inquiétants trop facilement accueillis par les personnes timides et crédules.

M. Gaillard, en quittant Orsières dès le 21 avec toute sa famille pour aller se réfugier dans les montagnes du Bourg-de-Saint-Pierre, avait confié sa pinte et son hôtel à une jeune nièce de sa femme, fille sage et digne de toute confiance, mais naturellement timide, l'établissant gardienne de la maison *avec défense de livrer la moindre chose aux « ristous »* ! Eh bien ! pour punir ce singulier personnage, sa maison reçut un piquet de neuf *bons « ristous »* commandés par Joseph Thétaz, de Pradefort, avec ordre de n'y laisser entrer personne sous quelque prétexte que ce fût et d'y faire sentinelle toute la nuit. Ce piquet de garde, installé dans une salle du rez-de-chaussée, observa exactement la consigne ; M. le capitaine commanda de lui passer un « quarteron »² de vin et rien de plus. Ces mesures de précaution, jointes aux assurances verbales de la veille répétées encore le même jour, tranquillisèrent tout à fait et la gardienne et ses deux aides. La femme de Délarze, demeurée seule depuis la fuite de son mari qui, peu avant les événements, inoculait ses idées radicales à coups de pied et de poing, vint manifester les craintes et la frayeur que lui inspirait sa situation : deux carabiniers de son choix, commandés par le capitaine Voluz, lui sont accordés avec empressement. Ces trois excellents conservateurs se hâtèrent d'aller rendre au martinet Délarze le même service que la prudence réclamait pour la maison Gaillard. On aurait accordé volontiers des gardes à

² « Quarteron », mesure pour les liquides correspondant à trois litres ou deux pots.
— Voir J. Nicollier, *Les observations de J.-F. Luder (1763-1830) sur le travail des vignes et la manipulation des vins*, dans *Vallesia*, t. XXII, 1967, p. 185.

d'autres maisons adversaires si on les eût désirées. Ces traits de noble générosité choisis parmi tant d'autres exercés envers des maisons hostiles, sont aussi honorables pour les vainqueurs que dignes des éloges de l'histoire qui aime rendre à chacun le sien.

Le lendemain 24, après une messe d'action de grâces, à laquelle les militaires arrivés la veille et pendant la nuit assistèrent religieusement, chacun prit le chemin de son village. A midi, tous étaient rentrés chez eux à la grande satisfaction des leurs, et à la non moins grande satisfaction des Liddérens qui vivaient depuis deux jours dans une mortelle inquiétude, s'attendant à chaque instant de voir arriver des colonnes d'Orsériens qu'on leur avait dépeints comme des gens terribles et sans miséricorde. La frayeur sans bornes qu'inspirait cette arrivée qu'on disait certaine, devenue générale, avait causé un étrange bouleversement dans la commune. La plupart des familles radicales, se croyant à la veille d'une catastrophe inévitable, s'étaient hâtées de vider leurs maisons et de transporter dans les endroits estimés sûrs, même dans les forêts, tout ce qui était transportable. D'autres moins compromises se bornèrent à trier les objets et les meubles de première valeur et à les enfermer dans des réduits inconnus ; en somme, on avait pris toutes les mesures matérielles que dictait la peur d'une invasion imminente, excepté pourtant la résolution de se défendre, à laquelle l'on n'osa pas même penser. On comprend donc sans effort la vive satisfaction que la nouvelle de la rentrée des soldats orsériens dans leurs foyers a dû produire au sein d'une population aussi profondément alarmée que sottement abusée par des contes bleus.

Il est bien vrai que, avant le complet licenciement des conservateurs, il a été question parmi les soldats de terminer la campagne par une rapide expédition sur Liddes, afin d'en humilier la Jeune Suisse qui avait violé effrontément le territoire d'Orsières et prêté main-forte à une bande de mauvais citoyens réunis en Ville sous les ordres du major Crettex. D'après le plan présumé, la troupe, partagée en trois colonnes, devait s'y porter simultanément par les deux côtes latérales de Chandonnaz et de Vichère, et par le fond de la vallée, en suivant la voie ordinaire. Or, si ce projet fondé sur le droit de représailles eût été exécuté, Liddes aurait reçu une humiliation méritée à tous égards, mais aucun désordre n'y aurait été commis. La conduite des braves Orsériens, exempte jusqu'à ce moment de tout reproche, ne démentait-elle pas éloquemment l'odieux et absurde tableau que de Jeunes Suisses épouvantés en avaient fait, en prêtant à de généreux vainqueurs les bas sentiments qui les animaient eux-mêmes ? Cette juste humiliation aurait également atteint les conservateurs de cette commune. Et pourquoi en eût-on épargné l'amour-propre ? Durant tout le cours des événements, ils avaient été assez lâches pour n'oser bouger d'une semelle ! Disons-le vite : les frères Riche sont exceptés de ce nombre d'égoïstes et de nullités, exception qui les honore d'autant plus qu'elle est seule ! Ces courageux citoyens prirent, à la honte de leurs compatriotes, une part active à la délivrance de la patrie en danger.

Malgré tous ces graves motifs de faire une pointe sur Liddes, la troupe, toujours docile et généreuse, renonça à tout droit d'user de représailles ; on lui fit sagement observer que cette expédition devenait sans réelle utilité, vu que les principaux rebelles avaient pris la fuite, et que les autres, en allant se blottir au milieu des bois, subissaient déjà la honte qu'entraîne la révolte

vaincue ; que cette promenade militaire augmenterait la frayeur des vieillards, des femmes et des enfants, demeurés seuls gardiens tremblants des habitations abandonnées par les hommes valides ; que les conservateurs devaient avoir assez de reproches à se faire sans leur en adresser de nouveaux ; enfin, que la population de cette commune, de tout temps crierde et hâbleuse, ne méritait que le mépris des bons soldats et l'oubli de tout le monde. Ces observations furent écoutées et approuvées par cette troupe intelligente que la patrie trouvera toujours au poste de l'honneur.

Avant de clore ce récit historique, nous devons faire une rapide mention de quelques circonstances qui ont singulièrement contribué à l'élan patriotique et au mouvement populaire parti d'Orsières. D'abord, les conservatrices de cette commune, surtout celles de la vallée d'Issert et des côtes de Reppas et du Bioley, se montrant les dignes sœurs de leurs compagnes de Val-d'Illier, de Trois-Torrents et de Salvan, encourageaient les hommes et en stimulaient le départ, laissant au commun des femmes le rôle de larmoyer et de s'apitoyer sur leur sort. « Nous garderons les villages, disaient-elles, allez sans crainte ! » Elles tinrent parole. Ces femmes fortes, aidées des conseils et de l'expérience des vieillards, devinrent autant de sentinelles armées, prêtes à repousser une agression éventuelle, la plupart résolues de succomber plutôt que de se rendre. Partageant la conviction profonde qu'avait fait naître dans tous les esprits la justice de la cause des conservateurs, elles voulurent, mues par une noble émulation, coopérer activement à son triomphe. Honneur à ces citoyennes de tout âge, animées du patriotisme et du dévouement qu'inspirent la religion et la vertu ! L'histoire aimerait recueillir les noms de ces héroïnes, si elle ne craignait d'en blesser la modestie. Que le courage ricaner et échevelé des *Jeunes Suissesses* était pâle et terne à côté de la bravoure de leurs adversaires, qui avait pour fondement et pour mobile le devoir et la conscience ! Si, à ces encouragements joints à l'action, donnés par un sexe qu'on appelle faible, on ajoute le grave langage adressé par les vieillards aux hommes d'un âge mûr et à la jeunesse ardente, on comprend aisément le grand effet moral produit sur le soldat et l'on s'explique le prompt succès de la campagne. Jean-Laurent Thétaz, de Pradefort, vieillard vénérable, voyant partir ses courageux enfants, leur dit : « Marchez, mes enfants, c'est pour la religion et la liberté que vous allez combattre ; faites votre devoir ; que le bon Dieu vous accompagne ! » Cet exemple les résume tous.

Une autre circonstance que nous ne devons pas omettre n'a pas peu contribué au maintien de la discipline et du bon ordre ; c'est la présence de quelques ecclésiastiques au milieu des rangs conservateurs³. Ces prêtres, dont le zèle éclairé égalait le patriotisme, ont constamment recommandé l'obéissance, la bonne conduite et la modération, afin que rien ne souillât la gloire des défenseurs du gouvernement. Leur voix a été religieusement écoutée et leurs bons avis furent suivis avec fidélité. Ils n'ont fait en cela que leur devoir, car où se trouve le troupeau, là est la place du pasteur ; le mérite gît ici dans l'à-propos. Par leur utile présence, ils ont prévenu, autant que leur mission le comportait,

³ Outre lui-même qui assure ne s'être voué qu'« aux modestes fonctions d'aumônier » (voir plus loin, p. 66), l'auteur ne mentionne nommément que le chanoine Mercier, vicaire de Salvan (voir plus haut, p. 40).

des désordres presque toujours inévitables dans les mouvements populaires. Le clergé ne pouvait rester étranger à la restauration du Valais. La tâche de ces dignes ecclésiastiques devint d'autant plus facile qu'ils n'avaient, pour ainsi dire, qu'à favoriser et à fortifier les excellentes dispositions des chefs et des soldats. Nous savons qu'on a blâmé leur conduite, qu'on a cherché à les avilir dans les papiers publics, dans les brochures et autres écrits sur les événements du Valais, mais on n'a réussi qu'à les calomnier : pitoyables succès bien dignes des langues et des plumes radicales.

Malgré tout ce concours de secours humains, de circonstances heureuses et d'entente générale qui caractérisèrent les événements du Valais, on demeure frappé d'étonnement lorsqu'on considère l'intrépidité de militaires improvisés, les privations de tout genre et les fatigues excessives qu'ils ont endurées sans proférer une seule plainte, le beau et rapide triomphe de cette prise d'armes spontanée, la ruine des entraves sans nombre mises au grand mouvement du peuple valaisan, les roureries et les intrigues radicales vaincues, le rétablissement de l'ordre légal obtenu en quelques jours, la défaite complète d'une association audacieuse contre le faible, qui déshonorait le pays par ses brutaux excès devenus intolérables ; oui, quand on observe cet ensemble d'événements extraordinaires, qu'on les étudie et les approfondit, il devient visible à quiconque a des yeux pour voir et de l'intelligence pour comprendre, que le ciel, fatigué des blasphèmes et des iniques projets des impies, eut enfin pitié de notre patrie et qu'il daigna la sauver en se servant des bras de ses véritables enfants. Les braves soldats valaisans et la pieuse masse du peuple l'ont reconnu et ne se lassent d'en bénir encore le Seigneur et la divine Marie, protectrice du Valais.

Chapitre XII

Brève réfutation de M. Rilliet [de] Constant.

Après avoir signalé les principales causes et mis en relief le véritable caractère des événements dont l'Entremont, à l'exemple du reste du canton, a été le théâtre pendant le mois de mai de 1844, nous devons, avant d'en terminer le récit, relever les erreurs et les faussetés les plus choquantes contenues dans les quelques pages que M. Rilliet [de] Constant a consacrées¹ à la description de la lutte intérieure de ce grand dizain. Quoique cet historien soit déjà péremptoirement réfuté par les faits que nous avons relatés avec une grande exactitude, nous voulons bien l'honorer d'une réfutation spéciale, tâche facile, car il suffit de le citer. N'ayant pas cru devoir, pour atteindre ce but, interrompre plus tôt notre narration, nous faisons donc hommage de ce cha-

¹ Il s'agit donc des pages 244-249 de l'ouvrage souvent cité de Rilliet. Nous ne donnons pas les références pour chaque citation ; Hubert suit pas à pas le texte de Rilliet.

pitre à l'écrivain qui nous a, en quelque sorte, obligé à ce travail. Puisse notre rectification lui être utile pour l'avenir !

M. Rilliet nous dit gravement, page 244, que l'Entremont n'a pas « pris part à la lutte générale » ; que, dans ce dizain, « le nombre était avec la Vieille Suisse, l'ardeur et le courage avec la Jeune ». Cette double assertion n'est qu'une double erreur : l'Entremont, comme nous l'avons démontré, était préparé à la lutte et y prit une part assez belle, sinon brillante ; si les Vieux Suisses n'ont pas fait davantage, on doit l'attribuer à l'inhabileté de leurs chefs supérieurs, dont on ne peut, sans injustice, les rendre responsables. Quant à l'ardeur et au courage de la Jeune Suisse indigène, les événements ont prouvé qu'elle n'avait ni l'une ni l'autre ; même à Corbère, il conste par l'aveu explicite des rebelles qui s'y trouvaient que, si les conservateurs avaient tenu encore quelques minutes ou attaqué leurs positions à la baïonnette, la bande Filliez aurait pris la fuite ; car, déjà elle lâchait pied lorsque M. Pittier cria : « La paix, la paix ! », bévée qui faillit lui coûter la vie. Dans les autres communes, dès que le mouvement fut commencé, la Jeune Suisse ne brûla pas une amorce ; loin de là, elle capitula et prit la fuite. Quelle ardeur et quel courage faut-il pour capituler sans combat et pour fuir sans être poursuivi ? Nous le laissons décider à l'historien des bords du Léman. C'est un fait acquis à l'histoire que les Jeunes Suisses d'Entremont, comme ceux de la plaine, n'ont point montré le courage dont on les croyait capables avant le mouvement restaurateur.

La Vieille Suisse de l'Entremont, poursuit l'auteur que nous résumons, devait se porter sur Martigny et y couper la retraite des libéraux. Ce plan prouve que le *soulèvement des corps francs* du Haut-Valais était arrêté d'avance et bien combiné. François Baud, de Bagnes, fut suivi au sortir de la pinte de M. Luder par quelques Vieux Suisses et jeté dans la Drance.

Les coryphées de la Jeune Suisse de la plaine savaient fort bien que là était le rôle naturel de la Vieille Suisse d'Entremont ; l'ordre donné aux quatre cents Jeunes Suisses de ce dizain, portant qu'ils devaient empêcher par tous les moyens possibles qu'elle ne le jouât, l'atteste d'une manière évidente.

La qualification de *corps francs*, appliquée par un *corps franc écrivain* aux vaillantes masses du Valais oriental, nous rappelle la vive dispute de deux Savoyards devenus Valaisans qui, ayant épuisé leur vaste répertoire de grossièretés et d'injures, finirent par se traiter de *Savoyards* et se prendre soudain au collet ! Ces masses généreuses étaient soulevées, il est vrai, par l'indignation que causaient à tout bon citoyen les brutaux excès de la tyrannique Jeune Suisse, que M. Rilliet n'a pu, malgré ses sympathies, s'empêcher de blâmer et de déplorer dans l'intérêt de la cause radicale. Un tel *soulèvement*, si digne d'éloges, atteste le patriotisme éclairé et la haute moralité du peuple valaisan docile à la voix de ses représentants. Que ne l'imite-t-on dans tous pays gouvernés par les factions et le radicalisme, et bientôt la Suisse reprendra le rang qui lui appartient !

Le genre de disparition de Baud est encore un mystère. Quoiqu'il soit probable qu'il ait subi le sort obscur réservé aux espions découverts, nous ne comprenons pas comment M. Rilliet puisse dire avec l'assurance d'un témoin oculaire que ce misérable a été précipité dans la Drance par les Vieux Suisses. Qu'en sait-il ? Et s'il le sait, qu'il exhibe ses preuves ; nous n'avons

pas une foi assez robuste pour le croire sur parole ; il nous en a trop souvent dispensé. La probabilité reste donc probabilité jusqu'à plus amples éclaircissements.

« Le 20 mai, M. Pignat apprend qu'une colonne de libéraux d'Orsières et de Liddes, commandée par le major Crettex, s'approche de Saint-Brancher. Cette colonne était suivie de près par les Vieux Suisses d'Orsières, soulevés et commandés par M. Hubert, chanoine du Saint-Bernard ; ils se distinguaient surtout par leur indiscipline. M. Pignat se porte à la rencontre de M. Crettex avec les hommes qu'il avait pu réunir. Les deux chefs s'abouchent et conviennent de licencier leurs troupes. Les libéraux l'exécutent, tandis que leurs adversaires restent à Saint-Brancher, où ils répandent la terreur parmi les libéraux. A la demande de ceux-ci, M. l'avocat Filliez, de Bagnes, se rend à Saint-Brancher avec quinze des siens. Là, ils conclurent avec le conseil communal une convention portant qu'on éviterait les voies de fait, etc., etc. »

Cet étrange passage cité littéralement fourmille d'erreurs et de faussetés, à peu près d'un bout à l'autre, et l'on appelle cela de l'histoire ! D'abord, c'est un fait incontesté que les Jeunes Suisses d'Orsières et de Liddes, commandés par le major Crettex, loin de précéder, suivirent au contraire, à une forte distance, la colonne des Vieux Suisses, *soulevés* par le devoir, c'est-à-dire mis en mouvement en vertu des ordres émanés du gouvernement, et commandés, non par M. le chanoine Hubert, mais par le brave capitaine Voluz. Ce chanoine qui a mérité les haines et les calomnies radicales, n'a point joué le rôle qu'on lui a prêté (s'il l'eût joué, il en aurait changé l'air !) ; il s'est tout simplement dévoué aux modestes fonctions d'aumônier ; or, M. Rilliet, quoique protestant, trouve « qu'il est inouï que dans un pays de fervents catholiques, comme le Valais, des blessés puissent être privés des secours de la religion »². Cet écrivain a donc tort de se plaindre de cet ecclésiastique qui, comme tant d'autres, était au poste que lui assignait son état, mais pas du tout à la tête des conservateurs. Le reproche d'indiscipline qu'il leur adresse est une calomnie démentie par toute une population. M. Pignat, en accordant une capitulation au major Crettex, le prévint de suite que les principaux Vieux Suisses en repoussaient certaines conditions, etc., montrant en cela plus de tact et de bon sens que le chef sous les ordres duquel ils s'étaient mis volontairement, chose qu'il n'aurait pas fallu oublier dans les conventions. M. Crettex restait donc maître de refuser cette capitulation amendée ; on sait pourquoi il ne l'a pas refusée³ ! M. Pignat n'avait pas le droit de licencier de son chef les conservateurs répondant à l'appel du gouvernement ; il avait des ordres bien opposés au licenciement, que ne les a-t-il exécutés dans toute leur étendue, etc. ! Il n'était pas au pouvoir des Vieux Suisses d'empêcher les « grippouds » du chef-lieu d'avoir peur, peur qui les rendit invisibles ! M. Filliez ne vint point à Sembrancher le 20 ; il n'y fut pas appelé, il ne put donc y faire de convention, convention nulle dans tous les cas, car l'autorité communale doit s'incliner devant celle du gouvernement et du Grand Conseil ; c'est peut-être l'opposé à Genève ! Ce capi-

² Rilliet écrit exactement : « Il est inouï que, dans un pays d'ardents catholiques comme le Valais, les blessés du Trient aient été privés des secours de leur religion » (*op. cit.*, p. 231).

³ Voir plus haut, pp. 35-36.

taine des rebelles de Bagnes s'était rendu au chef-lieu la veille ; nous avons dit dans quel but. Nous renvoyons le lecteur aux chapitres deuxième et troisième ⁴, où se trouvent les détails des faits que nous venons de réfuter sommairement.

« Les libéraux de Bagnes ⁵ étant rentrés chez eux » (tout cela se passe encore le 20 d'après M. Rilliet), « satisfaits du résultat de leur intervention, y apprennent que le capitaine [Pittier, président du tribunal d'Entremont], et les notaires Jacquemain, père et fils, font prendre les armes à la Vieille Suisse dans les hameaux écartés de Bagnes, pour fondre sur le village de l'église où se trouve le noyau principal des libéraux. »

Le contenu de cet alinéa n'est pas plus vrai que celui du précédent que nous avons réfuté. Il est reconnu que les Jeunes Suisses de cette vallée étaient déjà embrigadés au Chabloz depuis deux jours lorsque la Vieille Suisse, sur l'appel parti de Sembrancher, se réunissait à Champsec pour se porter de là au chef-lieu du dizain, etc. Il n'a pas été question dans ses rangs de fondre sur le village de l'église pour y attaquer les rebelles ; elle l'a malheureusement prouvé par des faits. Le projet qu'on lui prête gratuitement est une pure invention des radicaux. Voyez chapitre VI ⁶.

Nous continuons de citer afin de mieux édifier le public d'Entremont, témoin irrécusable des événements dont nous rectifions la relation, et nous allons intercaler les rectifications au fur et à mesure que les erreurs se présenteront, seul moyen d'abrégier ce désagréable travail.

« Les libéraux se réunissent et s'arment à leur tour pour leur défense personnelle » (triple mensonge, car les « grippiods » étaient armés et réunis depuis deux jours pour attaquer et non pour se défendre) ; « ils choisissent pour chef M. l'avocat Filliez » (ce choix était déjà fait dès le commencement), « l'un des hommes les plus justement considérés ⁷ de l'Entremont, et libéral modéré » (M. Rilliet aurait dû dire pour être dans le vrai : « L'un des hommes les moins considérés de l'Entremont, et radical avancé »). « Cependant, la Vieille Suisse s'avance, en deux colonnes, sur les deux flancs de la vallée » (la Vieille Suisse s'avance, en une seule colonne, par le fond de la vallée). « M. Filliez envoya à M. Pittier, commandant de ces troupes, des parlementaires pour l'engager à éviter la lutte et lui exhiber le traité de paix conclu à Saint-Brancher » (M. Pittier n'était pas l'homme à commencer la lutte, il l'a prouvé en se faisant battre. Un traité conclu à Sembrancher par M. Filliez eût-il existé, pouvait-il lier les Vieux Suisses qui n'y avaient pris aucune part ? C'est absurde de le prétendre). « La réponse fut : « Nous voulons en finir

⁴ Il s'agit en réalité des chap. III, IV et V, pp. 31-42.

⁵ Ci-après nous transcrivons entre guillemets les citations de Rilliet, et entre parenthèses rondes les remarques d'Hubert. Les passages de Rilliet omis par Hubert sont, ou restitués entre crochets ou marqués par trois points de suspension.

⁶ pp. 37-42.

⁷ Note de l'A. : « Au moment des événements de mai, cet homme *considéré* n'avait pu encore se purger d'une accusation au criminel intentée pour soustraction de papiers importants qu'il s'était permis de faire, en Ville d'Issert, chez Constance Hubert, alliée Sarrazin, l'obligeant *au nom du gouvernement* de les lui livrer tous ! La propriétaire ayant obéi, M. Filliez, accompagné de M. le châtelain Gaillard, son ami, s'empara des titres qui lui convenaient et les emporta sans autre formalité ! Nous laissons aux tribunaux le soin de juger cette ignoble escroquerie. »

avec les libéraux » (M. Pittier n'a jamais fait cette réponse). « Dès lors la défense devenait un droit et un devoir » (Mais la Vieille Suisse n'a pas attaqué et ne voulait pas attaquer, c'est un fait incontestable ; dès lors ce droit et ce devoir ne sont plus que du charlatanisme). « M. Filliez, sans égard à l'infériorité de ses forces, quitte le village de l'église, pour prendre, en avant, une position [plus] favorable : il n'avait à opposer que cent hommes » (lisez deux cents), « [dont plusieurs avaient à peine quinze ans,] à une troupe de quatre cents hommes au moins » (Ces plusieurs étaient probablement les types de *l'ardeur et du courage* !). « Les partis se rencontrent entre les villages de Montagnier et de Villette ; le combat s'engage aussitôt » (Qui l'engagea, sinon Filliez, qui commanda le feu et en donna l'exemple ?) : « trois Vieux Suisses tombent morts » (mensonge calculé : aucun d'eux ne tomba mort sur le coup ; l'un, mortellement blessé, mourut à Villette ; les deux autres, légèrement atteints, ont été impitoyablement massacrés), « un quatrième est dangereusement blessé » (lisez légèrement), « les autres prennent la fuite et sont poursuivis jusqu'[au village de] Montagnier. Les vainqueurs n'ont qu'un [seul] blessé : ils entrent dans le village et pénètrent dans la maison de M. l'avocat Fusey, [réactionnaire aussi ardent qu'il était autrefois libéral] » (en enfoncent les portes). « Quelques dégâts sont commis dans cette maison, où l'on croyait trouver M. Pittier ; l'intervention de M. Filliez y mit une prompte fin » (une maison enfoncée, les paisibles habitants maltraités et insultés, les meubles et les croisées brisés, s'appellent, en style de M. Rilliet, quelques dégâts ! M. Filliez mit fin à ces scènes de vandalisme en se retirant, lorsque le sac fut fini ; son intervention a été le signal du désordre).

« Le lendemain, 21 mai, soixante libéraux faisaient des patrouilles dans les villages » (plus de cent Jeunes Suisses commençaient les razzias dans les villages) ; « arrivés à celui du Sapey, ils rencontrèrent un Vieux Suisse armé et le sommèrent de se rendre » (il n'y eut point de sommation faite). « Plus courageux que ses compagnons, il répondit en faisant feu, et tomba mort, percé de trois balles » (nouvelle erreur : ce malheureux ne fit point feu, mais il le reçut. Voyez les chapitres VI et VII ⁸).

Le même jour, 21 mai, M. Rilliet fait arriver M. Pignat avec sa colonne à Bagnes, et nous le montre tendant une *main fraternelle* à l'avocat Filliez, sur la simple assurance que celui[-ci] *reconnaissait* le gouvernement dont il venait d'attaquer et de battre les troupes ! Il appelle l'agression de la veille et la razzia commencée « une prise d'armes pour repousser une injuste attaque » de la part des conservateurs ! Ici, comme dans les citations précédentes et, en général, dans le cours de l'histoire qui nous occupe, on ne peut s'empêcher de voir un parti pris de faire mentir les faits et les événements pour justifier autant que possible la conduite des rebelles et surtout des chefs. M. Rilliet a beau protester qu'il ne les dénature pas sciemment : comment croire à une protestation démentie presque à chaque ligne de son ouvrage ? Nous plaignons cet auteur d'avoir écrit sous la dictée des radicaux.

Voici encore un passage digne des précédents : « Quoique les libéraux de Bagnes » (lisez corps francs) « n'eussent fait, comme ceux de la plaine,

⁸ Voir pp. 37-44.

qu'user du droit de légitime défense » (attaquer sans être provoqué, est-ce user du droit de légitime défense ?), « plusieurs furent arrêtés, maltraités » (c'est faux) « et conduits à Sion. On enfonça les chalets » (ouverts), « on fouilla toutes les maisons pour les découvrir » (qui dit trop ne dit rien. Quelle inhumanité de ne pas donner carte blanche à des rebelles insoumis !). « Les lâches sont ordinairement cruels » (le 20 et le 21 mai ont prouvé évidemment dans quels rangs étaient les cruels et les lâches, les massacreurs et les massacrés). « ... La Vieille Suisse réclamait cinq têtes en compensation des cinq hommes qu'elle avait perdus » (jamais la Vieille Suisse n'a formulé cette réclamation). « ... La maison de M. l'avocat Filliez... fut en partie dévastée, etc. » c'est faux), « sa jeune et *aimable femme* [fut] sommée, la baïonnette sur la poitrine, d'indiquer [le lieu de] sa retraite » (tout cela est du roman). « ... Peu de temps après, la grande majorité des concitoyens de M. Filliez demandait sa rentrée au pays » (une faible minorité la demandait et une grande majorité la repoussa, car elle n'avait que faire de ce misérable brouillon qui laissa tant de déplorables souvenirs dans sa commune).

Nous devons faire observer que la plupart des faits avancés dans l'alinéa cité ne concernent pas du tout la Vieille Suisse de Bagnes, fussent-ils aussi vrais qu'ils sont erronés ; les auxiliaires du Haut-Valais qui ont occupé cette commune le 22 mai en seraient donc les auteurs, car la Vieille Suisse, à peine réunie au moment de leur entrée, laissa agir ces généreux pacificateurs, comme on l'a vu dans le chapitre précédent ! Or, cette supposition est aussi fausse que la première assertion ; elle est solennellement démentie par toute une population, témoin compétent de la bénigne conduite que les Haut-Valaisans ont tenue à Bagnes et dans le reste de l'Entremont. On va s'en convaincre encore mieux par notre dernier chapitre.

Chapitre XIII et dernier

Les Haut-Valaisans en Entremont ; leur conduite, etc. ; leur départ.

La situation politique de l'Entremont permettant de diminuer le nombre des auxiliaires venus au secours de ce dizain, les cent quatre-vingts hommes détachés de la colonne haut-valaisanne peu après son arrivée pour occuper Vollège et Sembrancher, partirent le 24 vers le soir pour Martigny. La commune de Bagnes demeura occupée jusqu'à la pacification générale du Bas-Valais. Les autres communes étaient presque rentrées dans leur état normal. On commençait déjà à croire que Liddes et Orsières seraient exempts de l'occupation militaire ; aussi les radicaux s'y montraient moins abattus ; quelques-uns revinrent des forêts, d'autres sortirent de leurs cachettes. Cette illusion a été de courte durée. Le 26, jour de la Pentecôte, trois compagnies commandées par M. de Sépibus, de Naters, arrivèrent de Bagnes à Orsières, vers la fin des offices divins, à l'indicible surprise et au grand effroi des

familles qui appartenait à la Jeune Suisse. Au bruit sombre des tambours, il se fit dans toute l'église un mouvement instantané, semblable à une forte secousse électrique, suivi d'une indescriptible émotion chez les membres de ces familles, de sourires et de chuchotements chez les conservateurs. Les visages des fidèles trahissaient visiblement de poignantes inquiétudes intérieures ou de pensées calmes et satisfaisantes ; en somme, le saint lieu offrait une vaste mosaïque de physionomies vivantes reflétant le témoignage des consciences et le travail des esprits. Le chant sacré des vêpres terminé, la foule alla voir la troupe formée en carré sur la place de Ville et put contempler à loisir les calmes et mâles figures des Conchards. Les Jeunes Suisses, troublés et effrayés, se hâtèrent de rentrer chez eux ; la plupart se rendirent invisibles.

Une compagnie fila de suite pour Liddes après avoir reçu un léger rafraîchissement. Le conseil communal, requis de le fournir, voulait le donner aux frais de la commune, mais les conservateurs d'Issert et des côtes s'y opposèrent formellement : « Que les « grippiouds » le fournissent, dirent-ils ; ils sont la cause de l'occupation, qu'ils en supportent les frais ! » Il fallut passer et faire droit à leurs demandes. Après le départ de cette compagnie qui alla occuper Liddes, à laquelle les Lidderens vinrent à la rencontre avec le *drapeau blanc*, terrorisés et à demi-morts, le conseil s'occupa activement des billets de logement pour les deux qui étaient destinées à la station d'Orsières. Ces billets frappèrent presque exclusivement les maisons radicales, en proportion de leurs moyens et du rôle qu'elles avaient joué dans la révolte. Les principales eurent de six à douze soldats à loger. Les conseillers Jeunes Suisses, en majorité dans le conseil, glissèrent quelques billets pour atteindre les maisons conservatrices ; de là, il advint que la cure, outre les deux aumôniers qu'elle avait en logement, reçut encore quatre officiers. Ces petites ruses furent mises à néant le lendemain sur la demande expresse des conservateurs, à la honte de ceux qui les avaient pratiquées. Sur l'invitation de M. l'avocat Vernez, M. le capitaine de Sépibus alla loger dans le bel hôtel de ce conservateur.

Vers les trois heures de l'après-midi, les rebelles arrivaient en foule, selon l'ordre donné, pour faire leur soumission entre les mains du commandant de la station. Cette besogne n'ayant pu se terminer à la nuit fut continuée le jour suivant. M. de Sépibus, ne se trouvant pas muni d'ordres suffisants, dépêcha, dès le jour de son arrivée, un courrier à Bagnes, auprès du commandant en chef qui se hâta de les remettre au porteur. Dès qu'il eut reçu les instructions nécessaires à l'accomplissement de sa mission, il compléta les mesures pacificatrices. A l'ordre connu de se soumettre fut donc joint celui d'apporter les armes de toute espèce ; les conseillers furent chargés de le faire connaître aux rebelles de leur tiers respectif et à ceux qui s'étaient déjà soumis ; ils s'acquittèrent exactement de leur commission. Afin d'accélérer les soumissions et opérer plus promptement le désarmement de la Jeune Suisse, il fallait frapper le moral ; le 27, à neuf heures du matin, Ville fut par conséquent mise en une espèce d'état de siège ; lorsque les riverains y furent entrés pour assister aux offices divins, des sentinelles placées dans toutes ses avenues n'en laissèrent sortir aucun Jeune Suisse après la messe paroissiale, pas même les suspects, sans un passavant délivré par le capitaine ; elles furent d'autant plus fidèles à la consigne qu'elles n'entendaient pas le langage des gens de l'endroit. Dans l'après-dîner, plusieurs conservateurs,

voulant laisser le temps à ces sentinelles de prendre leur ration, vinrent les relever et firent le service pour elles. C'était un moyen de sympathiser avec des frères qu'on voyait de bon cœur et de montrer que le peuple a partout le même intérêt, peu importe que la distance le sépare. Cette entrevue générale, ménagée par la divine Providence qui confond en un instant le langage des menteurs, a détruit toutes les préventions exploitées et surexcitées par les radicaux et produit d'heureux et profonds souvenirs qui ne seront pas perdus.

Ces démonstrations militaires, favorisées par le concours consciencieux des bons citoyens et des employés restés fidèles au devoir, produisirent les effets désirés. Les Jeunes Suisses, qui n'avaient pas fait leur soumission la veille, vinrent se soumettre et livrer leurs armes ; ceux qui l'avaient déjà fait apportèrent leurs fusils, etc. Ces armes réunies furent déposées dans la maison communale sous la garde et la garantie du conseil. Ainsi, en moins de deux jours, les membres de la *section d'Ornex* ont été soumis et désarmés, quelques-uns des moindres, arrêtés et conduits au dépôt central. Ceux qui étaient cachés dans les forêts communales ou ailleurs n'ont pas été inquiétés ; on se contenta de leur laisser subir le châtiment qu'ils s'étaient infligé. On traita la Jeune Suisse des autres communes du dizain encore plus bénévolement que celle d'Orsières qui, comme on l'a vu, outre la soumission et le désarmement communs, exigés de toutes les sections formées dans l'Entremont, dut supporter les frais de l'occupation militaire pendant trois jours, tandis que les sections mentionnées n'en supportèrent que leur quote-part, par le fait que les troupes allemandes logèrent indistinctement chez les citoyens de tous les partis.

Nous donnons ici un spécimen de l'interrogatoire subi par les coupables de rebellion envers la patrie et le gouvernement, tout en consignait leurs réponses et leurs promesses authentiques d'entière soumission, au moins aux yeux des hommes.

— Le capitaine :

« Reconnaissez-vous le gouvernement contre lequel vous avez pris les armes ? »

— Le Jeune Suisse :

« Oui, M. le capitaine, je le reconnais et je lui serai fidèle. »

— Le capitaine :

« Avez-vous fait partie de la société de la Jeune Suisse ? »

— Le Jeune Suisse :

« Oui, Monsieur. »

Quelques-uns ajoutaient qu'on les avait trompés, qu'ils se trouvaient inscrits par ruse dans les registres de l'association, etc., etc.

— Le capitaine :

« Promettez-vous de renoncer à cette société de rebelles, de mauvais sujets et de ne jamais plus en faire partie ? »

— Le Jeune Suisse :

« Oui, M. le capitaine, j'y renonce pour toujours. »

Telle est la marche sensée suivie à Orsières ; ailleurs, on a été beaucoup plus coulant.

Après cet interrogatoire, le commandant prenait les principaux noms des interrogés, les notait dans ses registres, puis les renvoyait en leur recommandant de se comporter à l'avenir en *bons et vertueux* citoyens, comme ils venaient d'en prendre l'engagement formel. Malgré ces promesses solennelles, la plupart de ces citoyens gâtés et corrompus demeurèrent Jeunes Suisses de cœur et d'âme, foulant ainsi aux pieds leur parole d'honneur, et l'honnête homme n'en a qu'une, ajoutant par le fait un complément à leur lâcheté habituelle. Cette conduite est bien digne d'une société qui ne reconnaissait d'autre vertu que l'action érigée en dogme, doctrine monstrueuse qui légitime tous les crimes.

Le 28, M. le commandant en chef se rendit à Liddes, y acheva l'œuvre de la soumission et du désarmement de la Jeune Suisse, s'enquit de l'état des choses, puis rentra le même jour à Bagnes, après avoir prévenu ses lieutenants que l'évacuation complète de l'Entremont aurait lieu le lendemain, les chargeant en conséquence de faire leurs préparatifs de départ. Il était effectivement superflu d'en prolonger l'occupation, car, excepté quelques menaces méprisables et impuissantes proférées par des garnements sans aveu, qu'on ne fit pas même arrêter, le dizain¹ jouissait de sa tranquillité ordinaire. Après tout restaient les milices indigènes aussi puissantes à maintenir l'ordre qu'elles l'avaient été à vaincre les anarchistes.

Le 29, les deux compagnies d'Orsières partirent à sept heures du matin pour Martigny ; celle de Liddes défila en Ville à midi et demi ; elle se rendait à la même destination et ne s'arrêta nulle part. Bagnes fut aussi évacué le même jour. Les soldats y avaient presque vidé leurs bourses à force d'acheter des sonnailles qui devaient plus tard embellir encore les belles vaches de l'intéressante vallée de Conches.

Pendant tout le temps que dura l'occupation militaire de l'Entremont, disons-le à titre d'hommage rendu à la vérité, les Haut-Valaisans se sont constamment, comme dans le reste du Bas-Valais, distingués par leur excellente discipline et leur modération. Ce populeux dizain a été édifié de leur piété ; chaque jour, ces braves gens assistaient dévotement à la messe célébrée par leurs aumôniers et priaient leur chapelet le soir. C'était bien là *l'armée de la foi* qui mérita les railleries de M. le *généralissime* des corps francs dont l'impiété est connue. L'infidélité au gouvernement et à la patrie est le corollaire de l'infidélité à Dieu, source de tout pouvoir ; les radicaux bas-valaisans ont offert un exemple frappant de cette vérité. Quand on ne craint pas Dieu, on ne craint pas les hommes, et ceux qui ne craignent pas Dieu sont seuls à craindre.

¹ Note de l'A. : « On ne s'est ni occupé ni inquiété du Bourg-de-Saint-Pierre, par la raison que cette petite commune s'est annulée durant tout le cours des événements de mai. En effet, l'insignifiante population de ce village reculé n'aspira pas même à l'honneur revendiqué par les Bovernions, c'est-à-dire à faire parler d'elle ! Rengorgée dans son égoïsme proverbial, elle ne donna signe de vie que pour venir se soumettre aux injonctions du décret de dissolution de la Jeune Suisse, porté par le Grand Conseil le 24 mai 1844, décret qui en frappait presque la totalité. Laissons donc les Bordions, ces frelons de l'Entremont, savourer en paix les fruits du labeur d'autrui. »

Les populations bas-valaisannes, témoins de la bonne conduite de leurs frères habitant la partie orientale du canton, en apprenant à les connaître, surent les estimer et les aimer. Dans bien des localités, on les vit partir à regret. Les excellentes dispositions des soldats étaient encore puissamment favorisées par l'édifiant exemple des chefs. M. de Sépibus, entre tant d'autres, officier loyal et plein de franchise, joignant aux qualités militaires la piété héréditaire dans sa famille, mérita l'estime et l'amour des Orsériens.

Dans l'Entremont, après le départ des auxiliaires, les Jeunes Suisses fugitifs rentrèrent chez eux, excepté ceux contre lesquels le Grand Conseil avait décerné des mandats d'arrêt. Le séjour des forêts et la paille des granges les avaient rendus modestes. Quelques-uns affectaient une assurance démentie par les traits renversés de leur figure ; chacun conta ses aventures. Les femmes « grippioudes », suppliciées par huit jours de silence forcé, se dédommagèrent de cet intolérable martyre ; on les laissa rabâcher et jaboter à leur aise.

Enfin, grâce à la volonté du peuple et à l'habileté de ses chefs, tout le Bas-Valais était rentré dans son état normal. Le Grand Conseil avait, pendant l'action populaire, raffermi le triomphe de l'ordre en frappant les éléments de désordres, et posé les fondements de la sécurité future du canton ; le peuple valaisan, qui s'était levé comme un seul homme, rentra donc dans ses foyers, emportant la conviction d'avoir bien fait et les justes éloges des pouvoirs publics ; il alla jusqu'à nouvel appel reprendre ses paisibles travaux de la campagne et remettre à la charrue la main vigoureuse qui venait de sauver la patrie.

Daigne la divine Providence ramener dans le devoir le reste des citoyens égarés par les doctrines subversives et impies qu'on leur a prêchées avec un zèle inspiré par le prince des ténèbres, et préserver le canton du Valais de nouvelles commotions civiles ! Que les incorrigibles et les endurcis se persuadent bien qu'ils ont tout à redouter d'un nouveau mouvement populaire ; ils ont beau compter sur l'appui de l'étranger, *la honte suivra toujours le parti des rebelles*².

Mars 1846.

² L'auteur reprend ici le vers de Racine qu'il a placé en épigraphe à son *Précis historique*.

Pièces annexes

1

Sion, 4 mai 1844. — Le Conseil d'Etat du canton du Valais au Haut Vorort.
Publ. dans Rilliet, *op. cit.*, annexe 2, pp. 282-283.

2

Sion, 6 mai 1844. — Le Conseil d'Etat du canton du Valais au Haut Vorort.
Publ. dans Rilliet, *op. cit.*, annexe 3, pp. 283-284.

3

Sion, 6 mai 1844. — Circulaire du Conseil d'Etat aux communes du canton.
Publ. dans M. Barman, *op. cit.*, annexe n° V, p. 42.

4

Martigny, 12 mai 1844. — Proclamation du comité révolutionnaire de Martigny
au peuple valaisan.
Publ. dans Rilliet, *op. cit.*, annexe 6, pp. 285-287.

5

Sion, 18 mai 1844. — Proclamation du Conseil d'Etat.
Publ. dans Rilliet, *op. cit.*, annexe 8, pp. 288-289.

6

Sion, 19 mai 1844. — Ordre du jour.
Publ. dans Rilliet, *op. cit.*, annexe 9, pp. 289-290.

7

Sion, 25 mai 1844. — Proclamation adressée par le Conseil d'Etat du Valais
aux masses appelées, pour leur annoncer leur licenciement.
Publ. dans Rilliet, *op. cit.*, annexe 10, pp. 290-291.

8

Sion, 30 mai 1844. — Décret de mise en accusation porté par le Grand Conseil.
Publ. dans Rilliet, *op. cit.*, annexe 14, pp. 298-299.

9

Sion, 24 mai 1844. — Décret de dissolution de la Jeune Suisse.
Publ. dans Rilliet, *op. cit.*, annexe 16, p. 300.

Appendice

Observations sur le « Précis historique » du chanoine Hubert

I

Observations du grand châtelain Louis Pignat, « commandant de la colonne d'Entremont en mai 1844 ».

Vouvry, 25 juin 1846. — Louis Pignat à « Monsieur le chanoine Hubert, prieur de l'hospice, au Simplon ».

Aussitôt après le Grand Conseil, j'ai été appelé à l'Ecole militaire de Sion, c'est le motif pour lequel je n'ai pas correspondu plus tôt à votre honnêteté du 25 mai. Ci-joint est un narré des événements d'Entremont en 1844¹ ; le style est loin d'être parfait, mais le but n'est que de vous donner quelques éclaircissements sur les faits que j'ai en mémoire.

Le rapport au commandant en chef n'est pas textuel² quant aux termes avec l'original que M. Guillaume de Kalbermatten n'a pu me procurer, attendu qu'il est mélangé dans ses papiers à Evian en Savoie.

Vous dites que mes militaires m'ont peu ménagé ; moi, je dis qu'il est plus facile de blâmer que de bien juger et que j'ai été mal secondé ; je pourrais aussi blâmer la conduite des conseillers conservateurs de Saint-Brancher, [de] m'avoir privé de leur influence ; je puis également me plaindre de MM. Contard et Volet, seuls officiers qui auraient pu m'être très utiles dans mes mouvements militaires, surtout ce dernier, ancien militaire ; mais lors de l'affaire avec le major Cretté, il n'est sorti de Saint-Brancher que lors de la capitulation pour critiquer ce qui venait de se faire. A mon départ pour aller soumettre M. Benjamin Filliez³, à Bagnes, il resta encore à Saint-Brancher et salua avec joie notre retour. Enfin, lorsque je descendis à la plaine, même prudence de sa part, et dans sa panique il ne tint point compte de mes ordres et arracha des rangs un choix de carabiniers pour garder... Le lendemain, quelle ne fut pas sa joie de pouvoir venir nous joindre en plaine sans coup férir. Ces faits et d'autres que je ne cite pas, car je ne voudrais pas que votre écrit ait à flétrir aucun de nos militaires, mon intention n'est pas de mettre les conservateurs en évidence, mais bien de vous faire apprécier ma position

¹ Ci-après, annexe, pp. 76-81.

² Ci-après, dans l'annexe, pp. 77-79.

³ Lapsus de l'auteur pour Maurice Filliez. Benjamin est le frère aîné de Maurice.

dans l'Entremont et à vous engager à vous défier des éclaircissements provenant de sources douteuses ou d'individus qui ont à se reprocher leur conduite, [qui] se disculpent bravement en faisant retomber leur lâcheté sur leur chef comme les Carthaginois d'autrefois.

Il faut apprécier ma position et connaître les instructions et raisons qui m'ont fait obtenir d'heureux résultats. Les capitulations sont d'honorables preuves, surtout celle de Cretté qui s'est soumis à rentrer à Orsière à deux cents pas des miens sans brûler une amorce ; il n'aurait pas dû prendre la peine de poursuivre ainsi les conservateurs pour se faire éconduire de la sorte.

Je n'ai non plus pas perdu de temps, car dès le 20 mai après-midi que j'ai pu disposer d'une partie des Orsériens armés, j'ai fait capituler le major Cretté sur Saint-Brancher⁴, puis étant parti à minuit et [ayant] rallié les hommes de Vollège à six heures du matin, le 21 Filliez Benjamin⁵ ainsi que le conseil de Bagnes avaient déjà signé la capitulation⁶. De retour le même jour à Saint-Brancher, j'ai fait soumettre par écrit le conseil de cette commune⁷ et tenté le désarmement. Le soir du 21, j'arrivai en plaine avec ma troupe où j'eus connaissance du combat qui venait d'avoir lieu dans la matinée au Trient, où il n'avait pas dépendu de moi d'y prendre part, ce que chacun comprend ; mais ce qui est inexplicable pour moi, c'est la ténacité avec laquelle MM. Volet, Jacquemet⁸ et d'autres voulaient que je disperse ma petite troupe à Bagnes, Orsières et Saint-Branché. Ces exigences auraient bien pu paraître équivoques et coupables contre ces gens et cependant on a accusé mon activité.

Si vous désirez d'autres éclaircissements, veuillez bien ne point m'épargner ; je me ferai un vrai plaisir de remplir vos intentions sur ce qui est à ma connaissance.

P.-S. Veuillez me comprendre au nombre des souscripteurs et [je] tâcherai de vous en obtenir d'autres.

Annexe

[Narré des événements d'Entremont en 1844]

Il est fâcheux que M. de Kalbermatten, que j'avais engagé à Evian à se mettre à la tête de nos généreuses populations (nous nous étions communiqué le plan de campagne qui fut étudié, modifié, agrandi en proportion des forces dont il a pu disposer), ait songé à me donner le commandement de l'Entremont où il n'y avait rien de prêt, si ce n'est les cœurs et le courage, et m'ait ainsi exposé à compromettre dans l'inaction ma réputation militaire. Il n'en aurait pas été de même si j'avais pu me trouver à la tête des popu-

⁴ Voir Appendice I, 2, annexe n° 3, p. 83.

⁵ Voir p. 75, note 3.

⁶ Voir Appendice I, 2, annexe n° 2, p. 83.

⁷ Voir Appendice I, 2, annexe n° 1, p. 82.

⁸ Lapsus calami pour Jacquemain.

lations préparées de longue main par mes soins dans les dizains inférieurs qui ont regretté de me savoir commander ailleurs.

En arrivant dans l'Entremont où je m'étais transporté par ordre du commandant en chef, je croyais me mettre à la tête d'une population prête à entrer en campagne ; mais, loin de là, il m'a fallu pourvoir jusqu'aux plus petits détails de l'organisation. Un autre que moi aurait désespéré du temps et du succès, car il n'y avait pas même une cartouche, et si les Jeunes Suisses, qui étaient prêts, avaient commencé deux jours plus tôt, j'étais prisonnier et les populations, prises au dépourvu, succombaient. Mon premier soin, à mon arrivée à Saint-Brancher, fut d'appeler les notabilités de l'Entremont près de moi ; la plupart n'étaient pas soucieuses de prendre des commandements et d'assumer des responsabilités. Tous, dirais-je, préférèrent être soldats. Néanmoins j'ai pu procéder à l'organisation. A cet effet, M. le capitaine Pittier et le notaire Pierre Gard se chargèrent de Bagnes, et je me portai moi-même deux fois à Orsières avec M. le lieutenant Volet et Etienne-Benjamin Contard. Là, j'appelai les chefs des villages de cette commune pour procéder à l'organisation des compagnies ; j'en fis une de tous les carabiniers de l'Entremont, leur donnant pour chef Etienne-Louis Contard ; puis je fis acheter au Bourg de Martigny toute la poudre de M. Delaquis, et j'employai presque jour et nuit les Saint-Branchards et quelques autres à fondre des balles et à fabriquer des cartouches pour tout le dizain. Enfin, les Jeunes Suisses s'ébranlèrent et vinrent à Saint-Brancher au nombre de deux cents environ, sous les ordres de M. Filiez. Je fus obligé de me retrancher chez M. le président Luder avec les Saint-Branchards au nombre de trente environ, décidés à mourir jusqu'au dernier. Les Jeunes Suisses, informés de notre détermination, se gardèrent bien de forcer notre retraite ; mais ils firent les renards, et entrèrent en relation et firent presque capituler les membres du conseil qui étaient avec nous et qui se sont retirés avec leurs armes, ayant engagé leur parole. De leur côté, les deux cents Jeunes Suisses partirent pour Bagnes dans l'intention sans doute de revenir ensuite surprendre la bonne foi de nos gens ; de mon côté, comme je n'étais pour rien dans cette capitulation, j'avais envoyé secrètement plusieurs exprès pour appeler les Orsériens. Ne les voyant pas arriver, je me crus un moment trahi et me décidai à descendre dans la plaine avec les volontaires, afin de me rendre plus utile et faire connaître la position de l'Entremont.

Voici mon rapport au commandant en chef :

Rapport du commandant de la colonne de l'Entremont à M. le commandant en chef.

Monsieur le commandant général,

Parti le 10 mai à l'heure même où j'ai reçu de vous l'ordre de me transporter à Saint-Brancher pour exécuter les instructions qui devaient me parvenir pour le cas où le comité révolutionnaire de Martigny n'obtempérerait pas aux ordres du Grand Conseil, je n'arrivai à Saint-Brancher (vu la distance de Cruseille) que le dimanche 12 mai au soir.

Loin de trouver l'Entremont en état, je pus me convaincre qu'il n'y avait pas même une ébauche d'organisation de landwehr. Réunir les notabilités, couvrir les états des signatures de volontaires, former les compagnies,

nommer les officiers, telle fut ma besogne laborieuse. Orsière et Saint-Brancher se sont particulièrement distingués dans cette opération, pendant toute la prise d'armes ; dans ce dernier lieu principalement, trente-cinq hommes ont confectionné des cartouches pour [la] majeure partie de l'Entremont dont nombre d'individus en manquaient complètement. Le samedi soir⁹, la Jeune Suisse de Bagnes et Bovernier, commandée par M. Filliez, lieutenant des chasseurs, et quelques Jeunes Suisses de Liddes et d'Orsières vinrent se joindre à ceux de Saint-Brancher pour assiéger la maison Ludder où je me trouvais avec environ trente hommes de Saint-Brancher, déterminés à faire une résistance désespérée jusqu'à l'arrivée des forces que j'attendais. Des trois exprès que j'avais envoyés, deux furent arrêtés par les Jeunes Suisses et le troisième parvint à Orsières ; il y eut dans ladite journée une espèce de trêve conclue avec le conseil communal, à laquelle je n'entendis participer pour rien ; ce fut le même jour qu'une colonne Jeune Suisse partit de Saint-Brancher, commandée par M. Filliez, [et] alla surprendre, le dimanche, M. le capitaine Pittier qui perdit trois hommes dans cette traîtreuse attaque.

L'après-midi du lundi, deux cents hommes d'Issert et autres lieux d'Orsières arrivèrent à Saint-Brancher. Après leur avoir fait lecture de la proclamation du 18 mai 1844¹⁰, je fis porter les carabiniers sur la hauteur qui domine la route du côté d'Orsières, et moi-même je me transportai avec le reste de mon monde au-devant d'une colonne de Jeunes Suisses d'Orsières et Liddes, commandée par M. le major Crettex. Celui-ci se plaça dans une position désavantageuse et fut obligé de souscrire à mes conditions, qui étaient de faire rentrer à Orsières, à un signal donné, sa bande qui devait marcher à deux cents pas en avant de mes hommes d'Orsières, après s'être rafraîchis à la tannerie au-dessus de Saint-Brancher, car je n'avais pas voulu lui permettre qu'elle le fît dans Saint-Brancher comme il me l'avait demandé. Je rentrai donc confiant sur l'écrit et la parole donnés, laissant les carabiniers sur la hauteur ; M. Crettex écrivit d'une part et moi de l'autre pour suspendre à Bagnes le combat entre les colonnes Pittier et Filliez dont nous avions connaissance, leur faisant part de la transaction intervenue entre M. Crettex et moi ; néanmoins, l'écrit et la parole de M. Crettex restèrent sans effet ; au lieu de rentrer à Orsières, celui-ci gagna la hauteur de Chemin avec son monde et M. Filliez ne tint point compte de l'ordre de M. Crettex et crut que l'avantage qu'il avait eu sur M. Pittier était décisif et reprit l'attaque le lendemain au point du jour ; après avoir, à ce qui m'a été dit après mon départ de Bagnes, préludé par l'assassinat d'un citoyen qui, sortant de la maison Michel[lod] du Sapey, courait à toutes jambes pour rentrer au Chable, fut atteint par un peloton de Jeunes Suisses, reçut trois coups de feu dans les reins.

D'autre part, n'ayant pas de nouvelles de Bagnes, et augurant mal des actes de la Jeune Suisse par le manque de parole de M. Crettex, je quittai Saint-Brancher de nuit en y laissant un détachement, et je me transportai à Vollège où je perdis du temps à recueillir les volontaires un peu découragés par les nouvelles de Bagnes ; arrivé dans ce dernier lieu, j'engageai une courte action sans avoir un seul blessé de mon côté ; cette attaque fut terminée par

⁹ Le 18 mai.

¹⁰ Ci-dessus, pièces annexes, n° 5, p. 74, et Rilliet, op. cit., annexe 8, pp. 288-289.

une capitulation entamée à Bagnes, où M. Filliez Maurice, commandant de la Jeune Suisse, ainsi que les autorités de Bagnes se soumettaient par écrit aux ordres du gouvernement et du Grand Conseil, légalement constitués à Sion. Après quoi il fut donné des rafraîchissements à ma troupe sur place, et je me hâtai de descendre au Bourg de Martigny ; mais en passant à Saint-Brancher, j'exigeai la soumission écrite du conseil de Saint-Brancher dont plusieurs membres s'étaient montrés mal disposés avant mon départ et maintenaient une partie de la population dans une position hostile. Je fus contraint de laisser à peu près la moitié de mon monde à Saint-Brancher et de continuer ma route. A mon passage à Bovernier, nous échangeâmes quelques coups de feu avec un parti de Jeunes Suisses placés sur la hauteur, que je fis débusquer par quelques carabiniers. J'arrivai à la Croix un peu tard, et je conservai le poste de l'embranchement des routes de l'Entremont et [de] la Combe, pour arrêter les fugitifs qui, après l'affaire du Trient, cherchaient refuge en Savoie par la Combe de Martigny. Là je fus rejoint par un détachement de Bagnes, ce qui porta mes forces à huit cents hommes, y compris ce que j'avais laissé à Saint-Brancher.

Voilà, M. le commandant général, les motifs puissants qui m'ont empêché d'exécuter vos instructions dans la plaine : l'Entremont était sans organisation et sans munitions, ce qui m'a pris beaucoup de temps ; d'autre part, j'attendais de vous de nouveaux ordres et j'étais privé de toutes correspondances, même de vous ; il eût été de la plus grande imprudence de laisser des ennemis derrière moi, et surtout après la victoire qu'ils avaient obtenue un instant à Bagnes. D'après ces considérations, j'ose croire que vous approuverez mes travaux, que je ne crains pas de soumettre à la critique de l'expérience militaire.

Reprenons le narré des choses. Lorsque, le 20 mai après-midi, on vint m'annoncer que deux cents hommes d'Orsières arrivaient, dont un tiers sans fusil, je me décidai aussitôt à en tirer le meilleur parti ; en conséquence, je fis poster les carabiniers sur la hauteur qui domine la route de Saint-Brancher et me portai avec le reste de ma troupe au-devant de la Jeune Suisse sous les ordres de M. Crettex major, qui venait de contourner la route et s'était maladroitement placé sous le feu de mes carabiniers ; ma position était favorable ; je pouvais, en cas que mes feux fussent inférieurs à ceux de mon adversaire, abriter mon monde derrière les granges et les maisons de dessus Saint-Brancher, et recevoir l'ennemi sous les feux croisés de mes carabiniers et de mes fusiliers. Cela fait, je fis appeler M. le major Crettex entre nos deux petites armées et lui signifiai de se retirer et de remonter avec sa bande d'où elle était venue, suivi par les miens à deux cents pas, ce à quoi il souscrivit incontinent sur parole d'honneur et par écrit, en lui faisant signer une lettre de ma main adressée à Maurice Filliez, à Bagnes, qui lui enjoignait de se soumettre (chose qui a été omise dans mon rapport ¹¹). Néanmoins, malgré l'écrit et parole donnés, demi-heure après ma rentrée à Saint-Brancher, on vint m'annoncer que M. Crettex avait disparu avec sa bande, sans me préciser la route qu'il avait prise, quoique j'eusse laissé des carabiniers en observation sur la hauteur ; j'ai su plus tard que son monde épouvanté s'était dispersé, mais que

¹¹ Ci-dessus, p. 78.

lui-même était rentré à Orsières selon la parole donnée. Alors je songeai à me rendre à Bagnes dont j'augurais mal, n'en ayant aucune nouvelle ; mes prévisions étaient bien fondées. Filliez avait surpris trahitoureusement les Bagnards sous les ordres de M. Pittier qui eut trois hommes tués et d'autres blessés. C'est sur cette entrefaite que ma lettre signée par le major Crettex fut remise à Filliez qui, enivré de son succès, n'en tint aucun compte et se disposa à poursuivre sa petite victoire.

Dissimulant mes prévisions sur ce qui se passait à Bagnes, j'ordonnai à Louis Contard de se transporter avec quarante hommes au-dessus de la galerie, sur la route entre Saint-Brancher et Bovernier, afin d'amasser des troncs d'arbres, des pierres, etc., et faire jouer même la mine sur Alexis Joris que l'on disait devoir monter dans l'Entremont avec quatre cents hommes et un canon, promettant à Contard d'aller le joindre pendant la nuit, chose à laquelle je n'étais pas décidé, ne croyant pas à l'arrivée de Joris, mais plutôt pour donner le change aux Jeunes Suisses sur mes intentions précises. A minuit, je partis avec mon monde, non pour joindre Contard, mais pour Bagnes. J'eus de la peine à faire prendre les armes aux hommes de Vollège (ce qui me fit perdre du temps pour les réunir) ; l'affaire qui s'était passée entre Filliez et Pittier les tenait dans la crainte ; néanmoins, je parvins à les ébranler. Arrivé à Bagnes, je passai sur la rive droite sur un pont de bois dit de Profrey, dans l'intention d'attaquer brusquement les Jeunes Suisses, le 21, à trois heures et demie du matin environ, qui nous attendaient en formant la chaîne de chasseurs et s'étendaient depuis près de Bagnes jusqu'à mi-mont dans les sapins. Aussitôt que j'eus fait franchir la rive à ma troupe, je formai de mon côté la chaîne remontant le mont de Mont-Bron, afin d'entrer en ligne avec un front d'égale étendue à celui de Filliez, et avançai ensuite sur le Chable en bataille. Les Jeunes Suisses furent abordés avec vigueur par les miens. Mais à peine le feu était engagé qu'étonné de la vivacité de l'attaque, Filliez vint se soumettre, ce qui fit que sa troupe se dispersa aussitôt sans savoir comment. Ayant rallié mon monde, j'entrai à Bagnes où il fut servi des rafraîchissements à mes militaires. Après avoir fait signer la capitulation par le conseil de Bagnes avec le lieutenant Filliez¹² qui écrivit également une lettre au détachement qu'il avait placé à la Croix-de-Cœur pour lui annoncer sa capitulation qui entraînait la leur, je descendis aussitôt à Saint-Brancher après avoir laissé une lettre à M. Pittier qu'on ne put trouver pendant ma présence à Bagnes, pour lui enjoindre de descendre de suite à Saint-Brancher où je trouvais Etienne-Louis Contard de retour, n'ayant aucune nouvelle de la plaine, et M. le lieutenant Volet qui se trouvait également à Saint-Brancher où il était resté. Avant de descendre dans la plaine où j'étais impatient d'arriver, alors que l'ennemi était réduit et que je ne craignais plus d'en être inquiété, je crus cependant utile de faire soumettre le conseil de Saint-Brancher qui s'était montré hostile dès le commencement. Je fis signer une soumission par tous ses membres¹³ y compris le greffier, les sommant de parcourir les maisons pour recueillir les armes, sinon que ma troupe y procéderait elle-même. Le

¹² Voir plus loin Appendice I, 2, annexe n° 2, p. 83, et M.-E. Filliez, *La Vérité à ses concitoyens du Valais* (Lausanne, 1847, 67 p.), annexe 1, p. 59.

¹³ Voir Appendice I, 2, annexe n° 1, p. 82.

conseil se soumit à cette injonction, mais infructueusement, attendu que les Jeunes Suisses avaient pris la fuite avec leurs armes ; doutant de la bonne volonté de quelques membres du conseil, j'autorisai quelques visites domiciliaires qui furent sans fruit ; ce qui cependant me fit perdre du temps, après quoi je hâtai mon départ pour la plaine, malgré les craintes de plusieurs sur leur domicile. Les uns voulaient que j'envoyasse cent hommes à Orsières ; d'autres craignaient pour Bagnes, sur de faux bruits suggérés par la crainte, [et] voulaient que j'envoyasse deux cents hommes ; enfin, d'autres voulaient que je laissasse la moitié de mon monde à Saint-Brancher. Enfin, pour contenter tout le monde, il m'aurait fallu trois quarts d'hommes de plus, dans l'alternative de mécontenter tout le monde et de faire mon devoir, après avoir confié ma position à un commis (M. Vernay), je ne crus pas fondées toutes ces craintes et je commandai par le flanc droit. En ce moment, M. le lieutenant Volet, inexplicable et toujours persévérant à garder Saint-Brancher (de sa personne), vint encore m'arracher sur les rangs les carabiniers de choix pour les garder avec lui malgré mon opposition ; il me fallut céder ces hommes qui m'auraient été d'une grande utilité. Ma troupe partit gaiement poussant des cris de joie et décidée à régler aussi son compte avec l'ennemi de la plaine. Notre marche jusqu'à la Croix s'effectua en ordre et sans incident autre qu'une escarmouche de quelques Jeunes Suisses qui firent feu sur nous et qui furent dispersés à Bouvrenier par quelques carabiniers que je détachai.

En arrivant à la plaine, j'appris le combat du matin au Trient et nous désarmâmes quelques Jeunes Suisses qui en revenaient.

Les Haut-Valaisans arrivèrent le lendemain 22 mai à Martigny.

2

Vouvry, 26 octobre 1846. — Louis Pignat à « M. le chanoine Hubert, très digne prieur à l'hospice du Simplon ».

J'ai cherché partout les deux originaux des capitulations de Saint-Brancher, mais n'ai trouvé que celle de Bagnes pour le moment. Quant aux deux autres, je vous donne également l'extrait des brouillons que j'ai trouvés¹⁴.

J'avoue que la lecture de celle de Cretté paraît bien incomplète, ne renfermant aucune des clauses des deux autres ; mais je vous dirai, et M. de Kalbermatten comme moi, [que] je n'avais aucun commandement avant le 22 mai après-midi, à Martigny, autre qu'une lettre confidentielle datée du 8, qui m'est parvenue à Cruseilles en Savoie, le 10, qui me donnait en substance le contenu de la lettre de commandement, livrée le 22 mai, antidatée du 18 dit¹⁵.

Mes conservateurs me demandaient à voir les ordres du gouvernement dont j'étais porteur ; je ne pouvais satisfaire ni avouer ma position ; je ne

¹⁴ Voir ci-après, annexes nos 1, 2 et 3, pp. 82-83.

¹⁵ Voir ci-après, annexe n° 4, p. 83.

croyais pas, après le traité avec Cretté, devoir faire d'autres mouvements avant d'avoir des nouvelles ou ordres que j'attendais de M. Florentin Abbet (à ce qu'il me paraît) que j'avais envoyé à Sion et que j'attendais ; c'est le manquement de parole de Cretté, ainsi que la privation de nouvelles de Bagnes où j'avais fait porter la lettre signée de Cretté et écrite de ma main à l'adresse de Filliez qui lui enjoignait de cesser les hostilités, qui m'a décidé à aller le soumettre en personne.

Filliez et moi étions sans connaissance de ce qui se passait à la plaine et ce n'est qu'après cette capitulation que j'ai appris que les Haut-Valaisans étaient à Riddes ; cela m'a décidé à ne plus différer mon mouvement sur Martigny, après avoir enjoint à Filliez de laisser partir librement tous ceux qui voudraient prendre les armes pour le gouvernement, chose qu'il m'a promise sur parole et vous savez le reste.

Il ne faudrait pas que l'on fasse connaître que j'étais sans ordre à telle date ni que M. de Kalbermatten m'avait déjà écrit le 8 mai, car les Jeunes Suisses s'attachent à dire que nous agissions spontanément. Maurice Barman le dit dans sa brochure¹⁶ et Pierre Torrent le crie bien haut, cela est vrai, mais ils n'ont pas moins provoqué par mille crimes ce mouvement spontané que le mauvais vouloir et la faiblesse du Conseil d'Etat qui existait pour laisser faire à l'anarchie. Ce fut donc à Dieu de se faire entendre par le peuple qui était sur pied des nobles sources du Rhône aux belles rives du Léman, à rétablir la justice sur son trône à côté de l'autel insulté [et] profané.

L'*Observateur* de ce jour, n° 8, est déjà assez audacieux pour prendre ouvertement la défense et justifier le crime de trahison des Jeunes Suisses¹⁷. Nous allons enfin voir si on lui permettra de dire dans son numéro 9 : les Jeunes Suisses ont été remerciés, soldés par Torrent, donc ils sont blancs, les vainqueurs sont les traîtres, à eux l'exil et l'échafaud, la fusillade¹⁸.

Annexe 1

Sembrancher, 21 mai 1844. — Capitulation de la commune.

Les autorités de la commune de Sembrancher s'engagent à maintenir l'ordre dans ladite commune, et à reconnaître les ordres et la seule autorité du gouvernement de Sion, de respecter les domiciles et propriétés des défenseurs de l'Etat, d'empêcher toutes provocations et ne porter aucun obstacle à la marche des hommes mobilisés par ledit gouvernement.

Etienne-Joseph Voutaz, notaire, membre du conseil ; Laurent-Joseph de la Soie, conseiller ; Jean-Etienne Tamarquaz ; Etienne Luy ; Joseph-Hippolyte Delasoie ; Contard Etienne-Benjamin, vice-président, en l'absence du président ; Pignat, commandant les troupes du gouvernement.

¹⁶ Bien au contraire, dès l'Avant-Propos déjà de sa brochure, Maurice Barman affirme que « la levée en masse du 17 mai n'est qu'un guet-apens préparé de longue main... »

¹⁷ L'*Observateur*, 1846, n° 8, du 24 octobre.

¹⁸ Dans le n° 9, du 31 octobre 1846, l'*Observateur* publiera au contraire un article réclamant, une fois de plus, l'oubli du passé.

Annexe 2

Bagnes, 21 mai 1844. — Capitulation de M. Filliez et de la commune.

Publ. dans *La Vérité*..., annexe 1, p. 59.

Annexe 3

Sembracher, 20 mai 1844. — Convention passée entre Pignat et Crettex.

Les soussignés commandants des troupes réunies à Saint-Brancher s'engagent sur l'honneur à maintenir l'ordre et [à] éviter toute agression ; il est convenu que la Jeune Suisse marchera à deux cents pas en avant pour rentrer à Orsière.

Annexe 4

Sion, quartier-général, 18 mai 1844. — Guillaume de Kalbermatten, « commandant en chef du landwehr, à M. le capitaine Louis Pignat, à Saint-Brancher ».

D'après les pleins pouvoirs qui m'ont été déférés, je vous nomme commandant de la force armée du dizain d'Entremont.

Vous aurez en conséquence à prendre toutes les mesures nécessaires pour maintenir l'ordre, réprimer toute tentative de rebellion et coopérer aux mouvements des autres troupes du gouvernement.

II

Observations du capitaine Etienne Pittier, grand châtelain d'Entremont.

Bagnes, 18 août 1846. — « Pittier, capitaine, à Monsieur le chanoine Hubert, au Simplon ».

Je viens de recevoir communication, par l'entremise de M. Michlig, vicaire à Bagnes, d'un manuscrit intitulé *Précis historique des événements de mai 1844 passés dans le dizain d'Entremont*, rédigé et écrit par vous, en m'invitant à y faire mes observations.

Ma première curiosité se porta sur les événements de Bagnes qui étaient spécialement à ma connaissance. Au premier coup d'œil, j'aperçus que ces

renseignements vous avaient été communiqués par une plume partielle et ennemie qui, pour sauver l'honneur national, préféra sacrifier un citoyen innocent. En effet, quelle ne fut pas ma surprise en voyant le lourd fardeau que l'histoire jetait injustement sur moi et sur ma nombreuse descendance mâle, malgré toute la prudence et l'énergie que j'ai cru développer dans cette malheureuse circonstance !

Après avoir mis en jeu, pendant trois ans, ma fortune, ma vie et mon honneur, pour défendre publiquement la cause de l'ordre et de la légalité ; après avoir fait tous mes efforts et divers sacrifices en numéraire et autres pour mettre une barrière au développement et à l'extension de la société qui désolait le Valais, je serai donc voué, avec ma descendance, à la réprobation des siècles ; je supporterai seul toute la honte d'une défaite, sans me tenir aucun compte de l'état où se trouvait la colonne que je commandais, composée de trois cents à quatre cents hommes pacifiques, armés de cinq à six carabines, de vingt à trente fusils de campagne propres à faire feu, tous les autres de « courdins »¹, d'instruments aratoires, quelques-uns de mauvais fusils rouillés et sans platine, dont les quatre cinquièmes et demi n'avaient aucune notion de maniement d'armes et d'évolutions militaires ; d'une colonne, dis-je, qui à l'aspect de l'ennemi s'est débandée malgré les cris répétés de son chef de serrer en colonne, etc. Quel serait l'habile chef qui, avec un détachement d'hommes ainsi armés et organisés, pourrait exécuter les grands plans d'attaque et de défense que vous avez si pompeusement tracés sur le papier, comme s'ils devaient être mis à exécution par une armée régulière et bien instruite ?

En vérité, si cette narration devait être publiée avec la couleur que vous lui avez donnée, mon seul parti serait bien celui de quitter cette ingrate patrie, ou, si l'amour de ma nombreuse famille me retenait dans ces lieux, je resterais au besoin et j'engagerais mes enfants et mes amis à rester neutres et indépendants de tout mouvement politique, afin de ne pas accroître le fardeau dont on est chargé.

Dans l'intérêt de la découverte de la vérité, veuillez, M. le chanoine, prendre en considération les observations suivantes, fondées sur la pure vérité et que je me sou mets d'établir par témoins.

C'est un fait véridique que des citoyens, en sortant du village de Montagner, désiraient diviser cette colonne en deux. Je n'ai pu accéder à cette proposition et je ne consentirais pas encore aujourd'hui à former une colonne d'attaque avec des bâtonnistes qui, couverts et abrités par un détachement d'hommes armés formant la chaîne devant leur front, les premiers avec leurs instruments aratoires, viendraient au secours de toute la colonne marchant à l'arme blanche contre l'ennemi retranché et muni de bonnes carabines, au lieu de diviser des forces aussi faibles.

Les faits narrés jusqu'à l'alinéa qui commence par ces mots « *La colonne Pittier parvenue à une portée de carabine...* »² sont parfaitement exacts, sauf à ajouter ce qu'on vous a malicieusement caché avec d'autres circonstances pour jeter tout l'odieux sur ma personne.

¹ « Courdin », forme locale pour « gourdin ».

² Voir plus haut, p. 40.

La troupe des conservateurs arrivée au Martinet, informée que la bande des Jeunes Suisses occupait les localités dominant la grande route qui tend au chef-lieu, fit halte et un conseil composé de cinq à six fonctionnaires ou ex-fonctionnaires de la commune, réuni et présidé par le chef de la troupe, délibéra de passer par la rive droite de la Drance. La colonne se met en marche, précédée d'un avant-garde de quinze à vingt hommes ; arrivé à une portée et demie de carabine, le chef des Vieux Suisses commanda un « halte ! » sur le lieu le plus élevé de ce district et voulut convoquer le même conseil pour délibérer sur les moyens à prendre dans ces circonstances, lorsque quelques-uns s'écrièrent, frappés de la présence de l'ennemi : « Que voulez-vous délibérer ? Marchons et prenons la hauteur ! » Tout à coup, toute la colonne se jette dans les champs comme une bergerie de moutons, malgré les défenses réitérées de ne pas se débander, de serrer en colonne et en ligne de bataille ; je ne fus point écouté. On parcourt cinquante à soixante toises dans cette position en montant directement lorsque, arrivés derrière une petite « murgère »³ de sept à huit toises de longueur, quelques-uns des plus hardis couchent en joue pour ajuster l'ennemi qui avait suivi le même mouvement sur la gauche, et la fusillade s'engage au moment où les conservateurs étaient épars, tirant au hasard. (C'est un fait certain et inconnu que Luisier, qui s'était porté de quinze à vingt pas en avant des siens, reçut une balle au milieu des reins lorsqu'il faisait face à l'ennemi.)

Le chef de la troupe, s'apercevant bientôt que cette position était insoutenable, que ses hommes à découvert et éparpillés, avec quelques armes de campagne, ne pouvaient riposter aux Jeunes Suisses barricadés par la nature, armés de bonnes carabines, fit réellement un appel à la paix qui n'eut aucun résultat ; la fusillade continuant, on ordonna la retraite pour venir se retrancher et occuper les bâtiments du village de Montagner, à trois minutes du lieu de l'engagement ; arrivée audit lieu, la troupe fut réduite à quinze ou vingt hommes, tous les autres avaient passé au large.

Je dois observer de plus, comme un fait certain, qu'au premier coup de fusil, tous ceux armés de fourches ou « courdins » prirent la fuite, se jetèrent dans le coteau voisin ou rentrèrent chez eux ; sur le lieu de l'engagement ne sont restés que quatre-vingts à cent personnes des plus décidées à soutenir l'action, mais toujours éparpillées et débandées, sans être parvenu à les rallier. Comment veut-on marcher à la baïonnette dans cette position ? (Je ne me rappelle nullement que Lang ait provoqué ce mouvement qui était inexécutable.)

Voilà, M. le chanoine, la narration la plus exacte et la plus impartiale de ces événements. Je vous laisse juge si je dois supporter toute la honte de cette défaite lorsqu'elle pouvait être facilement évitée par plusieurs moyens, si la troupe que je commandais ne s'était pas jetée à la débandade dans les champs au moment où elle devait agir d'après les principes de la guerre, cause principale et essentielle de la déroute.

Mais pour signaler un citoyen à la haine et au mépris des générations présentes et futures, il faut le juger dans l'ensemble de sa vie privée et publi-

³ « Murgère », forme locale pour « murger », « merger », tas de pierres.

que, et non pas sur une circonstance qui n'a pas dépendu de son fait. C'est pourquoi, pour vous édifier si je mérite les épithètes dont vous me faites cadeau ⁴ en matière de maniement d'armes et d'évolutions militaires sur place, je vous renvoie au témoignage des chefs que j'ai gardé depuis vingt-trois ans de service dans le contingent fédéral, et je me rapporte au dire de M. Germain Ganioz, chef du bataillon valaisan à Genève en 1831 ; de M. Louis de Courten, aide-major au même corps, commandant le bataillon fribourgeois-valaisan en 1834 à Thoune, et chef de l'école des officiers en 1838 à Sion, qui dans toutes ces circonstances me donna des témoignages publics de satisfaction ; de M. Maurice Barman qui vous dira si j'ai été inepte à la prise de Bramois en 1840 ; de M. Valentin Morand, chef de l'école militaire au camp de Martigny en 1841 ; dernièrement de M. Nicolas Roten, du major Amacker et de M. Adolphe de Courten, directeurs de l'école militaire qui eut lieu à Sion en 1846.

Je me rapporte, en un mot, au dire de tous les soldats qui ont fait partie de ma compagnie depuis 1823 ; je ne crois pas qu'ils signalent un trait de lâcheté ou d'ineptie à ma charge.

(Je regrette vraiment de tenir dans cette circonstance un langage que je n'ai jamais tenu de ma vie et d'être obligé de fouler aux pieds les règles de modestie pour ma défense.)

Après les événements de mai 1844, quelques personnes intéressées à ma culbute, entre autres deux citoyens placés au-dessus du commun, refoulés jusqu'à cette date par suite de leurs crimes de faux et d'escroquerie, voulant exploiter ces événements à leur profit, auteurs présumés des renseignements qui vous ont été transmis, firent sonner bien haut les épithètes d'ineptie, de ganacherie, de trahison, etc., dont vos *Précis historiques* me font grâce de quelques-uns, croyant me faire tomber dans un discrédit public, mais en vain ; malgré leurs calomnies et les émissaires envoyés dans tous les villages pour sonner cette cloche, la brave population de Bagnes, témoin de ma franchise et de mon innocence ; témoin, dis-je, des causes de la déroute attribuée généralement à l'absence d'armes à feu et d'instruction, ou à la débandade, me continua sa confiance après comme avant ces événements.

Comptant sur votre impartialité, M. Hubert, j'ai lieu d'espérer et de croire que vous prendrez en considération mes observations et que vous soustrairez les expressions inconvenantes dont vous vous êtes servi à mon égard que vous signalez au mépris et à la réprobation des temps en donnant au récit de ces événements un coloris moins partial et plus véridique. Si je n'avais pas une nombreuse famille de garçons, je tiendrais moins à cette satisfaction qui d'ailleurs m'est due à juste titre.

⁴ Voir par exemple p. 40.

Index des noms de lieux

N. B. Sont exclus les noms qui apparaissent presque à chaque page : *Bagnes, Entremont, Orsières, Sembrancher* ; de même : *Valais, Bas-Valais, Haut-Valais, vallée du Rhône, Suisse, Jeune Suisse, Vieille Suisse*.

Entre crochets et en italique sont données les dénominations des habitants.

Abréviations

Cantons suisses

BE = Berne

VD = Vaud

Districts du Valais

B = Brigue

C = Conthey

E = Entremont

G = Conches (Goms)

L = Loèche

Ma = Martigny

Mo = Monthey

Se = Sierre

Sm = Saint-Maurice

Sn = Sion

A

Agaune, v. Saint-Maurice

Anniviers (Se) : 22

Ardon (C) : 18, 45-48, 56

Argovie : 14-15

Arosière, L' —, v. Rosière, La

B

Bagnes (E) [*Bagnards*] : *passim*

Balmaz, La —, *La Balma* (c. Evionnaz) : 24, 47, 51-52, 56

Bioley, côtes du — (c. Orsières) : 28-32, 63

Bourgeal, quartier d'Orsières : 33, 59

Bourg-Saint-Pierre, *Bourg-de-Saint-Pierre* (E), [*Bordions*] : 61, 72

Bovernier, Bovernier (Ma), [*Bovernions*] : 24, 27, 54, 61, 72, 78-81

Bramois (Sn) : 86

Branson, *Brançon* (c. Fully) : 47, 56

Bretagne : 22

Brigerberg, *Brigberg* (B) : 46

Bruson (c. Bagnes) : 50

C

Carthage : 76

Catogne, mont — (E et Ma) : 32

Châble, Le —, *Chable, Chabloz* (c. Bagnes) : 37-39, 41-42, 44, 48-50, 60, 67-68, 78, 80

Châble, Le —, *Chabloz* (c. Orsières) : 33

Chamoille, *Chamolliez* (c. Sembrancher) : 35, 55

Champex, *Champey* (c. Orsières) : 52, 54

Champsec (c. Bagnes) : 38, 67

Champ-Ferme (c. Bagnes) : 48

Chandonne, *Chandonnaz* (c. Liddes) : 62

Charrat, *Charraz* (Ma) : 56, 60

Châtaignier, *Chataignier* (c. Fully) : 47, 56

Châtelard, Le —, quartier d'Orsières : 30

Chemin, mont — (E et Ma) : 50, 56, 60, 78

Combe de Martigny, v. Martigny-Combe

Conches (G), [*Conchards*] : 60, 70, 72

Conthey (C) : 45

Corbassières, Les — (c. Sion) : 44

Corberaye, *Corbereye* (c. Bagnes) : 37, 39,
42, 47-48, 50, 65
Cotterg, *Cotter* (c. Bagnes) : 37
Creuses, Les —, *La Creuse* (c. Orsières) :
31, 33
Croix-de-Cœur, *Croix-du-Cœur* (Ma) : 25,
43, 49-50, 80
Croix de Martigny, v. Martigny-Croix
Cruseilles, *Cruseille* (départ. Haute-Savoie) :
77, 81

D

Douay, La —, *La Duay* (c. Orsières) : 33, 59
Drance (c. Liddes) : 57
Drance, riv. : 27, 35-36, 39-40, 48, 50,
65, 85
Duay, La —, v. La Douay

E

Entremont [*Entremontens*] : *passim*
Eslex (c. Lavey-Morcles) : 56
Europe : 14
Evian (départ. Haute-Savoie) : 75-76
Evionnaz (Sm) : 17

F

Far, mont du — (c. Martigny) : 51
Fayi, Le —, Le Fay (c. Sembrancher) : 32
Feneires, *Fenaire* (c. Orsières) : 58
Fleu (c. Orsières) : 30
Fribourg : 86
Fully (Ma), [*Fuillerens*] : 27, 47, 56
Furka : 60

G

Garde, La — (c. Sembrancher) : 55
Genève : 11, 52, 66, 86
Gorres (c. Orsières) : 30-34
Grange-Brûlée (c. Fully) : 56

I

Illiez, *Illier* (Mo), vallée d' — : 14, 16, 18,
22
Isérables, *Isérable* (Ma) : 25, 45, 47
Issert (c. Orsières) : 18, 22, 28-32, 55, 58,
61, 63, 67, 70, 78

L

Lavey (district d'Aigle, VD) : 52, 56
Lavey-les-Bains (VD) : 56
Léman, lac — : 54, 60, 65, 82
Len, col de la —, v. Lin
Levron, *Lévron* (c. Vollèges), [*Lévronens*] :
52, 60
Liddes (E), [*Liddérens*, *Lidderens*] : 27, 30-
31, 35-36, 48, 55, 57-58, 62, 66, 69-70
Lin, col du — (E), *col de la Lin* : 59
Lizerne, riv. : 46

Lourtier, *L'Ourtier* (c. Bagnes) : 38
Lucerne : 57

M

Martigny (ville et bourg) : 13, 16-18, 22-
25, 36-37, 45, 47, 50-57, 60-61, 65, 69,
72, 77, 79, 81-82, 86
— Comité révolutionnaire : 20-25, 38, 57,
74, 77
Martigny-Combe, *Combe de Martigny*
(Ma) : 47, 52, 60, 79
Martigny-Croix, *Croix de Martigny* (c.
Martigny-Combe) : 54, 60-61, 79, 81
Martinet (c. Bagnes) : 39, 85
Mecque, La — : 36
Monnaie, galerie de La —, *La Moneyaz* (c.
Sembrancher) : 48, 80
Montagnier, *Montagner* (c. Bagnes) : 39-
42, 50, 68, 84-85
Montau, La — (c. Bagnes) : 40
Mont-Brun, *Mont-Bron*, *Montbrun* (c. Ba-
gnes) : 48-50, 80
Monthey, dizain : 24, 47, 52
— ville : 13-14, 16-18, 20
Morcles, *Morcla* (c. Lavey-Morcles, dis-
trict d'Aigle, VD), commune distincte
de Lavey jusqu'en 1852 : 56
Morge, riv. : 45

N

Naters (B) : 69
Nendaz (C) : 25, 45

O

Orny, *Ornex* (c. Orsières), section d' — :
55, 59, 71
Orsières, *Orsière* (E), [*Orsériens*] : *passim*
— Ville d' — : 18, 22, 28-31, 34, 36, 57-58,
61-62, 70, 72
Ourtier, L' —, v. Lourtier

P

Padoue : 42
Parties (c. Sembrancher) : 55
Poitou : 22
Pont-Sec, *Ponsec* (c. Orsières), pont de — :
31
Porrentruy (BE) : 50
Prarrayer, *Prareyer* (c. Bagnes) : 39
Pra Surni, *Prassurny* (c. Orsières) : 32
Praz-de-Fort, *Pradefort* (c. Orsières) : 61,
63
Profray, *Profrey* (c. Bagnes), pont de — : 80

R

Reppa, *Reppas*, *Reppaz* (c. Orsières), cô-
tes de — : 22, 28-32, 63
Rhône, fl. : 16, 27, 52, 56, 59, 82

Riddes (Ma) : 18, 45, 47, 50, 82
Rosière, La —, *L'Arosière* (c. Orsières) : 32

S

Saint-Bernard
— col : 60
— couvent : 16, 66
— route : 24, 34-35
— vallée : 25
Saint-Branché, Saint-Brancher, v. Sembrancher
Saint-Eusèbe (c. Orsières), chapelle : 30
Saint-Gingolph (Mo) : 54
Saint-Jean (c. Sembrancher) : 33
Saint-Léonard (Se) : 44
Saint-Marc (c. Bagnes) : 39, 49
Saint-Maurice, Agaune
— dizain : 16-17, 24, 47, 52
— ville : 16-20, 47, 51
— abbaye : 16, 18
Saint-Pierre-de-Clages (c. Chamoson, C) : 46
Salvan (Sm), [*Salvanains*] : 18, 22, 24, 40, 47, 51, 63
Sapey, Le — (c. Bagnes) : 38, 43-44, 50, 68, 78
Sardaigne, royaume de — : 67
Sarreyer (c. Bagnes) : 40
Savièse, *Savièze* (Sn) : 44-45
Savoie, [*Savoyards*] : 52, 65, 75, 79, 81
Saxon (Ma) : 16
Sembrancher, *Saint-Branché*, *Saint-Brancher*, chef-lieu du dizain d'Entremont, [*Sembranchards*, *Saint-Branchards*] : *passim*

Sierre : 44
Sion : 17-18, 24-26, 44-47, 60, 69, 75, 79, 82, 86
Som-la-Proz, *Son-la-Proz* (c. Orsières) : 28, 30, 32, 47, 58
Sous-la-Lé (c. Orsières) : 22

T

Thermopyles : 47, 51
Thoune (BE) : 86
Tourtemagne (L) : 18
Trient, riv. et mont : 24, 47, 50-56, 66, 79, 81
— sommet du — : 60
Troistorrents, *Trois-Torrents* (Mo) : 47, 51, 63
Turin : 57

V

Val-d'Illiez, *Val-d'Illier* (Mo) : 47, 51, 63
Vaud, [*Vaudois*] : 47, 51-52, 56
Vendée : 14, 22
Vens (c. Vollèges) : 24, 50, 56
Verbier (c. Bagnes) : 40, 43, 50
Vernayaz, *Verneyaz* (Sm) : 47, 52
Vérossaz (Sm) : 21
Vers-l'Eglise (c. Fully) : 47, 56
Vétroz (C) : 45
Vichères, *Vichère* (c. Liddes) : 62
Villette (c. Bagnes) : 68
Vionnaz (Mo) : 18, 22, 47, 51
Vollèges, *Volége*, *Vollège*, *Vollège* (E) : 42, 50, 69, 76, 78, 80

Index des noms de personnes

A

- Abbet, Florentin, de Vens : 24, 82
 Alter, *Alte*, Michel (Jean-) (* 1802), chef
 en second de la Jeune Suisse de Ba-
 gnes : 40
 Amacker, Antoine-Joseph (1794-1862), de
 Saint-Maurice, major : 86

B

- Barman, Joseph-Hyacinthe (1800-1885), Dr
 en droit, avocat, député : 15, 51-52
 — Maurice (1808-1878), conseiller d'Etat,
 « généralissime » de la Jeune Suisse :
 15, 18, 21, 24-25, 35, 44-47, 52, 56, 72,
 82, 86
 Baud, François (+ 1844), tué à Sembran-
 cher : 21, 27, 65
 Bellet, dit le Gros- : 51
 Besse, sergent, beau-frère de Fusay : 41
 — sa femme : 41
 — François, conseiller de Bagnes : 38
 Besson, Pierre-Maurice, tué à Corberaye
 le 21 mai 1844 : 40
 Biselx, Baptiste, du Bioley : 29
 — François-Joseph (1791-1870), curé d'Or-
 sières : 29, 36
 Bourron, de Sembrancher : 29
 Bruchez, *Brucher*, de Lourtier : 38

C

- Calpini, Jacques (1804-1870), de Sion, ca-
 pitaine : 44
 Carron, Maurice-Eugène, de La Montau,
 tué à Corberaye le 21 mai 1844 : 40
 Cathrein, André (1798-1874), capitaine,
 commandant de bataillon : 45-46
 Chinny, *Chini*, Pierre-Dominique de —, de
 Padoue, médecin à Vollèges : 42
 Cocatrix, Xavier de — (1789-1862), baron,
 ancien conseiller d'Etat : 18
 Codonnet, Pierre, maître menuisier, tué le
 29 août 1843 au pont de Monthey : 21
 Contard, Etienne-Benjamin, vice-président
 de Sembrancher : 77, 82
 — Louis (Etienne-), commandant des ca-
 rabiniers de la Vieille Suisse de Sem-
 brancher : 34, 48-49, 54, 75, 77, 80
 Courten, Adolphe de — (1812-1892), ma-
 jor : 86
 — Adrien de — (1806-1887), fils de Mau-
 rice, major, chef d'état-major : 44-45, 60
 — Elie de — (1800-1863), major : 45, 47

- Louis de — (1800-1874), capitaine aide-
 major 1831-1834 : 86
 — Maurice de — (1781-1847), grand bailli,
 président du Grand Conseil : 26
 Courthion, *Courtion*, frère de Joseph : 38
 — Joseph, tué au Sapey le 21 mai 1844 :
 38, 43
 Crettex, *Cretté*, Joseph (-Marie) († 1850),
 major, commandant de la Jeune Suisse
 d'Orsières : 18, 30, 33-36, 55-56, 62, 66,
 75-76, 78, 81-83
 Cretton, Etienne : 41

D

- Darbellay, de Drance : 57
 Delaquis, marchand de poudre à Marti-
 gny-Bourg : 77
 Délarze, v. Deslarzes
 Delasoie, de la Soie, Joseph-Hippolyte,
 conseiller de Sembrancher : 82
 — Laurent-Joseph, conseiller de Sem-
 brancher : 82
 Derivaz, André (1803-1871), chanoine, curé
 d'Ardon, député du clergé au Grand
 Conseil : 10, 26
 Deslarzes, *Délarze*, Etienne-Joseph, maré-
 chal-ferrant, à Orsières : 55-56, 61
 — Généreuse, épouse du précédent : 61
 — Vital (-Jean-François) (1806-1880), se-
 crétaire du conseil communal de Ba-
 gnes : 38
 Detorrenté, Adrien, maltraité à Monthey
 le 18 juin 1843 : 17
 Dufour, Casimir (1798-1858), ancien ins-
 pecteur des milices, lieutenant-colo-
 nel : 51
 Dunoyer, Joseph (1803-1858), de Mon-
 they, abbé, secrétaire de l'évêché : 20

E

- Emonet, tannerie à Sembrancher : 35, 78

F

- Favre, Etienne, à Sembrancher : 27
 Fellay, *Feley*, Joseph : 43
 Filliez, Benjamin (1808-1894), notaire,
 frère aîné de Maurice : 75-76
 — François (1817-1856), frère de Mau-
 rice, commandant du détachement
 Jeune Suisse de Verbier : 43, 49-50
 — François-Benjamin (1790-1865), prévôt
 du Saint-Bernard 1830 : 50

- Maurice-Eugène (1811-1856), avocat : 27, 37-44, 48, 56-57, 60, 65-69, 75-83
- sa femme, née Marie-Louise Nicollier : 69
- Fusay, Georges-François (1803-1856), avocat et notaire, député au Grand Conseil : 41, 68
- sa femme, née Marie-Geneviève Nicollier : 41

G

- Gaillard, Maurice (-Nicolas) (1800-1861), notaire, président d'Orsières 1837-1848 : 18, 29-30, 33-36, 61, 67
- nièce de sa femme : 61.
- Ganioz, Germain (1790-1871), lieutenant-colonel : 86
- Gard Louis (-Laurent) (1799-1855), notaire, chansonnier : 13
- Pierre, notaire : 39, 41-42, 57-59, 61, 77
- Gaulmine, *Gaumine*, Robert (1585-1665), intendant du Nivernais et conseiller d'Etat : 16
- Gédéon : 22
- Guigoz, *Guegoz*, François : 41
- Guillat, Jean-Antoine, syndic de Morcles 1843-1845 : 56
- Moïse, syndic de Morcles 1846-1852 : 56

H

- Helzelet, Jean-Baptiste (1785-1864), curé de Vollèges de 1832 à sa mort : 50
- Hercule : 51
- Hubert, Constance, alliée Sarrazin, d'Isersert : 67
- Emmanuel-Nicolas (1820-1863), frère de l'auteur, armurier : 25, 30, 54
- Joseph-Nicolas, fils de Frédéric et de Louise Biselx, baptisé à Orsières le 30 juillet 1809, chanoine du Saint-Bernard, auteur du *Précis historique*, † à Sierre le 19 janvier 1864 : 66
- Hurt-Biner, Oscar (1803-1869), rédacteur de la *Chronique Suisse* : 28

J

- Jacquemain, Joseph (Pierre-) (1788-1879), notaire, vice-président du dizain d'Entremont : 41-42, 60, 67, 76
- sa fille Amélie (Julie-), *Emilie*, (* 1820) : 41
- Maurice (1818-1856), fils de Joseph, avocat et notaire : 41-43, 67
- sa femme, née Joséphine-Mansuette Duc, de Sion : 38
- Jardinier, Adrien (1808-1901), de Monthey, vicaire de Monthey 1853, évêque de Sion 1875 : 20
- Joris, Alexis (1800-1867), un des chefs militaires de la Jeune Suisse : 18, 27, 31, 45-48, 51-52, 56, 80

- Jossen, Jean-Joseph (1802-1865), de Briegerberg, député au Grand Conseil, fondateur de la Vieille Suisse : 16
- Jost, Joseph-Arnold (1781-1854), de Saint-Maurice, commandant de la Vieille Suisse à Salvan : 24
- Julier, François, de Conches, capitaine : 60, 70, 72

K

- Kalbermatten, Guillaume de – (1793-1875), commandant en chef de la Vieille Suisse : 44-46, 53-54, 57, 75-79, 81-83

L

- La Fontaine : 35
- Lang, *Land*, François : 40, 85
- Lovey, étudiant : 32
- Luder, *Ludder*, Antoine (1804-1873), président de Sembrancher, président du dizain d'Entremont : 33
- sa femme, née Marie-Marguerite Delasoie (1816-1883), et ses enfants : 33
- sa maison (pinte) : 26-28, 31-33, 37, 65, 77-78
- Luisier, Etienne-Joseph, de Sarreyer, tué à Corberaye le 21 mai 1844 : 40-41, 85
- Luy, Etienne, conseiller de Sembrancher : 82
- Maurice : 44

M

- Maret, Rose : 43-44
- Martin, trésorier de la section d'Ornex : 59
- Massard, François (-Eugène) (1815-1865), notaire, châtelain de Liddes : 35, 57
- Mercier, Claude (1799-1870), chanoine de Saint-Maurice, chapelain de Salvan 1842, aumônier de la Vieille Suisse à Bagnes : 40, 63
- Meyer, Bernard (1810-1874), chancelier d'Etat de Lucerne : 26
- Michellod, maison des frères Michel et Pierre : 43-44, 78
- Michel, au Sapey, lieutenant, chef en second sous Pittier : 39, 43
- Pierre, au Sapey : 43
- Pierre-Joseph : 41
- Michlig, Pierre (1806-1881), chanoine de Saint-Maurice, vicaire à Bagnes : 83
- Moloch : 18
- Morand, Alphonse (1809-1888), rédacteur de l'*Echo des Alpes* : 56
- Valentin (1792-1864), lieutenant-colonel : 86

N

- Nabuchodonosor : 33
- Napoléon Ier : 27, 53

Neuhaus, Karl (1796-1849), avoyer de Berne, président de la diète : 15
 Nucé, Hyacinthe de — (1800-1844), lieutenant-colonel, tué au combat du Trient : 45, 51

P

Parvex, Jean-Didier (1809-1844), châtelain de Collombey-Muraz, lieutenant tué au combat du Trient : 51
 Pellouchoud, à Orsières : 55
 Perraudin : 38
 Pignat, Louis (1811-1883), capitaine, commandant des Vieux Suisses en Entremont, plus tard officier au service de Naples : 12, 24, 26, 34-38, 48-49, 52-54, 66, 68, 75-83
 Pittier, Etienne (1805-1881), grand châtelain d'Entremont, capitaine : 12, 38-41, 61, 65-68, 77-78, 80, 83-86
 — Jean, de La Douay : 59
 Pourprix, François (1777-1852), tanneur, président de Bagnes : 38
 Preux, François-Joseph de — († 1868), frère de l'évêque Pierre-Joseph, major : 45

R

Racine : 10, 73
 Reuse, Bernard, d'Orsières-Ville : 28-29, 32, 35
 — Dominique, syndic d'Orsières : 58
 Ribordy, club : 37
 — capitaine, à Sembrancher : 27, 32 (?)
 — Daniel (1784-1852), lieutenant à Sembrancher : 27
 — Pierre-Antoine (1794-1878), président de Riddes : 47
 Riche frères, de Liddes : 62
 Rilliet de Constant, Louis (1794-1856) : 10-12, 16-17, 21, 48, 64-69
 Rivaz, de —, v. Derivaz
 Robatel, Frédéric (1804-1848), géomètre : 51
 Rossi, Pellegrino (1787-1848), jurisconsulte : 13
 Rossier, Baptiste (Jean-), d'Orsières, député : 26
 — Jean, de Reppa : 29, 32
 — Jean-Nicolas (1792-1870), vicaire d'Orsières : 29, 36
 Roten, Rothen, Nicolas (Elie —) (1805-1867), major fédéral : 45, 86
 Rupert, Louis (Jean —) (* 1804), originaire de Metz, rédacteur de la *Gazette du Simplon*, dès 1855 au journal *Le Monde*, à Paris : 16

S

Saillen, Pierre-Joseph (1813-1843), notaire, tué en septembre 1843 : 21

Sarrasin, de Saint-Maurice, arrêté à Evionnaz en 1843 : 17
 Sépibus, Gaspard de — (1788-1877), de Naters, capitaine : 69-72
 Soie, de la —, v. Delasoie
 Steiger, Robert (1801-1862), homme politique lucernois : 57

T

Taffiner, François (1789-1852), colonel, commandant en second de la Vieille Suisse : 45
 Taramarcas, Taramarquaz, Jean-Etienne (1802-1878), conseiller de Sembrancher : 82
 Thétaz, Jean-Laurent, de Praz-de-Fort : 63
 — Joseph, de Praz-de-Fort : 61
 — Pierre, d'Issert : 32
 Timothée, de Sembrancher : 32
 Tissières, Jean, d'Issert : 32
 Tornay, Torney, Jean fils, et ses deux garçons : 32
 — Pierre, de Som-la-Proz : 58
 Torrent, Joseph (Jean —) (1795-1885), major : 45
 — Pierre (1792-1853), conseiller d'Etat : 18, 52, 82
 Torrenté, de —, v. Detorrenté
 Troillet, d'Orsières, dit « capitaine des buissons » : 55

V

Vernay, Verney, commis : 81
 — parlementaire des Vieux Suisses : 32
 — Nicolas (1796-1856), avocat et notaire, à Orsières : 29, 70
 Voeffray, Jean-Jacques, de Vérossaz, député, bâtonné en 1843 : 21
 Vollet, Volet, Jacques-Maurice (1808-1881), à Sembrancher, capitaine au service étranger : 53, 55, 75-77, 80-81
 Volluz, Voluz, de Pra Surni, commandant des Vieux Suisses d'Orsières : 32, 61, 66
 Volmar, Franz-Joseph, commandant de compagnie, de Brigerberg : 46
 Voltaire : 16
 Voutaz, Etienne-Joseph (1807-1873), notaire, conseiller de Sembrancher : 82
 Vuilloud, Gustave, matraité à Monthey, le 18 juin 1843 : 17

W

Werra, Gaspard-Ignace de —, major, commandant de l'aile droite des conservateurs : 45
 Willa, François-Joseph (1790-1878), de Finges, commissaire des guerres : 46
 Wolff, Wolf, Edouard (1808-1881), lieutenant, commandant l'artillerie des conservateurs : 45-46

Table des matières

Introduction de l'éditeur	1
Précis historique	
Avant-propos	10
Introduction	13
Chap. I. — Les premiers mois de 1844	20
Chap. II. — Préparatifs. Ouverture du Grand Conseil, etc. Dispositions de la Vieille et de la Jeune Suisse, etc.	24
Chap. III. — La Vieille et la Jeune Suisse d'Orsières	28
Chap. IV. — Départ de la Vieille Suisse d'Orsières pour Sembrancher. Prise du chef-lieu	31
Chap. V. — Départ de la Jeune Suisse d'Orsières, etc., pour Sem- brancher. Capitulation accordée au major Crettex ; son retour, etc.	34
Chap. VI. — Evénements de Bagnes. Mouvement des Vieux Suisses. Leur défaite à Corbèreye. Cruautés et brigandages de la bande Filliez	37
Chap. VII. — Poursuite des vaincus. Contributions. Razzia interrompue	42
Chap. VIII. — M. de Kalbermatten, commandant en chef, marche sur Sion et occupe le Centre. Retraite de M. Barman. Défaite des re- belles à Ardon. La Vieille Suisse de Monthey et de Saint-Maurice occupe le Trient et la Balma	44
Chap. IX. — Les vainqueurs du 20 vaincus le 21. Combat du Trient. Départ des Vieux Suisses d'Entremont pour Martigny	48
Chap. X. — Intérieur de l'Entremont. Fuite des rebelles. Expédition à Orsières	55
Chap. XI. — Arrivée des Haut-Valaisans en Entremont. Licenciement des troupes de ce dizain. Retour. Liddes, etc.	59
Chap. XII. — Brève réfutation de M. Rilliet [de] Constant	64
Chap. XIII et dernier. — Les Haut-Valaisans en Entremont ; leur conduite, etc. ; leur départ	69
	93

Pièces annexes	74
<i>Appendice : Observations sur le « Précis historique » du chanoine Hubert.</i>	
I. — Observations du grand châtelain Louis Pignat, « commandant de la colonne d'Entremont en mai 1844 ».	
1. Vouvry, 25 juin 1846. — Lettre au chanoine Hubert	75
Annexe : Narré des événements d'Entremont en 1844, contenant le rapport de Pignat au commandant en chef	76
2. Vouvry, 26 octobre 1846. — Lettre au chanoine Hubert	81
Annexes :	
1. Sembrancher, 21 mai 1844. — Capitulation de la commune	82
2. Bagnes, 21 mai 1844. — Capitulation de Filliez et de la commune . .	83
3. Sembrancher, 20 mai 1844. — Convention passée entre Pignat et Crettex	83
4. Sion, 18 mai 1844. — Lettre de commandement donnée à Pignat . .	83
II. — Observations du capitaine Etienne Pittier, grand châtelain d'Entremont.	
Bagnes, 18 août 1846. — Lettre au chanoine Hubert	83
Index des noms de lieux	87
Index des noms de personnes	90
Table des matières	93